

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 30 Janvier 1908, à une heure

Par M. HELBECQUE (CHARLES-ÉTIENNE)

NÉ LE 7 AOÛT 1881, A SOMAIN (NORD)

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER
ETUDE D'HYGIÈNE SOCIALE

Le Candidat répondra, en outre, aux questions qui lui seront adressées
sur les différentes parties de l'enseignement médical.

Président : M. CHANTEMESSE, Professeur.

Juges : { MM. DIEULAFOY, Professeur.
DEBOVE, Professeur.
CASTAIGNE, Agrégé.

LILLE

IMPRIMERIE H. MOREL, RUE NATIONALE, 77

1908

95

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

e SÉRIE

Nº

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

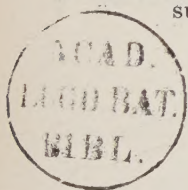
Présentée et soutenue le Jeudi 30 Janvier 1908, à une heure

Par M. HELBECQUE (CHARLES-ÉTIENNE)

NÉ LE 7 AOUT 1881, A SOMAIN (NORD)

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER
ETUDE D'HYGIÈNE SOCIALE

Le Candidat répondra, en outre, aux questions qui lui seront adressées sur les différentes parties de l'enseignement médical.



Président : M. CHANTEMESSE, Professeur.

Juges : { MM. DIEULAFOY, Professeur.
DEBOVE, Professeur.
CASTAIGNE, Agrégé.

LILLE

IMPRIMERIE H. MOREL, RUE NATIONALE, 77

1908

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen	M. LANDOUZY.
Professeurs	MM.
Anatomie.....	NICOLAS.
Physiologie.....	CH. RICHEL.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie générale.....	GAUTIER.
Pathologie et histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD
Pathologie médicale.....	{ BRISSAUD.
	DEJERINE.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	PIERRE MARIE.
Histologie.....	PRENANT.
Opérations et appareils.....	QUENU.
Pharmacologie et matière médicale.....	POUCHET.
Thérapeutique.....	GILBERT.
Hygiène.....	CHANTEMESSE.
Médecine légale.....	THOINOT.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	GILBERT BALLET.
Pathologie expérimentale et comparée.....	ROGER.
Clinique médicale.....	{ HAYEM.
	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
	LANDOUZY.
	HUTINEL.
Maladies des enfants.....	JOFFROY.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.....	GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.....	LE DENTU.
Clinique chirurgicale.....	{ BERGER.
	RECLUS.
	SEGOND.
	DE LAPERSONNE.
Clinique ophtalmologique.....	ALBARRAN.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	PINARD.
Clinique d'accouchements.....	{ BAR.
	POZZI.
Clinique gynécologique.....	KIRMISSON.
Clinique chirurgicale infantile.....	Albert ROBIN.
Clinique thérapeutique.....	

Agrégés en exercice :

MM.	MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	CUNEO.	LAUNOIS.	NOBECOURT.
BALTHAZARD.	DEMELIN.	LECENE.	OMBREDANNE
BRANCA.	DESGREZ.	LEGRY.	POTOCKI.
BEZANÇON (Fernand)	DUVAL (PIERRE).	LENORMANT.	PROUST.
BRINDEAU.	GOSSET.	LOEPER.	RENON.
BROCA (ANDRÉ).	GOUGET.	MACAIGNE.	RICHAUD.
BRUMPT.	JEANNIN.	MAILLARD.	RIEFFEL, chef des
CARNOT.	JEANSELME.	MARION.	travaux anatomiques.
CASTAIGNE.	JOUSSET (ANDRÉ).	MORESTIN.	SICARD.
CLAUDE.	LABBE (M.)	MULON.	ZIMMERN.
COUVELAIRE.	LANGLOIS	NICLOUX.	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MEIS. ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LEMIERE

Professeur d'hygiène et de bactériologie à la Faculté libre
de Médecine de Lille
Membre du Comité Directeur du Bureau d'hygiène de la ville de Lille

A TOUS MES MAITRES DE LA FACULTÉ LIBRE DE LILLE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHANTEMESSE

Médecin des Hôpitaux
Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'Honneur

AVANT-PROPOS

Il est peu de questions qui soient d'aussi grande actualité que celle des écoles ménagères.

Les journaux, les revues, les bulletins pédagogiques en parlent chaque jour, et malgré cela, il ne semble pas que la France mette tout l'empressement voulu à marcher dans cette voie, où elle a été devancée par bien d'autres pays voisins.

Dans tous les Congrès, on émet des vœux en faveur de l'éducation ménagère. Tout le monde comprend qu'on aura fait beaucoup pour la moralisation du peuple et pour le relèvement social, quand on aura instruit la mère de famille de ses devoirs et quand on lui aura montré comment elle doit les remplir.

Mais cette question qui, à première vue, semblerait n'intéresser que les moralistes, les philanthropes et les sociologues, est cependant aussi d'importance capitale pour les hygiénistes : c'est une question d'hygiène sociale. C'est peut-être la plus importante des questions d'hygiène sociale, car

nous chercherons en vain à combattre les fléaux sociaux, tant que nous n'aurons pas appris à la mère de famille à bien tenir la maison salubre que de tous côtés on cherche à lui procurer.

Tels sont les motifs qui nous ont poussé à prendre cette question pour sujet de notre thèse inaugurale.

Nous n'avons pas la prétention d'envisager cette question sous ses multiples aspects. Notre but est plus modeste. Nous voudrions simplement montrer la nécessité de l'enseignement ménager et l'importance sociale d'une éducation féminine qui a déjà fait ses preuves à l'étranger.

Dans les pages qui vont suivre, nous essaierons de mettre en évidence les rapports étroits de l'éducation ménagère avec l'hygiène sociale.

Habitant d'une région voisine de la Belgique, il nous a paru intéressant d'étudier dans ce petit pays, si avancé en tout ce qui concerne les questions sociales, l'organisation très développée donnée à l'enseignement ménager.

Nous dirons ensuite un mot de ce qui existe en France à l'heure actuelle et, de cette étude, on pourra déduire ce que nous devrions faire pour nous mettre au niveau des pays étrangers.

Tel sera tout notre sujet, et nous serons trop heureux si nous pouvons seulement attirer l'attention du corps médical sur cette question, lui montrer qu'elle existe et qu'il est nécessaire de la faire connaître.

Mais avant de commencer cette étude, nous tenons

à adresser ici nos plus vifs remerciements à notre Maître, M. le professeur Lemièrre, qui, après nous avoir donné l'idée de ce travail, a bien voulu nous prêter son aide et nous faire bénéficier de sa grande compétence dans les questions d'hygiène sociale.

Nous nous plaisons à remercier en même temps tous nos autres Maîtres de la Faculté libre de Lille, dont les savantes leçons et les judicieux conseils ont contribué à notre formation médicale.

Que M. le professeur Chantemesse daigne agréer l'hommage de notre respectueuse gratitude, pour l'accueil si aimable qu'il nous a réservé et pour le grand honneur qu'il nous a fait, en acceptant la présidence de notre thèse.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE PREMIER

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER ET L'HYGIÈNE SOCIALE

Tous les médecins sont forcés de reconnaître que le problème le plus important qui se pose devant eux, à l'heure actuelle, c'est celui de la réforme des habitations ouvrières.

Aujourd'hui, l'ouvrier habite trop souvent dans un taudis, et, tant qu'il en sera ainsi, tous nos efforts seront vains pour combattre l'alcoolisme, la tuberculose, la mortalité infantile, et tant d'autres maux qui menacent la société contemporaine.

Les hygiénistes sont donc unanimes à réclamer, pour l'ouvrier, une maison spacieuse, largement aérée et éclairée, où l'eau arrive pure et en quantité suffisante pour les besoins du ménage et les soins de propreté, et où les déchets organiques de toutes sortes ne peuvent s'accumuler.

On a peut-être tort, lorsqu'il est question de l'insalubrité des habitations ouvrières, de ne jamais

avoir en vue que les vices de construction que peut présenter la maison.

En réalité, une habitation peut être intrinsèquement insalubre, soit par vice de construction, soit par le fait de sa situation. De ces maisons-là, nous n'avons rien à dire, car ceux qui s'occupent spécialement de la question ne peuvent qu'en demander l'expropriation et la suppression.

Mais il est beaucoup d'autres maisons, surtout dans les villes de provinces, — et il ne faudrait pas limiter la question à l'étude des habitations parisiennes, — qui sont intrinsèquement salubres, et par suite, répondent à toutes les conditions d'hygiène exigées par les règlements sanitaires, et qui, cependant, deviennent notoirement insalubres, au point d'être parfois un danger pour la santé publique, du fait même de ceux qui les habitent.

Ce second genre de maisons insalubres est-il plus nombreux que le premier? Il serait difficile de se prononcer sur ce point d'une façon générale. Mais cependant, dans certaines villes de province, il doit en être ainsi.

Une maison salubre construite pour une seule famille, peut devenir malsaine, si elle est habitée par plusieurs familles, et, exposée, par conséquent, à tous les dangers qui peuvent naître du surpeuplement et de la promiscuité.

Cette cause d'insalubrité du fait du locataire est extrêmement fréquente dans l'état actuel de nos mœurs. C'est ainsi que, dans certaines villes, on

avait tenté de faire des habitations salubres à bon marché, et on était arrivé, pour un même prix de location, à donner à l'ouvrier une maison suffisante, c'est-à-dire composée de 3 ou 4 pièces ou chambres.

Or, on a observé assez souvent que l'ouvrier, victime de ses mauvaises habitudes antérieures, n'a pas compris la portée de l'œuvre entreprise pour le protéger. Se trouvant beaucoup plus à l'aise que par le passé, il lui a bientôt paru que sa maison, quoique louée au même prix que son ancien taudis, était trop spacieuse pour lui et les siens, et alors il s'est empressé d'en sous-louer une moitié à une autre, parfois même à deux autres familles.

M. le professeur Lemièrre a démontré pour Lille, que la mortalité par tuberculose est toujours moins élevée dans les familles ouvrières habitant seules une maison petite, même insuffisante, que dans celles qui vivent en plus ou moins grand nombre dans une habitation beaucoup plus vaste, mieux située, partant intrinsèquement plus hygiénique, mais construite en vue de n'y loger qu'une famille.

C'est donc parmi les populations dont les conditions de logement sont défectueuses que la tuberculose fait le plus de ravages, et si l'ouvrier des villes lui paie un si lourd tribut, c'est parce que son habitation est toujours insuffisante, parce qu'il y manque surtout l'air et la lumière, sans lesquels l'homme ne peut résister au bacille de Koch. Marié-Davy (1), qui a étudié le rôle de ces deux

(1) MARIÉ-DAVY. *Journal d'Hygiène*, 25 janvier 1905.

puissants facteurs d'assainissement dans l'étiologie de la tuberculose, a pu établir par des chiffres que la mortalité par tuberculose est d'autant plus élevée que le nombre des portes et fenêtres dont dispose chaque habitant est plus faible.

Enfin, il est encore une autre cause d'insalubrité malheureusement répandue partout, c'est celle qui résulte du mauvais entretien d'une maison salubre par elle-même.

Les chances de contagion sont encore doublées par les habitudes de malpropreté si fréquentes dans la classe ouvrière. Qui n'a visité ces logements malsains, où tout le monde vit pêle-mêle, dans la seule pièce habitable qui sert à la fois de cuisine, de chambre à coucher et même de buanderie? L'air n'y est jamais renouvelé; et le sol est toujours souillé de crachats dont les bacilles se répandent dans l'atmosphère par le balayage à sec. Dans ces conditions, si un tuberculeux vient à séjourner dans cette pièce, il est à peu près fatal que les aliments soientensemencés et contaminés par les poussières et, par suite, par les bacilles en suspension dans l'air.

Or, cet ensemencement de l'air par les bacilles des crachats desséchés est aussi dangereux dans ses effets, que l'on admette l'ancienne théorie de la propagation de la tuberculose par inhalation ou qu'on accepte la théorie récente de M. Calmette sur la propagation de la tuberculose par absorption et passage à travers les voies digestives.

Sans y insister davantage pour le moment, chacun

comprend que cette dernière cause d'insalubrité dépendant de la malpropreté du logis, est le fait de la mère de famille qui ne sait pas entretenir sa maison suivant les règles les plus élémentaires de l'hygiène, ou bien n'a pas les loisirs nécessaires pour le faire.

Il est donc temps que la mère de famille soit instruite des dangers de l'insalubrité des habitations et de ses pernicieux effets sur la santé.

Ce sera le rôle de l'éducation ménagère d'apprendre à la femme, d'abord à se choisir une habitation conforme aux exigences de l'hygiène, et ensuite à l'entretenir, pour la maintenir constamment dans de bonnes conditions de salubrité.

Il semble, d'ailleurs, que tout le monde soit aujourd'hui d'accord sur ce point et reconnaisse la nécessité de l'enseignement ménager.

Le congrès international de la tuberculose de 1905 a ratifié, à la séance plénière de clôture, le vœu suivant présenté par M. E. Cheysson, à la IV^e section :

« Comme complément indispensable à l'assainissement de la maison, il convient de développer »
» l'enseignement ménager, en l'organisant méthodiquement, en vue d'apprendre à la ménagère, la »
» bonne tenue du logement, la sage administration »
» du budget domestique, l'alimentation rationnelle »
» et économique, l'hygiène et la prophylaxie des »
» maladies évitables et particulièrement de la tuberculose. »

L'Union des Chambres Syndicales des propriétés bâties de France, dans une note présentée au II^e Congrès International d'assainissement et de salubrité de l'habitation, attirait l'attention de tous les Congressistes sur cette question dans ses rapports avec la salubrité de l'habitation. Elle concluait : « En se » bornant à vouloir procurer à tout le monde des » habitations construites hygiéniquement on ne fera » qu'une œuvre superflue, si, au préalable, on n'a » pas inculqué aux habitants l'art de tenir saine leur » demeure. » Et elle émettait ce vœu : « que les » Pouvoirs publics à tous les degrés, favorisent » l'extension de l'enseignement ménager. »

Si les conditions défectueuses de l'habitation contribuent puissamment à la propagation de la tuberculose, elles sont aussi une des principales causes des progrès de l'alcoolisme. Suivant l'expression de J. Simon, le taudis fait le cabaret. En effet, les ouvriers trouvent rarement chez eux le bien-être auquel ils ont droit après leur pénible travail. Ils sont forcés le plus souvent de fuir un intérieur sans attrait, où une femme négligente ne sait rien faire pour les retenir.

Quand un de ces ouvriers qui a travaillé toute la journée rentre dans ces logis malpropres et encombrés, quand il doit séjourner dans cette pièce où la ménagère accomplit toutes les besognes nécessaires du ménage, au milieu du linge qui trempe ou qui sèche, de casseroles et d'ustensiles de ménage qui traînent dans tous les coins, de vêtements qui occupent tous les sièges, où il ne trouve même pas une chaise pour s'asseoir et un coin de table propre pour s'appuyer et lire son

journal, n'est-il pas naturel qu'il tente de s'évader, dès qu'il le peut, et qu'il aille chercher ailleurs, sinon un peu de bien-être, du moins les apparences du confort et les bienfaits de l'oubli (1).

Le malheureux prend donc ainsi peu à peu l'habitude de la boisson, et c'est de moins en moins qu'il se plaît chez lui. Alors l'alcoolisme s'introduit au foyer et y amène avec lui tout son cortège de misères : pauvreté, maladies, désunion.

L'éducation ménagère, en apprenant à la femme à soigner son intérieur, pour le faire aimer de son mari, contribuera du même coup à la diminution de l'alcoolisme.

M. Bayet, alors directeur de l'enseignement primaire, disait en mars 1899, aux instituteurs de la Seine :

Quand toutes nos jeunes filles seront de bonnes ménagères, quand elles sauront donner, dans notre classe ouvrière, au logement très modeste, un aspect propre et confortable, même riant, quand le mari, rentrant fatigué de l'atelier, trouvera la table bien mise et les mets bien servis, les enfants propres et bien vêtus, vous pouvez être sûrs que, le repas fini, il n'aura nulle envie de s'enfuir de son intérieur et d'aller, au cabaret, chercher des camarades et un faux confort.

Il est certain que beaucoup d'ouvriers souffrent de l'insuffisance de leur salaire. Mais il n'est pas moins certain que le ménage ouvrier souffre surtout de la mauvaise utilisation de ce salaire. C'est ainsi qu'on

(1) DUMONT. Thèse. Paris, 1905.

peut dire que la question sociale n'est pas une question de salaire. Sans doute, la famille ouvrière pourra retirer d'un plus gros budget, plus de bonheur et plus de santé. Mais le budget peut s'augmenter de deux façons : par l'accroissement des recettes, et par les économies.

Il faut donc apprendre à la femme l'économie domestique, car elle est bien rarement capable d'administrer sagement un budget de famille. Elle achète des denrées quelconques ; elle les paie un prix quelconque ; elle les accommode d'une façon quelconque. Il s'ensuit que, même en dépensant beaucoup, l'ouvrier est mal nourri.

Il semblerait à un observateur superficiel que l'ouvrier se nourrit fort bien. Il prétend n'avoir sur sa table que des aliments de bonne qualité. Le jour de paie, sa femme achète les meilleurs morceaux ; on fait bombance ; tant pis, si le lendemain il n'y a plus rien à la maison. Elle prendra à crédit et s'endettera... C'est ainsi qu'à la Plaine-Saint-Denis, faubourg de Paris pourtant pauvre, on ne trouve guère d'autre pomme de terre que la Hollande, qui, comme on sait, est la plus chère et la meilleure. On peut aussi remarquer l'énorme quantité d'écaillés d'huitres qui se trouvent à la devanture des marchands de vin dans les quartiers populeux..... (1).

En réalité, l'ouvrier manque surtout d'équilibre dans son alimentation. Il dépense largement et au-delà de ses besoins les premiers jours de la semaine, quitte à se priver beaucoup lorsque la « quinzaine » est épuisée. Il conviendrait donc de lui

(1) D^r F. REGNAULT. *La Revue*, 1^{er} juillet 1907.

montrer qu'il est de son intérêt, tant au point de vue économique qu'au point de vue hygiénique, de mettre un peu plus de mesure dans la distribution de son alimentation.

Sans aller aussi loin que Feuerbach, qui proclame que « l'homme est ce qu'il mange », ou que Herbert Spencer, qui affirme que « l'avenir appartient au peuple le mieux nourri », on reconnaîtra que le problème de l'alimentation est d'une importance capitale, surtout dans les classes populaires.

M. le professeur Grancher écrivait en 1903 (1) :

Je viens de dire que l'ouvrier, en règle générale, ne sait pas se nourrir, car il donne beaucoup trop de son budget aux boissons alcooliques, dites hygiéniques ou non, et pas assez aux aliments azotés et hydrocarbonés.

Une meilleure répartition de son salaire produirait des résultats excellents et immédiats. Il faut lui apprendre ces choses, et notamment que son premier déjeuner du matin avant l'atelier doit être un repas sérieux et non une croûte de pain arrosée de vin blanc, sur le zinc. Il faut aussi que la femme de l'ouvrier soit bonne ménagère, soucieuse du bon emploi de l'argent si durement acquis par son mari. Il faut qu'elle sache préparer chaque jour, pour sa famille, des repas convenables, au lieu de tout gaspiller les jours de paie, en achats inutiles ou en friandises coûteuses. Il faut enfin qu'elle soit propre et qu'elle tiende en bon état de propreté sa maison, son linge, ses vêtements, ceux de ses enfants et de son mari.

Tout cela, bien entendu, sans préjudice de l'augmentation de salaire, quand elle est possible.

Mais cette augmentation ne servirait de rien, sans les vertus familiales de l'économie intelligente et de la propreté.

(1) GRANCHER. *Bulletin Médical*, mars 1903.

La femme de l'ouvrier anglais n'a pas ces vertus, dit-on, et on l'accuse de pousser, par son incurie, son mari à la taverne. Ne pourrait-on pas en dire autant de beaucoup de nos femmes d'ouvriers français !

Ce problème de la meilleure utilisation d'un petit budget pour l'entretien des forces de la famille, n'est donc pas chose simple et facile, puisqu'il y faut le consentement du mari et de la femme. Mais l'influence de celle-ci sur la destinée du ménage est prépondérante, et c'est à elle qu'il faudrait s'adresser, c'est elle qu'il faudrait conquérir, et j'avoue que je ne vois pas trop comment. Il y a là une œuvre excellente à tenter du genre de celle que M. Budin a organisée si heureusement en créant les consultations de nourrissons et en enseignant aux mères l'art d'être mères. Je demande des écoles ménagères.

Comme suite à son enquête sur l'alimentation des ouvriers parisiens, M. le professeur Landouzy écrit aussi :

Cet enseignement (ménager) ne se contentera plus d'apprendre la gérance du gain de l'ouvrier, le meilleur emploi à donner à son salaire, la bonne tenue de la maison. Les visées seront plus hautes, son programme sera plus vaste, tout en s'imposant d'être d'emblée utilitaire.

Il comportera l'étude pratique de l'alimentation raisonnée, afin de conserver la santé, d'entretenir les forces et d'assurer la plus-value du travail de l'ouvrier.

Voilà comme l'éducation ménagère, elle aussi, elle surtout, fait partie de l'armement antituberculeux pour lequel, aux quatre coins de l'horizon, nous demandons des recrues.

L'hygiène alimentaire, telle que nous l'avons comprise, commentée et appliquée, trouvera sa place légitime, même prépondérante, dans cet enseignement ménager, dont la nécessité, proclamée dans leurs écrits, comme dans leurs cours, par MM. Paul Strauss, Hue, E. Cheysson, Buisset, Bayet, Leune,

par M^{mes} Seignobos, Paquet-Mille, Glias, Pauline Kergomard, Sourdillon, E. Demailly, Augusta Moll-Weiss, etc., est aujourd'hui reconnue par tous ceux, qui voient dans l'éducation domestique, apprenant à la femme à rester au foyer, une des meilleures sauvegardes de la santé morale et physique du pays.

Il est nécessaire que la femme connaisse les principes d'une alimentation saine, qu'elle sache la valeur nutritive des aliments et leur prix de revient, et qu'elle apprenne à préparer des mets appétissants. Elle pourra ainsi combiner des repas à la fois meilleurs, plus hygiéniques et plus économiques. Le père de famille, mieux nourri et mieux portant, grâce à cette cuisine substantielle, supportera plus vaillamment son travail, et, trouvant chez lui, au retour de l'usine, un repas bien servi et réconfortant, il n'ira plus au cabaret s'alcooliser sous prétexte de prendre des forces : ce sera une nouvelle source d'économies.

Dans tous les pays, il est facile de reconnaître, d'après le travail et aussi d'après le caractère, si l'ouvrier est bien ou mal nourri. Celui dont la nourriture est abondante et préparée avec soin est toujours bien disposé : il est rare que son aspect extérieur, ses vêtements, etc., ne dénotent pas chez lui un bien-être général. Jamais on ne le voit en état d'ivresse ; aucune fatigue ne le rebute et sa bonne humeur est constante. Bien différent est celui dont l'alimentation est insuffisante, et en même temps de mauvaise qualité : s'il est sobre, tout travail le fatigue rapidement ; si, au contraire, et c'est le cas le plus général, il recherche l'excitation factice et passagère des spiritueux, il tourne vite à l'ivrognerie et c'est un homme perdu.

Dans presque toutes les grandes villes, Reims, Lille, Rouen, Toulouse, la femme de l'ouvrier s'occupe peu de cui-

sine, et la charcuterie, le hareng-saur, les portions achetées toutes préparées constituent l'appoint le plus important. Ce n'est que chez l'ouvrier aisé que le pot-au-feu, la pièce de bœuf ou le ragoût soigné, les plats un peu recherchés trouvent parfois leur place. Dans la grande majorité des cas, c'est l'ignorance culinaire de la femme qui est cause du peu de variété des menus. Telle ouvrière, ayant obtenu à l'école son certificat d'études primaires, ce baccalauréat du pauvre, ne sait comment accommoder les mets les plus simples : l'ouvrier ne mange à peu près bien qu'en dehors de chez lui ; l'épicier ou le petit restaurateur qui lui vendent à assez bas prix des « fricots » dont le goût lui plaît, ne le font le plus souvent qu'à la condition, tacite tout au moins, de lui fournir en même temps, l'appétitif et le café, toujours copieusement additionné d'alcool. (1)

Or, cette alimentation irrationnelle et incapable de réparer les forces, absorbe la majeure partie des salaires.

M. le professeur Landouzy insiste également, à propos de l'alimentation défectueuse des travailleurs sur l'abus des dépenses en boissons alcooliques. C'est ainsi que les ouvriers parisiens consacrent en moyenne 1 fr. 14 à leur alimentation substantielle journalière, et les ouvrières 0 fr. 92. Mais, ces dernières ne dépensent que 0 fr. 24 en boissons alcooliques, tandis que les ouvriers dépensent chaque jour la somme relativement énorme de 1 fr. 24. On voit donc que, d'après l'enquête de M. Landouzy, les ouvriers parisiens dépenseraient plus, à leurs repas,

(1) PIÉQUET. Notes sur l'alimentation de l'ouvrier au début du XX^e siècle. Rapport au 1^{er} Congrès international d'hygiène alimentaire.

pour leurs boissons, que pour leur alimentation proprement dite.

Il n'y a d'ailleurs pas que sur le chapitre boisson que l'on puisse faire d'utiles réformes. La ménagère tombe souvent dans des dépenses excessives, parce qu'elle croit nécessaire pour la santé des siens de leur faire manger à tout prix le plus de viande possible.

A propos de l'abus de la viande, M. le Professeur Landouzy dit aussi :

Il est urgent sur ce point de réformer l'alimentation populaire parisienne, s'élever contre le préjugé de la viande ruineuse, substituer, en partie au moins dans les menus, à la viande, les gâteaux, les biscuits, les entremets peu coûteux, sont deux faits connexes dont la réalisation aidera fortement à équilibrer les budgets économique et énergétique du travailleur. Il faut apprendre à l'ouvrier que certains mets réputés chers, comme les biscuits, sont parmi les moins coûteux, et en même temps parmi les plus alibiles, les plus utiles et les plus salubres.

C'est presque exclusivement pour les ouvriers de haute taille et de fort poids, comme le sont les terrassiers, les ouvriers du fer, les forts de la halle, etc., que la viande, en tant qu'aliment excitant, a besoin de représenter une part plus grande dans l'alimentation. En dehors de ces catégories de travailleurs, tout le monde (aussi bien les employés sédentaires que le bourgeois ou l'homme de cabinet) prend l'habitude de consommer de la viande au-delà des besoins nutritifs et énergétiques bien compris, et cela, au grand préjudice de la santé. Boire beaucoup de vin, manger beaucoup de viande, sont deux grandes erreurs répandues partout et dans tous les milieux.

Trop souvent aussi, aujourd'hui, dans la population ouvrière, il y a un véritable gaspillage en

ce qui concerne l'habillement. Tous les membres de la famille portent des vêtements malpropres, voire même déchirés, parce que la mère ne sait pas ou ne peut pas en enlever les tâches ou en réparer les brèches au fur et à mesure qu'elles se produisent. Les vêtements détachés et raccommodés à temps ne sont pas seulement plus propres, mais font encore un plus long usage.

L'éducation ménagère, en apprenant à la femme à prévenir et à réparer les traces d'usure des vêtements et du linge de toute la famille, sera donc encore une source importante d'économies.

Nous ne pouvons pas passer en revue toutes les sages réformes qui pourraient améliorer le budget de la famille ouvrière. Signalons cependant encore le point suivant qui n'est pas sans importance.

La *Revue Pédagogique* de 1900, rendant compte de l'Enseignement ménager aux États-Unis, après avoir parlé de l'enseignement de la cuisine, ajoute :

On leur montrera également à diriger assez adroitement leur fourneau pour ne pas brûler trop de charbon, comme le font, hélas, tant de cuisinières négligentes. Et sur ce dernier point, les résultats sont merveilleux, si nous en croyons ce qu'écrivit le général F.-A. Walker : « Songez, dit-il, que le feu de la cuisine a brûlé exactement pendant dix mois, à raison de cinq jours par semaine, de 9 h. 1/2 du matin à 4 h. 1/2 du soir, et qu'on y fait cuire tous les plats préparés par les élèves. Cependant, la consommation totale n'a pas atteint deux tonnes de houille. Si quelque propriétaire me lit et qu'il compare cette dépense de combustible avec celle qui se fait chez lui, ne sera-t-il pas étonné des qualités de soin, d'intelligence, d'attention, d'économie qu'il faut déployer pour réduire ses frais à ce

point ». Il est certain qu'il y a là une excellente leçon d'économie domestique et que la cuisine ainsi enseignée a vraiment une valeur éducative.

L'éducation ménagère aura encore pour rôle de populariser les principes de la puériculture.

De nombreuses statistiques démontrent que la mortalité est considérable chez les enfants de moins d'un an, à tel point que la proportion des décès pour cette catégorie d'enfants est plus forte que pour les vieillards de 80 à 89 ans.

Or cette grande mortalité est due, pour une bonne part, à l'ignorance des mères. Beaucoup de femmes renoncent inconsciemment à allaiter leur enfant, parce qu'elles ne savent pas le danger que court le nouveau-né privé du sein de sa mère, et elles pratiquent, sans méthode, l'allaitement artificiel. Trop souvent aussi, elles soumettent leur enfant à une alimentation solide prématurée, sans se douter des conséquences qui peuvent en résulter.

L'éducation ménagère, en enseignant l'hygiène de la première enfance, sera le moyen le plus pratique et le plus efficace de combattre la mortalité infantile. Elle pourra, seule, changer la mentalité des mères, qui seront, dès lors, plus capables de mettre à profit les instructions du médecin, parce qu'elles en saisiront mieux la portée.

La femme sera donc une parfaite ménagère ; elle saura faire régner dans sa maison l'ordre et la propreté, et en rendre le séjour agréable ; elle saura aussi administrer sagement le budget domestique

et, malgré ses modestes ressources, faire de la bonne et saine cuisine ; devenue mère, elle sera capable d'élever son enfant, conformément aux règles de l'hygiène.

Mais pourra-t-elle mettre en pratique ce que nous lui aurons appris ? Evidemment, cela n'est possible que si elle reste chez elle. Or, aujourd'hui, elle est trop souvent retenue par le travail à l'atelier. Dans ces conditions, comment s'occuper du ménage, préparer les repas et soigner les enfants ?

On apprendra en vain à la classe ouvrière la confection des plats économiques, tant que la femme sera arrachée à son foyer et embrigadée dans des usines. Si elle ne peut échapper à cette nécessité, encore faudrait-il qu'elle eut quelques heures de libres à consacrer à son ménage (1).

C'est là une situation inévitable, dira-t-on ; le salaire de l'homme est insuffisant pour une famille ouvrière souvent nombreuse, et la femme est forcée de gagner un salaire d'appoint.

Mais ce salaire d'appoint, le travail à domicile ne peut-il le donner ? Beaucoup le condamnent, il est vrai, et lui reprochent d'exploiter l'ouvrière, à tel point qu'ils le flétrissent du nom de « sweating-system ». La femme gagne trop peu, disent-ils, pour la somme de travail qu'elle fournit et le surmenage qu'on lui impose.

Il y a une grande part de vérité dans ces affirmations. Mais il faut mettre les choses au point.

(1) D^r F. REGNAULT. *La Revue*, Juillet 1907.

Le bénéfice réalisé par le travail à l'atelier est-il si grand qu'on pourrait le croire ? « J'ai compris, dit M. Cheysson, qu'on caresse une dangereuse illusion de comptabilité domestique, en supputant le gain produit par le travail extérieur de la femme, sans mettre en regard la perte causée par son absence. »

Rien n'est plus vrai. L'ouvrière doit payer la nourrice ou la gardeuse à qui elle confie son enfant, avant de se rendre au travail. Ses repas sont pris dans un restaurant voisin de l'usine, ou bien, ils sont confectionnés à la hâte avec des mets faciles à préparer, mais coûteux, biftecks, côtelettes, viandes grillées, etc. ; souvent aussi, ils consistent en un plat froid plus coûteux encore, qu'on achète au plus vite chez le charcutier du coin.

Le temps manque pour entretenir les vêtements et le linge qui s'usent plus rapidement et qu'il faut trop souvent remplacer. Quant à la maison, elle n'est guère soignée. Aussi, le mari prend-il volontiers le chemin du cabaret, où son salaire se dépense inutilement. En somme, le gain est-il bien grand ?

En tous cas, ne serait-il pas préférable pour la femme d'éviter les dangers sérieux auxquels elle s'expose par son absence habituelle du foyer ?

Elle doit renoncer à allaiter et à élever elle-même son enfant. Or, comme le disait Th. Roussel, « tout ce qui éloigne l'enfant de sa mère, le met en état de souffrance et en danger de mort ». C'est bien, en effet, dans les populations où la mère doit travailler hors de chez elle, et par suite se séparer de son

enfant, qui est privé de son sein, que les nourrissons meurent en plus grand nombre. M. le professeur Pinard a démontré d'une façon irréfutable, par les chiffres suivants, que l'enfant nouveau-né a besoin à la fois du sein et des soins de sa mère : sur 100 enfants soumis à l'allaitement maternel, il en meurt 15, de 0 à 1 an ; dans la première année encore, il en meurt 30 % de ceux qui reçoivent le biberon de la mère ou d'une proche parente surveillée par celle-ci ; 45 % de ceux qui ont le sein en nourrice, et enfin 63 % de ceux qui sont élevés au biberon en nourrice.

Quant aux enfants plus âgés, ils sont condamnés à vagabonder dans la rue, jusqu'à ce qu'ils soient capables de gagner leur vie.

L'alcoolisme est une des conséquences les plus graves de l'absentéisme maternel. Si le père de famille prend l'habitude de séjourner au cabaret, c'est parce qu'il ne trouve pas chez lui les commodités les plus rudimentaires, mais c'est aussi parce qu'il doit demander à l'alcool un peu de stimulation, sa nourriture étant insuffisante. La mère de famille, qui travaille autant que lui, néglige les repas et tous deux souffrent de cette alimentation défectueuse, qui ne tarde pas à amener les pires conséquences. Leur organisme, en état de déchéance, ne résiste pas à la tuberculose, dont l'alcoolisme a fait le lit, et toutes les maladies infectieuses trouvent en eux une proie facile.

Ce triste état de choses ne peut cesser que par la

présence de la mère à domicile, et de la mère instruite de la science du ménage. Tous les autres moyens de lutte que nous employons sont très coûteux et ne seront que des palliatifs souvent impuissants, tant que la mère de famille ne restera pas chez elle.

Il faut avouer que le travail à domicile présente de graves inconvénients. Mais, de ce qu'il donne lieu aujourd'hui à des abus, faut-il en conclure qu'il est mauvais en soi ?

Nous ne voulons pas défendre ici le travail à domicile dans son ensemble et encore moins discuter la question des ateliers familiaux ou petits ateliers. Nous voulons simplement parler du travail à domicile de la femme isolée ou tout au plus d'une petite réunion de femmes, tel celui de la mère de famille ou de la mère de famille aidée par une ou deux de ses filles.

Il est évident que les industries exercées à domicile par la femme peuvent donner lieu à bien des critiques.

Cependant, si le travail de la mère à domicile est indispensable pour procurer la santé morale et matérielle à la famille ouvrière, ce que nous croyons avoir démontré, il ne s'agit plus de rechercher si ce travail tel qu'il est pratiqué actuellement a des inconvénients, mais bien de le considérer comme une nécessité sociale, et s'il est susceptible d'amélioration et de réglementation, il faut faire tous les efforts et même tous les sacrifices pour le réformer.

Si la femme pouvait en travaillant chez elle, sans se surmener, en ayant les moments de loisirs nécessaires pour veiller sur ses enfants et entretenir son ménage, gagner un salaire moitié moindre de celui qu'elle rapporterait de l'usine, nous estimerions qu'elle ferait encore un bénéfice, et nous serions d'avis que c'est pour elle un devoir de rester chez elle.

On reproche d'abord au travail à domicile d'échapper à toute réglementation et, en particulier, de ne pas être soumis à la surveillance des inspecteurs. Aussi les ouvrières qui travaillent au rabais se surmènent-elles pour gagner davantage, et prolongent-elles de façon indéfinie la durée de leur journée de travail, au détriment de leur santé. C'est pour réprimer ces excès que l'on demande l'extension de l'inspection, même au travail à domicile.

Nous sommes des premiers à reconnaître la nécessité de l'inspection et de la limitation des heures de travail. Mais cette mesure, excellente pour empêcher un industriel d'abuser de ceux qu'il emploie, et pour éviter l'exploitation de l'homme par son semblable, serait-elle aussi juste en pratique et donnerait-elle quelque résultat, si elle avait pour but de s'opposer au surmenage que l'ouvrier s'impose lui-même ?

Sans invoquer ici le principe de la liberté individuelle, il faut cependant remarquer que l'inspection du travail à domicile serait injuste, arbitraire, et pratiquement impossible.

Voilà une femme qui travaille dans un atelier. L'inspecteur veillera à ce que son employeur ne la

retienne pas plus de dix heures. Mais, quand elle rentrera chez elle, ne lui sera-t-il pas loisible de s'occuper encore pendant deux ou trois heures à des travaux de couture, ou même à la direction de son ménage ? Nul ne songerait à le lui défendre, et l'inspecteur ne se trouverait pas qualifié pour intervenir.

Si cette ouvrière peut ainsi légalement travailler douze ou treize heures, comment empêcherait-on une femme qui ne va pas à l'atelier de travailler chez elle pendant un même nombre d'heures ?

Puis, ce que nous voudrions, et ce qui n'est pas théoriquement impossible, c'est que la femme, tout en travaillant chez elle un certain nombre d'heures, puisse cependant interrompre son travail à son gré, au moment où il lui est nécessaire de veiller à son ménage, de s'occuper de son mari et de ses enfants. Nul ne peut objecter que ce ne soit pas là l'organisation logique du travail de la mère à domicile ; toute autre manière d'envisager la question ne répondrait plus au but social que nous proposons d'atteindre.

Dès lors, comment sera-t-il possible à un inspecteur de relever exactement le nombre d'heures de travail de cette femme, puisque son travail est interrompu et inégalement réparti dans la journée ?

Nous sommes loin de croire qu'il n'y a rien à tenter pour changer les conditions du travail à domicile. Mais, nous pensons qu'il faut surtout faire une campagne d'opinion en faveur de ce travail, afin

d'obtenir qu'il soit plus justement rétribué, et alors persuader à la femme que son intérêt lui commande de ménager ses forces et de réserver un certain nombre d'heures pour entretenir, surveiller et améliorer son intérieur.

On combat aussi le travail à domicile au nom de l'hygiène. L'habitation deviendrait plus insalubre, quand elle est transformée en atelier.

Nous savons très bien, et nous l'avons assez dit, que l'habitation ouvrière est aujourd'hui particulièrement insalubre.

Par suite, la pièce où travaille la mère de famille ne saurait être dans de bonnes conditions d'hygiène, du moins dans la majorité des cas. Mais nous estimons, d'une part, que l'enseignement ménager bien compris est capable de faire disparaître un grand nombre des causes d'insalubrité de l'habitation ouvrière, et de diminuer, par conséquent, dans une large mesure, ces chances de contagion dont on parle toujours.

D'autre part, comme nous n'avons en vue que quelques métiers que la femme peut exercer seule à son domicile, c'est surtout des industries de couture ou similaires que nous nous occupons. Or, peut-on soutenir que la plupart de ces grands ateliers, où on entasse les unes sur les autres de malheureuses jeunes filles, pour les y enfermer de huit heures du matin jusqu'à une heure souvent trop avancée de la nuit, répondent aux conditions indispensables d'hygiène? Trop souvent ces ateliers

sont largement aussi insalubres que l'habitation ouvrière.

Sans doute, tout travail n'est pas possible dans tout domicile. Mais l'industrie du vêtement ou de la couture, par exemple, pourquoi rendrait-elle une maison plus insalubre ? Si le logement est insalubre d'avance, il le restera, et il faut faire campagne pour l'assainissement de l'habitation ouvrière.

Quand on parle du danger de contagion par le vêtement confectionné à domicile, on se laisse souvent entraîner à un certain sentimentalisme. C'est ainsi que les auteurs nous répètent qu'une robe confectionnée près du berceau d'un enfant atteint de diphtérie, peut servir de véhicule au germe de la maladie et le transporter dans la famille de l'acheteuse. Nul ne songe à nier ce danger, mais est-il moins grand quand la mère ou la sœur travaille à l'atelier après avoir soigné toute la nuit, chez elle, un enfant atteint de diphtérie et sans songer à changer de vêtement ou même sans simplement prendre les précautions de se laver les mains ?

Aussi bien, la diphtérie, qui est le cauchemar des mères, fait moins de ravages que la tuberculose, et en particulier la méningite tuberculeuse. Or, la tuberculose peut, il est vrai, se propager par la confection faite à domicile, mais elle se prend surtout à l'atelier, où les ouvrières se contagionnent les unes les autres.

De plus, au point de vue général, alors que tous

les locaux, où sont reçues les clientes, sont non seulement salubres, mais encore luxueux, tous ceux qui ont visité les ateliers collectifs, consacrés dans les grandes villes à l'industrie de la couture, ont pu observer que les conditions d'hygiène et de salubrité y sont rarement suffisantes.

Là, de pauvres tuberculeuses restent courbées pendant de longues heures sur la robe ou le manteau que la dame du monde attend pour se rendre à quelque soirée. On sait aujourd'hui que la vieille théorie de Cornet, sur la propagation de la tuberculose par les poussières desséchées, est de plus en plus abandonnée, car cet état de dessiccation diminue, s'il ne la détruit pas, la vitalité du bacille. Au contraire, on a chaque jour plus de tendance à se rallier aux idées de Pflüge et son école, qui admettent la dissémination du bacille par le spray, qui s'échappe de la bouche du tuberculeux pendant la toux, la parole à haute voix, et même simplement dans l'expiration forcée. Dès lors, il doit arriver trop souvent que ce spray s'échappant de la bouche de l'ouvrière vienne souiller et contagionner les vêtements qu'elle confectionne.

Ce danger se rencontre, sans aucun doute, dans l'industrie à domicile, comme dans l'industrie à l'atelier, mais nul ne saurait dire s'il est plus fréquent dans l'un que dans l'autre cas.

En somme, la contagion par le vêtement confectionné la plus à redouter et la plus fréquente, doit être la contagion tuberculeuse, et si nous voulons

l'éviter, il n'y a qu'un moyen vraiment efficace, c'est de lutter contre la tuberculose, de diminuer le nombre des tuberculeux.

Or nous estimons avec tous les auteurs que l'on n'aura rien fait de réellement utile dans ce sens jusqu'au jour où on aura obtenu la réforme de l'habitation ouvrière. Nous avons montré aussi qu'il ne suffit pas de procurer à l'ouvrière une habitation saine, mais qu'il faut encore lui donner les connaissances suffisantes et les moyens nécessaires pour entretenir son habitation et pour y retenir sa famille, dans une atmosphère saine, agréable et hygiénique.

L'éducation ménagère donnée à une mère de famille qui aura la possibilité d'appliquer ce qu'elle aura appris à l'école, lui permettra seule d'atteindre ce but.

Nous croyons donc qu'il est de première importance que la femme mariée, et surtout la mère de famille, puisse renoncer à l'atelier et trouver un travail suffisamment rémunérateur à faire chez elle.

D'ailleurs, si le développement du travail à domicile était cause de la mort d'un plus grand nombre d'enfants par diphtérie, de 1.000 ou de 2.000 de plus, par exemple, la présence de la mère chez elle en sauverait 50.000 ou même 80.000 de diarrhée. Il y aurait donc encore un bénéfice social notable, et l'intérêt général doit primer l'intérêt particulier.

On fait encore au travail à domicile une objection plus grave : Le travail de la femme est exploité, dit-

on, par les grands magasins, par les intermédiaires, et par la concurrence des ouvrières entre-elles. « Salaire de femme, salaire de misère, » dit le comte d'Haussonville.

Les grands magasins exploitent le travail de la femme par concurrence entre eux, concurrence de plus en plus forte, à cause du désir de l'acheteur de toujours trouver à plus bas prix. Ils offrent des salaires toujours plus faibles, et l'ouvrière isolée, étant dans l'impossibilité de traiter directement avec eux, est encore obligée de passer par les conditions draconiennes de l'entrepreneur général, qui garde pour lui la majeure partie de ces salaires déjà dérisoires. Enfin, les ouvrières, qui ont besoin de travailler à tout prix, en acceptant les déplorables marchandages que leur impose cet entrepreneur, se font les unes aux autres une concurrence néfaste.

Il faut donc chercher à porter remède à cette situation lamentable et à rendre le travail à domicile de la femme plus rémunérateur. Pour cela, les ouvrières doivent se syndiquer et s'unir pour éviter de se faire concurrence les unes aux autres. Les entrepreneurs doivent disparaître et faire place à des syndicats ou à des œuvres philanthropiques, qui opéreront à prix coûtant, car l'ouvrière isolée ne peut traiter avec les grands magasins sans caution.

Il existe déjà des œuvres de ce genre : « L'Action Sociale de la Femme », « La Ligue Sociale d'Acheteuses », etc., mais elles ont peut-être eu tort de ne

pas envisager ce côté de la question, qui est le principal.

Sous peine de laisser échapper sa cliente chez le voisin, le magasin doit toujours baisser ses prix, et l'acheteuse, qui ne cherche que le bon marché, ne se doute pas que, par ses exigences, elle ruine la santé d'une pauvre ouvrière, obligée de passer des nuits au travail pour gagner quelques sous.

Supposons que le magasin dise à cette acheteuse : voilà deux blouses absolument semblables en tout ; l'une coûte dix francs, et l'autre douze, parce que la première a été faite par une ouvrière touchant un salaire de famine et la seconde par une ouvrière normalement payée. 99 fois sur 100, la dame élégante et riche, qui se targue peut-être de philanthropie en paroles, prendra, sans hésitation, la blouse à dix francs. Il faudrait arriver à lui faire comprendre que c'est pour elle un devoir social de choisir la blouse de 12 francs. Il serait facile, par une marque syndicale, de reconnaître l'objet pour lequel l'ouvrière aurait été payée normalement.

L'ouvrière pourrait donc vivre de son salaire en travaillant chez elle. Elle aurait en outre quelques heures de loisir, pour s'occuper de son ménage et mettre en pratique les notions d'hygiène, d'économie domestique, de cuisine, reçues à l'école ménagère. C'est à cette condition seulement que nous arriverons à diminuer la tuberculose, l'alcoolisme et la mortalité infantile. Nous aurons, de plus, par ce moyen, réorganisé la famille et rétabli l'union parmi ses membres.

Cette nécessité de la présence de la mère à domicile, M. de Lanessan la proclamait aussi dans un ouvrage récent.

Dans les classes ouvrières, le travail professionnel de la femme offre plus d'inconvénients encore que dans les classes bourgeoises. Dans ces dernières, la femme qui exerce une profession peut aussi être mère, à la condition de faire élever ses petits enfants par des mercenaires. Elle renonce, il est vrai, au rôle que lui assigne la nature pour en jouer un autre, qui ne lui convient guère, mais il n'y a pas impossibilité pour elle d'avoir, à la fois, une famille et une profession. Pour les ouvrières, il en est autrement : le travail hors de la maison, c'est pour elles, en bien des cas, l'abandon des enfants à tous les hasards de la rue, avec le danger des fréquentations mauvaises qu'ils y peuvent avoir, des contagions physiques et morales auxquelles ils sont exposés.

En somme, à quelque classe sociale qu'elle appartienne, la femme qui s'adonne, par nécessité ou par ambition, à un travail professionnel, l'éloignant de sa famille, sacrifie toujours plus ou moins l'intérêt et l'avenir de ses enfants. Dans la plupart des cas, elle compromet aussi sa santé et met en péril sa moralité. J'en conclus que, dans une société bien organisée, la femme devrait, autant que possible, être écartée des professions qui exigent l'éloignement de la famille et imposent des travaux fatigants (1).

M. le professeur Landouzy dit aussi :

Quant aux femmes, leur salaire, généralement insuffisant, fait qu'elles ne peuvent se bien nourrir, qu'à condition de prendre leurs repas chez elles, nouvelle raison ajoutée à tant d'autres pour retenir la femme à la maison, en lui fournissant les moyens de produire, à domicile, le travail qu'elle fait hors de son intérieur.

(1) DE LANESSAN. *L'éducation de la femme moderne* (page 19).

L'éloignement de son foyer est chose déplorable pour la femme : il lui fait perdre de plus en plus ses goûts et ses aptitudes de ménagère, désapprendre la cuisine, et contracter l'habitude de se nourrir comme l'ouvrier, chez le marchand de vins restaurateur.

Puisque la présence de la mère à domicile est indispensable, il faut donc rechercher les moyens de la rendre possible.

Cela sort évidemment de notre sujet, et nous ne voulons pas y insister ; mais nous sommes obligé d'affirmer avec tous les hygiénistes que la présence de la mère peut seule sauver le petit enfant, que seule, elle peut préserver l'homme de l'alcoolisme, et souvent aussi de la tuberculose.

Il appartient aux sociologues, aux législateurs, aux philanthropes de rechercher les moyens de donner satisfaction à ce desideratum des hygiénistes.

Il suffirait de procurer à la mère de famille un léger salaire qu'elle pourrait gagner chez elle, sans se surmener, et en ayant des instants de liberté pour soigner son ménage.

Ceci n'est pas impossible au point de vue économique, car on a vu que l'enseignement ménager peut augmenter le budget de famille, en réalisant des économies sur bien des points très différents :

1° Economie en éloignant les hommes du cabaret.

Frank voit même une relation mathématique entre le travail de la femme à l'usine et les dépenses du mari au cabaret :

En Belgique, pour citer un exemple concret, il se dépense chaque année en bières et spiritueux une somme de 500 millions de francs, représentant à peu près exactement la somme payée en salaire aux ouvrières. D'une part 500 millions *gagnés* en salaire par les femmes, et d'autre part 500 millions *gaspillés* au cabaret par les maris. Le travail pénible et incessant de 983.385 ouvrières belges ne sert en fin de compte qu'à entretenir les 198.825 cabarets qui pullulent dans le pays et empoisonnent la nation.

Pour restaurer le foyer, il ne pourra suffire de donner à l'instruction des filles une direction nouvelle en les initiant à la pratique des occupations ménagères. Il faudra aussi transformer l'éducation et les mœurs masculines. Comme les salaires gagnés par le travail féminin correspondent dans toute l'Europe occidentale aux dépenses faites par les hommes pour leur consommation de boissons spiritueuses, il arrivera forcément que le jour où, mieux élevés, les hommes abandonneront la funeste habitude de boire, la plupart des femmes pourront renoncer au dur labeur de l'usine et se consacrer presque exclusivement aux soins du foyer.

2° Economie réalisée par un choix judicieux des aliments.

On pourrait montrer par des chiffres cette influence bienfaisante exercée par la bonne ménagère sur le budget de la famille. En 1905, le Congrès de la « Ligue contre la misère » a publié une enquête faite par MM. Bugleau, Cravoisier et Pescheur sur 725 ménages habitant les quartiers populeux de Paris, ayant chacun une moyenne de 3 enfants et où les salaires additionnés de l'homme et de la femme représentent environ 7 francs par journée de travail.

Sur ces 725 ménages, 16 n'ont pas d'enfants et mangent au restaurant, 145 mangent chez eux, mais se nourrissent de charcuterie et de conserves, n'ayant pas le temps de faire la cuisine ; 285 mangent de la charcuterie à midi et de la viande de boucherie le soir, enfin 279 ont une nourriture rationnelle composée de viande, d'œufs, etc.

Or, ceux qui dépensent le plus sont ceux qui se nourrissent le plus mal et qui vivent de charcuterie et de conserves, aliments lourds et indigestes. Les $\frac{3}{4}$ des ménages qui se nourrissent de façon rationnelle trouvent moyen d'économiser et d'avoir un livret de caisse d'épargne, tandis que, sur les 145 qui ne prennent que de la charcuterie, 22 seulement économisent.

3° Économie réalisée par un entretien meilleur des vêtements et du linge ;

4° Économie réalisée en évitant les maladies toujours coûteuses.

Enfin, le salaire de l'homme pourrait être plus élevé, car mieux nourri, moins alcoolisé, celui-ci serait capable d'un plus grand effort sans se donner plus de peine, sans se fatiguer davantage. Aujourd'hui, on tend toujours à limiter la durée du travail, au seul point de vue de l'hygiène, c'est-à-dire de la santé de l'ouvrier. Il vaudrait peut-être mieux, si cela pouvait l'empêcher de s'alcooliser, et lui donner le moyen d'être mieux nourri et mieux soigné chez lui, qu'il travaille une heure de plus. Or, à

cette condition, le salaire d'appoint pourrait être moins élevé, sans que le salaire familial en soit modifié, et la mère de famille pourrait rester chez elle, d'où un grand bénéfice pour l'individu, pour la famille et pour la société.

CHAPITRE II

HISTORIQUE

En 1844, M^{me} de Kerchove-Lippens fondait à Moerbeke, en Belgique, une école destinée à la formation professionnelle et à l'instruction ménagère des jeunes filles pauvres de son village. C'était la première fois qu'on tentait un essai de ce genre, et si avant cette date, des pédagogues préconisaient l'enseignement de l'économie domestique et de la science du ménage, personne ne mettait ces idées à exécution.

Mais c'est seulement en 1865 que fut créée à Götheborg, la première « école ménagère » proprement dite, grâce à la généreuse initiative de deux suédois, Lindshaen et Hedlund.

A partir de cette année, on vit s'ouvrir, en différents pays, des écoles du même genre : « école ménagère rurale » d'Abildsö, en Norwège (1865) ; « école ménagère bourgeoise » de Breslau, en Alle-

magne (1866); écoles ménagères industrielles du Hainaut, en Belgique (1871); « école de ménage » à Reims (1873); école ménagère de Zurich (1880).

C'était l'initiative privée qui créait toutes ces œuvres. Peu à peu, les gouvernements se montrèrent favorables à l'enseignement ménager, soit en l'introduisant dans leurs programmes scolaires, soit en organisant des écoles ménagères.

C'est la BELGIQUE qui paraît avoir la première compris la nécessité de former les jeunes filles aux travaux du ménage. Frappé des heureux résultats que donnaient, dans le Hainaut, les écoles ménagères industrielles, fondées par le prince de Chimay, Gouverneur de cette province, le Gouvernement belge ne tarda pas à intervenir et à recommander la création d'écoles ménagères. En 1889, le ministère de l'Industrie et du Travail se chargeait de l'organisation des classes et d'écoles ménagères, auxquelles il accordait des subventions sous certaines conditions. Aussi cet enseignement a-t-il pris, en Belgique, une extension considérable à partir de cette époque.

En ANGLETERRE, il existait déjà, en 1874, une école normale de cuisine, devenue depuis 1903, une école complète d'économie domestique, et en 1877, le « School Board » de Londres avait créé les centres de cuisine « Cookery centres », fréquentés par des élèves de plusieurs écoles voisines. Mais depuis 1878, les préceptes de la tenue du ménage sont au programme des écoles primaires, et le Département d'Éducation a organisé dans toutes les écoles des

cours à la fois théoriques et pratiques de cuisine, de blanchissage, de coupe, de raccommodage, etc.

En SUISSE, c'est la « Société d'utilité publique des Femmes Suisses » qui a pris à tâche, depuis 1889, de propager l'éducation ménagère. Et si les autorités fédérales n'ont pas encore fait des choses du ménage une branche du programme de l'enseignement primaire, elles prodiguent du moins leurs encouragements à cette Société, et accordent, depuis 1895, des subsides aux écoles ménagères. Cependant le canton de Fribourg a tenté le premier l'expérience de l'obligation pour l'enseignement ménager, qui fut introduit, en 1895, à l'École secondaire des Jeunes Filles de Fribourg. La Direction de l'Instruction publique a pu généraliser cette mesure et, à l'heure actuelle, l'examen du brevet de Fribourg comporte une partie ménagère.

La SUÈDE, qui tient toujours le premier rang en matière de pédagogie, avait ouvert, en 1865, la première école ménagère d'Europe. Elle en possède maintenant un très grand nombre, et dans toutes les écoles, supérieures comme élémentaires, on enseigne théoriquement et pratiquement la cuisine et la science du ménage.

En HOLLANDE, les principales villes possèdent leur école ménagère, dont quelques-unes seulement sont subventionnées. Une Société d'utilité publique a organisé un enseignement du ménage et de la cuisine pour les filles du peuple.

L'ALLEMAGNE, elle aussi, a suivi le mouvement

en faveur de l'éducation ménagère. Après l'école ménagère bourgeoise de Breslau, en 1866, et l'école de ménage de Carlsruhe, s'ouvrirent un grand nombre d'écoles semblables dans toutes les villes allemandes. Les écoles de cuisine y sont répandues aussi. Toutefois, le gouvernement n'a pas rendu obligatoire l'enseignement de la science domestique, et c'est de leur propre mouvement que de nombreuses villes l'ont inscrit au programme de leurs écoles.

AUX ÉTATS-UNIS, la question de l'enseignement ménager fut agitée dès 1874, et une femme d'initiative fonda alors l'école de cuisine de New-York, où on donna deux espèces de cours : un cours de cuisine pour les ménages artisans, et un cours à l'usage des dames.

Ces écoles se multiplièrent petit à petit et, d'après un relevé de M. Frank, 270 cités américaines sur 580, soit 46 %, ont décrété l'enseignement obligatoire des travaux manuels, qui consistent pour les filles dans la couture et la cuisine.

Les États-Unis ont pris aussi l'initiative d'annexer à plusieurs de leurs Universités des « départements » ou « facultés de sciences domestiques », entre autres à Brooklyn, l'Institut Pratt, à Chicago, l'Institut Armour, où l'enseignement est à la fois scientifique et pratique, de sorte que le diplôme de sortie peut conférer un titre à l'emploi de professeur de science domestique.

La FRANCE, au contraire, est restée bien en arrière. C'est à M^{me} Doyen-Doublié, de Reims, que revient

l'honneur d'y avoir fondé la première école ménagère, en 1873. Malheureusement, son exemple ne fut pas imité. Quelques rares municipalités se sont bien préoccupées d'organiser un enseignement ménager dans leurs écoles. Le Congrès de l'Enseignement primaire de 1900 a bien reconnu l'utilité de cet enseignement. Mais les actes n'ont pas suivi, et nous verrons dans un autre chapitre que les efforts tentés sont restés isolés jusqu'à présent.

CHAPITRE III

Quelles seront les matières de l'enseignement ménager ?

Oubliant ce que doit être le rôle principal de la femme moderne, les personnages universitaires, qui ont rédigé les programmes de nos lycées et de nos écoles primaires supérieures de filles, semblent s'être imaginé que toutes les élèves de ces établissements étaient appelées à devenir des concurrentes des hommes dans les diverses professions que ceux-ci ont été seuls à exercer jusqu'à ce jour. On ne réussit, en réalité, qu'à faire des pédantes avec celles qui se donnent la peine de parcourir assidûment tout le programme officiel, et à dégoûter les autres d'une instruction dont elles saisissent, dès le premier jour, la stérile vanité.

On a confondu deux choses tout à fait distinctes : l'instruction générale que devraient posséder toutes les femmes modernes à des degrés divers, suivant leur condition sociale, et l'instruction professionnelle spéciale dont un certain nombre d'entre elles peuvent avoir besoin (1).

L'enseignement ménager a pour objet de préparer la jeune fille aux devoirs qui l'attendent dans la vie. Il consiste dans

(1) DE LANESSAN, *L'Éducation de la femme moderne*, page 11.

l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques indispensables à toute maîtresse de maison pour diriger son ménage. Il comprend l'achat et la conservation des aliments, la préparation des mets, la couture, la coupe, le blanchissage et le repassage, l'entretien des vêtements et des meubles, l'hygiène de la maison et l'art de l'embellir, l'hygiène et l'éducation de la première enfance.

On a dit avec raison que la tâche principale de la femme est la direction du ménage, et qu'elle doit savoir prendre son mari aussi bien par la bouche que par le cœur. Nous ajouterons qu'enseigner à la ménagère, qui ne dispose que d'un modique budget, à faire de la bonne et saine cuisine, dans la limite de ses ressources, à faire régner dans sa maison l'ordre et la propreté et à en rendre le séjour agréable, c'est travailler à retenir le mari dans son intérieur, en le lui faisant aimer, c'est lutter victorieusement contre le cabaret et l'alcoolisme (1).

Tel est, évidemment dans ses grandes lignes, le but et le programme de l'enseignement ménager, et pour l'amélioration de notre état social, à laquelle il est plus que temps que nous visions dans l'intérêt, et du pays et de la famille ouvrière, il faut de toute nécessité que ce programme soit bien compris et intelligemment développé.

Le dictionnaire de pédagogie de M. Buisson définit ainsi l'enseignement ménager : « L'économie domestique est la science qui apprend aux futurs pères et mères de famille à tenir convenablement une maison, un ménage, à y faire régner l'ordre, la propreté, l'hygiène, le bon goût, à ne faire aucune dépense inutile, à se contenter de ce que l'on a et à tirer le

(1) VIEILLOT. Congrès d'hygiène sociale. Montpellier, 1905.

meilleur parti possible des ressources dont on dispose ».

Les instituteurs et institutrices de Beauvais le définissaient de la façon suivante : « L'enseignement ménager a pour objet de préparer la jeune fille aux devoirs qui l'attendent dans la vie, c'est-à-dire à l'administration et à la direction de la famille. »

Enfin, le Congrès International de l'Enseignement primaire de 1900, a adopté les résolutions et vœux qui suivent :

I. — L'éducation ménagère des filles est essentiellement l'œuvre de la mère de famille ; elle n'en appartient pas moins à l'école, au même titre que les travaux à l'aiguille.

II. — L'enseignement ménager consiste dans l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques indispensables à toute maîtresse de maison pour diriger son ménage. Il comprend l'achat et la conservation des aliments, la préparation des mets, l'art de dresser une table, la couture, la coupe, le blanchissage, le repassage, l'entretien des vêtements et des meubles d'un appartement ; l'hygiène de la maison et l'art de l'embellir, l'hygiène des enfants, les soins aux malades, l'éducation de la première enfance.

L'enseignement de l'économie domestique et des devoirs du ménage doit être obligatoire à tous les degrés de l'enseignement primaire, de l'école maternelle aux écoles primaires supérieures et professionnelles, de l'école primaire élémentaire à l'école normale d'institutrices.

III. — A tous les degrés de l'enseignement primaire, l'enseignement ménager, appuyé sur des connaissances générales acquises, comportera essentiellement des travaux pratiques.

IV. — Cet enseignement sera donné de préférence par des institutrices préparées à cet effet. Il est désirable que des cours

normaux d'enseignement ménager soient créés dans les centres importants.

V. — Des questions d'économie domestique et ménagère prendront place dans les examens du certificat d'études, du brevet élémentaire, du brevet supérieur, du professorat d'école normale.

VI. — Les municipalités doivent être encouragées à fonder des cours complémentaires ménagers, des écoles professionnelles ménagères, des cours de cuisine.

VII. — Il est à souhaiter que les œuvres post-scolaires, les petites A, les patronages, etc., fassent une place aux cours, conférences et exercices de ménage et de cuisine dans l'enseignement complémentaire de l'école.

VIII. — L'éducation ménagère étant nécessaire au père de famille comme à la mère, elle doit, dans une certaine mesure, figurer au programme des écoles primaires de garçons.

IX. — L'hygiène et l'éducation de la première enfance doivent être un des principaux buts de l'éducation ménagère à tous les degrés et l'un des premiers objets d'enseignement à l'école, à ses divers degrés.

Au XVI^e Congrès de la Société pédagogique de la Suisse Romande, la question suivante figurait à l'ordre du jour : « L'école primaire actuelle donne-t-elle à la jeune fille une éducation en rapport avec les exigences de la vie ? Comment cette éducation pourrait-elle être complétée avantageusement ? — » Et pour répondre à cette question, les congressistes ont voté les conclusions suivantes, après la discussion du rapport général présenté par M^{lle} Challandes, institutrice à Neuchâtel :

1. — La tâche essentielle de l'école primaire est de donner aux jeunes filles tout comme aux jeunes garçons, une bonne éducation de l'esprit et une instruction solide qui puisse servir

de base à un apprentissage quelconque. A ce point de vue, les progrès actuels sont suffisants.

2. — En revanche, l'école doit aussi tenir compte du fait que la plupart des jeunes filles qui la fréquentent seront appelées à tenir un ménage et à élever une famille. Elle pourrait les y préparer mieux qu'elle ne le fait actuellement.

3. — Elle pourrait le faire :

I. — En accordant une importance plus grande à l'enseignement ;

a) de la gymnastique ;

b) de l'hygiène — y compris les soins à donner aux petits enfants ;

c) de l'économie domestique ;

d) des travaux à l'aiguille.

Revoir le programme de ces cours et veiller surtout à ce qu'il soit intégralement appliqué.

II. — En introduisant dans le programme de dernière année :

a) des exercices pratiques de tenue du ménage ;

b) des lectures accompagnées de causeries sur les devoirs de la femme dans la famille et en particulier, sur l'éducation des enfants.

4. — Il est à désirer que l'éducation que la jeune fille reçoit à l'école primaire soit complétée :

a) par des cours complémentaires obligatoires pour les jeunes filles qui quittent l'école avant l'âge de 16 ans.

b) par des cours professionnels facultatifs.

5. — L'opportunité et le programme éventuel de ces cours devraient être mis à l'étude.

Dans la *Revista de Instruccion primaria* (Assomption du Paraguay), analysée par la *Revue pédagogique* de 1904, M^{me} Concepcion Scavoni termine une étude sur l'éducation de la femme, par les conclusions suivantes :

1^o La femme, par le fait même qu'elle est appelée à diriger son ménage, doit posséder une éducation domestique particulièrement soignée, en outre des connaissances générales qu'il lui faut avoir en toutes les branches des arts et des sciences ;

2^o La maîtresse de maison doit se faire une idée très claire de ce que signifient les mots ordre, commodité, économie, hygiène, si elle veut organiser son foyer comme elle le doit ;

3^o La maîtresse de maison ne doit pas s'endormir dans la routine : chaque jour sera marqué par un effort, par un progrès qui rendra sa tâche plus facile et plus agréable ;

4^o La femme n'a pas seulement à administrer son ménage ; même si elle a des ressources pécuniaires, il est bon qu'elle cherche à les augmenter en exerçant elle-même une profession : elle sera ainsi mieux protégée contre les catastrophes et la misère qu'elles provoquent trop souvent.

On voit donc que, dans tous les pays et dans tous les milieux, on est d'accord sur la nécessité de l'enseignement ménager, en même temps que sur les matières qu'il doit comprendre.

Nous en passerons rapidement en revue les éléments essentiels :

A. — **L'Économie ménagère** devra former la base de l'éducation pratique des jeunes filles. La femme, en général, ne sait pas acheter, et si, à la rigueur, le ménage bourgeois, qui jouit d'une certaine aisance, peut supporter les frais de son ignorance, il n'en est pas de même du ménage ouvrier : la femme du peuple n'a pas de peine à dépasser les limites de son modeste budget.

Il convient donc d'apprendre à la jeune fille le prix et la valeur nutritive des divers aliments. Que

la maîtresse montre à ses élèves comment « on fait son marché » et comment on choisit les denrées suivant le prix, la saison ou les circonstances. Qu'elle leur explique les différences entre les diverses parties d'un animal, leur valeur économique en rapport avec leur valeur nutritive, et par suite, pourquoi il faut préférer tel morceau à tel autre. Qu'elle les habitue à calculer toujours avant d'acheter, et qu'elle les mette en garde contre les achats à crédit.

On établira, d'après la moyenne des salaires ouvriers de la région, un budget domestique, qui servira de modèle aux élèves. On en fera la répartition sur le loyer, la nourriture et le vêtement.

Chaque élève aura son carnet de ménage, qu'elle tiendra au courant des recettes et des dépenses. On l'habitue à connaître la valeur des choses, à ne pas faire d'achats inutiles, à se priver de plaisirs coûteux. On lui montrera où est la véritable économie qui consiste à ne rien acheter à crédit ni au petit détail, à faire quelquefois des provisions, à préférer, dans certaines circonstances, un objet plus cher, parce qu'il est de meilleure qualité et qu'il fera meilleur usage.

C'est de l'esprit d'économie de la femme que dépend le sort d'un ménage. M. Cheysson en a fait ressortir l'importance.

Je disais tout à l'heure que c'est la femme qui fait la nation, et je dis maintenant que c'est la femme qui fait la famille. Tant vaut la femme, tant vaut la famille. La femme est la providence

ou la ruine du ménage. C'est elle qui administre le budget domestique ; l'ouvrier gagne l'argent par son travail : sa « bourgeoise » le dépense, et suivant qu'elle sait bien ou mal en tirer parti, le ménage prospère ou périclité (1).

Si l'enseignement ménager ne donnait avant tout à la jeune fille cet esprit d'économie, s'il ne l'habituaît pas à proportionner ses dépenses à ses recettes, il rendrait de mauvais services à la classe ouvrière, et c'est à elle qu'il doit profiter plus particulièrement.

En même temps, en effet, dit M. Porte, que l'on se préoccupe d'initier la femme aux soins du ménage, en même temps que l'on s'efforce de lui donner des notions de cuisine ou de couture, ne convient-il pas de se demander quelles sont les ressources dont elle pourra disposer plus tard pour appliquer ces leçons ? N'est-ce point le meilleur moyen d'éviter cette faute grave, qui consisterait à lui donner des habitudes de dépense incompatibles avec sa situation future (2) ?

A quoi bon faire exécuter aux élèves de beaux menus de repas à 50 centimes par tête, si plus tard, leurs ressources ne leur permettent de dépenser que 30 centimes ? L'enseignement ménager devra donc, sous peine de manquer son but, s'adapter aux milieux et tenir compte, dans telle région donnée, du prix habituel des denrées et du taux des salaires.

Nous avons dit que la réforme capitale était celle de l'habitation ouvrière ; il sera donc bon d'apprendre aussi à la ménagère la somme qu'elle doit consacrer à son loyer. On lui montrera que, s'il ne faut

(1) CHEYSSON. — Congrès d'hygiène sociale. Arras, 1904.

(2) PORTE. — Congrès d'hygiène sociale. Montpellier, 1905.

jamais être prodigue, il faut cependant, sur ce point, savoir être large, et que quelques francs de plus dépensés chaque mois, pour avoir une habitation plus vaste et plus agréable, cela constitue souvent, en dernière analyse, une économie.

Nous avons déjà signalé comment l'habitation saine et agréable supprime les dépenses faites au cabaret, et diminue les causes des maladies qui sont toujours très onéreuses pour le budget de l'ouvrier.

Il faudra aussi montrer à la mère de famille comment elle doit choisir et acheter le mobilier de sa maison ; quelles doivent être les raisons qui la guident dans l'achat et la confection du linge et des vêtements pour sa famille.

L'École ménagère manquerait son but, si, après avoir enseigné à la femme l'économie domestique, elle ne la poussait pas à l'épargne, à la prévoyance et à la solidarité. Elle devra donc lui apprendre comment on peut épargner, et même faire fructifier de petites sommes. Elle lui montrera aussi qu'il faut toujours être prévoyante et s'assurer l'avenir, car la maladie, l'invalidité et la vieillesse amènent trop souvent une misère noire au foyer de l'ouvrier. La prévoyance ne saurait suffire pour écarter ces maux, si elle ne s'appuyait pas sur la solidarité. On poussera donc les jeunes élèves à s'intéresser aux caisses d'épargne, aux mutualités scolaires, contre la maladie, maternelles, aux caisses de retraites et à toutes les œuvres de prévoyance et de solidarité sociales.

B. — Alimentation et cuisine. — Les élèves feront, sous la direction de leurs maitresses, les approvisionnements chez les divers fournisseurs, ou encore aux halles ou aux marchés et choisiront les denrées avec lesquelles elles devront préparer le repas.

On attachera la plus grande importance à bien diriger les jeunes filles dans ces achats. Il sera important de leur faire bien comprendre la valeur alimentaire des divers éléments qui entrent dans la composition d'un repas.

A l'école normale, où l'on forme les maitresses ménagères, on parlera de la composition chimique des aliments et de la théorie chimique de la nutrition. On comparera les calories fournies par chaque aliment au besoin calorifique de la machine humaine et à leur valeur économique. Mais, à l'école primaire, ou même à l'école ménagère, s'adressant à la jeune ouvrière, on aurait tort d'insister sur ces théories qui dépasseraient la compréhension de ces jeunes filles. On leur indiquera simplement, de façon sommaire, la différence entre les aliments azotés et les aliments hydrocarbonés, comme aussi le mélange nécessaire et dans quelle proportion de ces deux aliments.

On en dira simplement assez pour faire comprendre pourquoi tel aliment est préférable à tel autre, au point de vue rationnel, alors qu'il n'est pas toujours préféré dans la pratique, et ainsi, on montrera tout le parti que l'on peut tirer de certains aliments trop délaissés.

Non seulement, il est indispensable de montrer qu'il faut toujours accorder la préférence aux aliments dont le prix est proportionnel à leur rendement nutritif, mais encore on apprendra à connaître le prix exact de chaque aliment. Aujourd'hui, l'ouvrière se rend chez le boucher, et demande un pot-au-feu de 1 franc, ou un bifeck de 50 centimes. Elle peut ainsi être facilement trompée et sur la qualité et sur la quantité de ce qu'elle achète. Il faut qu'elle apprenne à demander une livre ou une 1/2 livre de telle ou telle viande, à reconnaître tel ou tel morceau, et à savoir le prix qu'elle doit payer pour telle quantité qui lui est nécessaire. Il faudra faire comprendre aux ouvrières que la balance n'est pas un objet superflu, mais de la plus grande utilité à l'école ménagère comme dans la famille.

Après avoir fait les achats, les élèves prépareront elles-mêmes les repas, sous la surveillance de la maîtresse ; elles n'oublieront jamais d'en calculer le prix de revient.

La cuisine sera simple, substantielle et à la portée des bourses les plus modestes. On devra montrer qu'il est possible de composer des repas rationnels et suffisants pour réparer les forces, sans sortir des limites du budget de la famille ouvrière.

Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ce qui se fait en Belgique, mais disons de suite que là, on a eu une idée très simple, mais très pratique.

On a supposé, ce qui est vrai en Belgique, ce qui était vrai hier, en France, dans les populations

ouvrières; mais, hélas, ce qui tend de plus en plus à disparaître, que la famille ouvrière moyenne se composait de 6 personnes, le père, la mère, et 4 enfants, et dès lors, on opère toujours et on calcule toujours comme si le budget devait suffire aux besoins de 6 personnes.

Le repas est donc préparé pour 6 personnes et il ne doit pas dépasser le prix moyen de 1 fr. 50 pour la famille, soit 25 centimes par personne.

Cela ne veut pas dire qu'à certains jours, le repas ne revienne pas à 27 ou 30 centimes, mais le lendemain, par contre, le prix s'abaisse à 20 ou 22 centimes. On a intérêt à opérer pour une famille de 6 personnes, car il est difficile de se procurer les denrées à des prix raisonnables pour des quantités moindres. De plus, il faut aussi faire une moyenne des besoins des individus, les uns ayant, comme le père, un plus gros appétit, et les autres, comme les plus jeunes enfants, ayant de moindres exigences.

Si, par hasard, la famille est plus réduite, la ménagère aura intérêt à acheter les mêmes quantités, mais à les utiliser en deux ou trois jours consécutifs en variant la manière de les accommoder pour donner toujours des menus appétissants et différents.

Il y a deux points très importants : c'est d'abord de montrer les multiples ressources qu'offre une cuisine même économique pour apprêter de façon différente un même morceau de viande, et ensuite de prouver que la préparation des aliments est

aussi importante que leur choix. En effet, tel morceau de viande, acheté à meilleur compte, plus nutritif que tel autre, deviendrait immangeable, s'il était préparé comme le premier ; ce serait une erreur de vouloir cuire un morceau de culotte de bœuf comme un morceau de filet. Mais au contraire, en variant la préparation suivant les cas, on arrive à rendre succulents des morceaux trop souvent dédaignés.

En Belgique, on parvient pour ce prix de 25 centimes par personne à donner à chaque repas : un potage, un plat de viande et un plat de légumes. Les jours maigres, le plat de viande est remplacé par un plat de poisson ou par des œufs ; les dimanches et jours de fête, on ajoute un entremets ou un dessert.

Nous avons assisté, au cours de nos visites, à l'exécution de nombre de ces menus dont le prix ne dépassait pas les prévisions et qui étaient cependant très appétissants et très suffisants.

Sans aucun doute, pour arriver à se nourrir pour ce prix, il faudra faire quelques réformes dans les habitudes, et montrer que, d'une façon générale, nous mangeons tous, ouvriers et bourgeois, trop de viande, car, pour ce prix là, on peut donner un morceau suffisant de bonne viande à chaque repas, mais il faut l'entourer d'une certaine proportion de légumes. Cependant, les calculs démontrent toujours que le nombre de calories est atteint et l'expérience apprend que les appétits sont satisfaits. Nous

avons dit dans le premier chapitre que c'est aussi l'avis, après enquête, de M. le professeur Landouzy.

Nous ne pouvons pas non plus nous dissimuler que le prix de revient des aliments est plus élevé en France qu'en Belgique, car il est peu de pays où la vie soit aussi chère qu'en France. Des réformes sur ce point seraient souhaitables, mais il n'est pas de notre compétence de les étudier.

Admettons que le repas de l'ouvrier qui coûte en Belgique 25 centimes doive revenir en France à 45 ou 50 centimes, la proportion resterait encore la même, car les salaires sont aussi plus élevés en France qu'en Belgique.

Nous pourrions citer de nombreux menus relevés dans les écoles ménagères belges, qui nous montrent que ce maximum de 25 centimes n'est pas souvent dépassé. Nous ne citerons que deux exemples :

Repas du 17 octobre 1898 (pour les six élèves qui l'ont préparé). — Potage aux herbes, pommes de terre à l'eau, carottes étuvées, fricadelles.

Durée de la cuisson	DÉTAIL	Prix total	Prix par tête
—	—	—	—
POTAGE			
1 heure	1/2 kilo pommes de terre Légumes divers..... Graisse, 50 grammes.... 0 04 0 02 0 10	0 16	0 02 1/2
CAROTTES			
1 heure	1 botte carottes..... Graisse, 50 grammes.... 0 08 0 10	0 18	0 03

POMMES DE TERRE

1/2 heure .. 2 kilogr. à..... 0 08 0 16 0 02 1/2

FRICADELLES

Entre temps	{ Boeuf haché.....	0 85	1 02	0 17
	{ Œufs.....	0 10		
	{ Beurre.....	0 07		
TOTAUX.....		1 52	0 25	

École primaire supérieure de Molenbeck-Saint-Jean, rue Ransford, 78

Menu des 11, 18 et 25 octobre 1907 (pour sept personnes).—
Soupe au cerfeuil, stockfish sauce beurre, pommes de terre nature, dessert : riz au lait.

Durée de préparation	INGRÉDIENTS	PRIX		
		Total	Par plat	Par tête
2 heures.....	{ Cerfeuil.....	0 05	0 18	0 025
	{ Pommes de terre et pain	0 03		
	{ 25 grammes de beurre ..	0 10		
Qq. minutes..	{ Stockfish.....	0 60	1 04	0 148
	{ 75 gr. beurre et de farine	0 30		
	{ 1 kg. 1/4 pommes de terre	0 13		
	{ Sel, poivre.....	0 01	0 44	0 062
	{ Riz, 200 grammes.....	0 10		
	{ 1 litre de lait.....	0 20		
	{ 100 gr. de cassonade....	0 07		
	{ Sucre, vanille.....	0 05		
	{ Safran.....	0 02		
TOTAUX.....		1 66		0 235

Mais nous trouvons, dans tous les pays, des faits du même genre.

M. J. Lahor et M. le D^r Lucien Graux citent des menus extraits de l'*Union familiale*, publiée par M^{lle} Gahéry, qui arrive, à l'exemple de la Belgique, à établir pour la France des repas dont le prix de revient ne dépasse pas 0,25 cent. par personne, et à nourrir convenablement chaque personne pour 0,95 cent. par jour en lui donnant trois repas :

Budget et ration alimentaire d'une journée pour une famille composée du père, de la mère et de trois enfants, ou pour un groupe de quatre adultes.

MENUS — TEMPS DE PRÉPARATION

PETIT DÉJEUNER

Chocolat au lait.....	20 minutes.
-----------------------	-------------

DÉJEUNER

Bœuf au riz	3/4 d'heure.
Cerises.....	

DÎNER

Soupe au beurre.....	10 minutes.
Petits pois	1 heure.
Gâteau au chocolat.....	1 heure.

VALEUR ALIMENTAIRE ET COUT

	Albumine —	Amidon et sucre	Graisse —	Coût —
2 kilogs pain pour la journée..	126	1100	5	0 65
1/2 litre de lait	42,5	70,5	51	0 40
2 tablettes de chocolat	4,9	54,5	10,4	0 18
500 grammes de bœuf.....	105	1,6	27,5	0 90
25 grammes de graisse	»	»	2½	0 0½
Oignon et girofle.....	»	»	»	0 03
2 cuillerées de tomates.....	»	»	»	0 05
200 grammes de riz	12,8	151,4	2	0 20
1 livre de cerises.....	0,5	50	»	0 20
100 grammes de pain.....	6,3	47	0,5	0 0½
50 grammes de beurre	0,3	»	42,2	0 15
Sel et muscade	»	»	»	»
1 kilogr. de pois vert.....	230	520	20	0 30
50 grammes de beurre.....	0,3	»	42,2	0 15
Sel, persil	»	»	»	»
70 grammes de sucre	»	67,5	»	0 03
3 œufs	21	0,7	15,6	0 27
Amandes.....	»	»	»	0 15
30 grammes de farine	5,8	46,9	0,3	0 02
40 grammes de chocolat.....	2	25	18,2	0 05
TOTAUX.....	504,4	1585,1	248	3 81

$$\text{Coût par adulte : } \frac{3 \text{ 81}}{4} = 95 \text{ centimes.}$$

*Menu d'un souper pour six personnes, préparé par les enfants
de l'École Ménagère.*

Durée de cuisson —	MATIÈRES EMPLOYÉES —	PRIX	
		Partiel	Total
2 heures....	I. — SOUPE AUX POIREAUX	—	—
	Poireaux	0 05	
	50 grammes de graisse.....	0 08	
	3 cuillerées de farine, sel.....	0 02	
	2 litres 1/2 d'eau, pain.....	0 05	0 20
3 heures 1/2	II. — BEIGNETS		
	500 grammes de farine.....	0 20	
	Levure.....	0 10	
	1/3 litre lait.....	0 08	
	2 œufs	0 18	
	60 gr. de graisse (ou beurre)..	0 16	
	3 cuillerées de sucre, sel.....	0 03	
	Friture.....	0 30	1 05
1/2 heure...	III. — POIRES CUITES		
	500 gr. de poires.....	0 18	
	Cannelle, eau et sucre.....	0 02	0 20
	Pour 6 personnes		1 45
	Pour 1 personne.....		0 24

(Bulletin, Décembre 1905.)

Dans tous les pays, on arrive ainsi à établir des menus rationnels dont le prix ne dépasse pas les ressources d'un ménage ouvrier.

Voici quelques exemples qui étaient fournis par

la Suède, à l'Exposition de 1900, et que nous empruntons à la *Revue Pédagogique* :

Le menu que nous y trouvons comprend le pot-au-feu pour quatre personnes, savoir :

	Prix de Stockholm
Le bœuf, 1 kilogr.....	1 25
Les légumes.....	0 15
Les pommes de terre.....	0 14
2 hectogr. de pain blanc.....	0 12
4 hectogr. de grains de seigle.....	0 15
Les épices.....	0 03
TOTAL....	1 84

Prix : 0 46 centimes par tête.

Voici encore quelques autres menus :

SOUPE AUX POIS AVEC LARD

8 dl. pois (0,23 le litre)	0 182	
2 hg. lard (1,12 le kil.)	0 224	
		0 406

CRÊPE A LA CONFITURE

2 litres lait, 1 cuillerée sel.....	0 168	
8 hg. farine de froment.....	0 266	
3 cuillerées margarine (60 gr.).....	0 084	
10 cuillerées confiture d'airelles.....	0 084	
3 hg pain de ménage.....	0 126	
		0 728
TOTAL.....		1 134

MOU DE VEAU HACHÉ AUX POMMES DE TERRE

1 kilogr. mou de veau et cœur.....	0 700	
1 hectogr. lard, 1 cuillerée de sel.....	0 140	
1 hectogr. 5 gruau d'orge, 1 pincée poivre..	0 042	
1/2 cuillerée mélasse, 1/2 cuillerée vinaigre..	0 028	
3 litres de pommes de terre.....	0 210	
		1 120

SOUPE AU CHOCOLAT

3 litres lait, 1 litre d'eau	0 252
2 tablettes 1/2 chocolat, 2 cuillerées fécule ..	0 294
75 grammes de sucre.....	0 056
3 hectogrammes pain de ménage.....	0 126
	0 728
TOTAL.....	1 848

Recherchant les besoins alimentaires de chaque variété de travailleurs et le moyen de les satisfaire par une alimentation saine, alibile et fortifiante, M. le professeur Landouzy arrive à démontrer que cette alimentation suffisante est en même temps économique.

D'après lui, le coût journalier de l'alimentation serait :

1° Pour l'employé ayant une existence sédentaire :
1 fr. 113;

2° Pour l'ouvrier effectuant un travail modéré :
1 fr. 323;

3° Pour l'ouvrier effectuant un travail de force :
1 fr. 78.

4° Pour l'ouvrière effectuant un travail modéré :
1 fr. 06.

On voit donc que le prix moyen de la nourriture journalière d'un ouvrier parisien, ne devrait revenir qu'à 1 fr. 314; et comme cela comprend deux repas principaux, le déjeuner et le dîner, et deux petits repas, petit déjeuner et goûter, on peut donc conclure que chacun des deux repas principaux ne coûte pas,

en moyenne, plus de 45 centimes. Encore faut-il faire remarquer qu'il n'est question ici que des adultes, alors que la famille ouvrière comprend toujours un certain nombre d'enfants dont les besoins alimentaires sont notablement moindres. Si les prix des denrées alimentaires, pour la région parisienne, ont été exactement reproduits par M. le professeur Landouzy, ce dont nous n'avons pu nous assurer, il est donc permis de conclure que le prix moyen du repas, pour chaque membre de la famille ouvrière, ne dépasserait guère 0 fr. 30 à 0 fr. 35 cent.

Ajoutons encore deux remarques importantes ; la première, c'est que le prix de l'alimentation est incontestablement plus bas dans les petits centres de province qu'à Paris.

Nous ferons aussi remarquer que M. Landouzy a bien soin de dire que ces prix ne se rapportent qu'à l'alimentation prise à domicile. Il est bien entendu qu'il faudrait les majorer presque de 50 %, et cela sans commettre aucune faute contre l'alimentation rationnelle, si le repas était pris au restaurant.

Pourquoi n'enseignerait-on pas aussi l'art de dresser une table et de présenter les mets ? La famille ouvrière pourrait, à peu de frais, manger plus confortablement.

En Belgique, les six jeunes filles qui préparent le repas le consomment sur place ; parfois même, une des maitresses le partage avec elles, ce qui permet de leur apprendre à avoir une certaine tenue, à servir convenablement leur repas. Puis elles remettent

tout en place, lavent la vaisselle et la batterie de cuisine, et rangent la cuisine qui sert en même temps de salle à manger.

C. — Lavage et repassage du linge. — Aujourd'hui, en général, les ouvrières s'acquittent mal de ces travaux. Il faudrait leur apprendre un moyen rationnel d'entretenir le linge, en l'usant le moins possible. Il faudrait aussi les habituer à ne pas faire sécher le linge dans la pièce commune, et à ne pas encombrer la maison, les jours de lessivage. Il est vrai que, dans beaucoup de logements ouvriers, la place manque pour ces travaux. Aussi, pourrait-on souhaiter que, dans les grandes agglomérations ouvrières, ou du moins dans les œuvres d'habitations à bon marché, on réserve un local à usage de buanderie. Chaque famille l'utiliserait à tour de rôle, une fois par semaine ou par quinzaine. Malheureusement, ce procédé n'est pas sans inconvénient, et le principal reproche, qu'on peut lui adresser, est qu'il force la mère de famille à s'éloigner de son domicile, où sa présence est nécessaire, pour surveiller les enfants. Le plus important serait d'ailleurs, d'établir un séchoir indépendant de la pièce habitée.

Mais ici, il ne faut pas perdre de vue qu'on doit avant tout rester pratique.

Il ne faut pas chercher à faire de ces jeunes filles des buandières ou des repasseuses, ce n'est pas le but de l'école ménagère, ce serait celui de l'école professionnelle. Il faut, autant que possible, ne leur

apprendre à laver et à repasser que le linge d'une famille ouvrière, et il serait souhaitable d'obtenir qu'elles apportent le linge de leur famille, sur lequel elles apprendraient leur métier de ménagères.

D. — Couture. — On enseignera d'abord les travaux d'une absolue nécessité dans un ménage : reprise dans le linge, raccommodage des vêtements, remmaillage des bas, etc., et confection d'objets usuels, comme tabliers ou blouses d'enfants.

En Belgique, cet enseignement est aussi très bien compris et il s'efforce d'être avant tout pratique. Il met une certaine gloriole à rester terre à terre et il a bien raison. Ainsi, à la dernière Exposition de Bruxelles, on voyait, dans le stand réservé à une école ménagère, des vêtements confectionnés avec ce qui était resté utilisable dans un vieux vêtement du père ou de la mère.

En visitant une école ménagère de Saint-Josse, à Bruxelles, école fondée et patronnée par la Comtesse de Flandre et dirigée par les Filles de la Sagesse, nous avons vu des jerseys d'enfants confectionnés avec de vieux bas de femmes, dont le pied était usé, mais dont la jambe était encore en très bon état, et ces vêtements étaient très présentables ; nul n'aurait pu en deviner l'origine sans être initié.

L'école ménagère ainsi comprise est la véritable école de la mère de famille, qui apprend à bien connaître l'économie domestique et devient la providence du ménage.

Dans d'autres cas, il sera nécessaire de pousser plus loin cette branche de l'enseignement. La couture et les travaux à la main, en général, permettent à la mère de famille de gagner un salaire d'appoint tout en restant chez elle et en veillant à son ménage. Il sera donc bon d'y préparer les jeunes filles, pour leur éviter le travail en atelier. Cependant, cet enseignement se rapproche déjà de l'enseignement professionnel et pourrait se confondre avec lui.

E. — Hygiène. — Ce qu'il importe par dessus tout de développer, c'est l'enseignement de l'hygiène, auquel on devra donner un caractère pratique.

Après avoir étudié l'importance des grands facteurs naturels d'assainissement, l'air et la lumière, on montrera ce qu'est une habitation saine. On mettra en évidence le rôle de l'insalubrité des logements dans l'étiologie des maladies, l'influence du surpeuplement et de la promiscuité dans le développement de la tuberculose ; le danger des crachats, des poussières, des fosses d'aisances. Les jeunes filles sauront dans quels cas il convient d'isoler les malades et quelles précautions il faut prendre au sortir de leur chambre pour éviter de propager la maladie aux autres membres de la famille. Elles sauront aussi que les malades doivent avoir des objets réservés à leur usage.

On insistera sur la nécessité de la désinfection, soit en cas d'épidémie, soit après une maladie contagieuse, soit avant de prendre possession d'un logement.

Les jeunes filles seront chargées elles-mêmes, à l'école, du nettoyage des parquets et des meubles, de l'aération des pièces.

On les préviendra des dangers du balayage à sec et du plumeau.

On leur dira que, pour faciliter l'entretien d'une maison et, par suite, la rendre plus salubre, le mobilier doit être aussi simple que possible ; que dans la chambre à coucher particulièrement, tapis et tentures doivent être proscrits.

On conseillera les lits de fer de préférence aux lits de bois, qui sont plus coûteux, plus difficiles à nettoyer et à déplacer et servent de repaires aux parasites. On montrera les inconvénients de l'achat de mobilier d'occasion qui propage les maladies.

L'éducation ménagère devra vulgariser l'usage des bains de propreté. Trop de gens croient encore, à l'heure actuelle, que les bains ne sont qu'un remède dans certaines maladies. Le bain de baignoire n'est pas à conseiller dans les familles peu aisées : il exige trop de place et trop de temps, et la quantité de combustible nécessaire pour chauffer l'eau le rend cher. Au contraire, le bain-douche est à la portée de toutes les bourses, en raison du peu d'eau qu'il réclame, et comme il faut aussi peu de place pour l'installer l'ouvrier peut le prendre chez lui, même dans une petite maison. Il serait à désirer que son usage se généralise : déjà, en France, on l'a adopté dans certaines écoles et dans les casernes et, en Allemagne, certaines villes sont en mesure de fournir un

bain-douche pour dix ou douze centimes, prix auquel le bain de piscine n'est jamais descendu.

Il sera inutile de donner aux jeunes filles des notions de médecine, de leur faire étudier, par exemple, les premiers symptômes des maladies. Ce qu'il faut surtout leur apprendre, c'est à soigner intelligemment un malade, à préparer un remède banal, comme un cataplasme ou une tisane et à suivre les prescriptions du médecin plutôt que les conseils de « bonne femme. » Cela ne veut pas dire qu'on ne pourra pas leur donner quelques notions sommaires sur le moyen de parer aux accidents imprévus, telles que moyens extemporanés d'arrêter une hémorrhagie, précautions immédiates en cas d'empoisonnement, de syncope, etc. Mais ce qu'il convient de leur faire comprendre avant tout, c'est qu'il ne faut pas essayer de se substituer au médecin. Ce serait, en effet, rendre aux mères un très mauvais service que de leur laisser croire qu'elles ont des connaissances suffisantes pour retarder de 24 ou 48 heures l'appel du médecin dans le cas d'indisposition d'un des membres de leur famille.

L'hygiène infantile sera l'objet d'une attention particulière. Pour l'enseigner d'une manière expérimentale, il serait bon de tirer parti des crèches et des consultations de nourrissons. Là, les jeunes filles verraient mailloter les enfants ; elles entendraient recommander aux mères de nourrir elles-mêmes leurs bébés ; elles constateraient *de visu* les inconvénients de l'allaitement artificiel et des bibe-

rons à tube. On leur montrerait que, quand l'allaitement maternel est impossible, il faut y suppléer par le lait stérilisé, donné à intervalles réguliers dans des récipients propres. La stérilisation du lait et des récipients serait faite sous leurs yeux.

F. — Jardinage. — A la campagne et même en ville, il serait utile de compléter l'enseignement ménager par des cours élémentaires de jardinage. Les jeunes filles devraient être toutes à même de cultiver les légumes indispensables et d'entretenir quelques fleurs pour leur agrément. Par ce moyen, « l'œuvre des jardins ouvriers » serait mieux comprise et pourrait faire plus de bien.

Toute élève intelligente et laborieuse devrait, en sortant de l'école, savoir tricoter et coudre, piquer, repriser et raccommoder les vêtements de tous tissus, faire les divers points principaux de la broderie, couper et confectionner les vêtements les plus simples, en particulier, ceux des petits enfants; blanchir, repasser, préparer les aliments communs, nettoyer un appartement, soigner les animaux de basse-cour, faire le compte des dépenses d'un ménage, etc., toutes choses qu'elle sera obligée de faire, sinon au lendemain de la rentrée dans sa famille, du moins le jour où elle se mariera.

Je vois que, dans nos écoles, on fait faire tous les jours aux petites filles un problème qu'elles n'auront probablement jamais à envisager dans le restant de leur vie, des exercices de grammaire qui les ennuiant, et dont elles ne tireront jamais aucun profit; je vois qu'on leur fait apprendre tous les deux jours des pages entières d'histoire dont la signification leur échappe, des fables souvent ridicules, des morceaux de littérature qui faussent leur esprit; mais je ne vois qu'un très petit nombre d'instantes consacrés aux connaissances dont elles auront besoin

toute leur vie pour tenir leur ménage, conserver l'amour de leur mari et gagner l'affection de leurs enfants; j'en conclus que l'enseignement primaire des filles doit être réformé, en prenant pour but de faire des mères de famille conscientes de tous leurs devoirs, et ayant les forces intellectuelles et physiques pour les remplir (1).

(1) DE LANESSAN, *L'éducation de la femme moderne*, p. 119.

CHAPITRE IV

PÉDAGOGIE

A. — Choix des Élèves

A qui l'enseignement ménager s'adressera-t-il ?

Ainsi que nous avons essayé de le prouver, sa nécessité se fait surtout sentir parmi les jeunes filles du peuple, et, par conséquent, ce que nous devons avoir en vue avant tout, c'est de former des femmes d'ouvriers.

On aurait tort cependant, de ne pas chercher à procurer à la jeune fille plus fortunée, les bienfaits de cet enseignement. La riche maîtresse de maison n'a-t-elle pas besoin, aussi bien que l'humble ouvrière, de savoir administrer son budget, de connaître les principes d'une alimentation saine et d'apprendre les règles de l'hygiène infantile ?

Il est vrai que l'idée d'une éducation pratique ne s'acclimatera pas sans difficulté dans le cerveau de

tous les parents. Certaines dames, habituées à considérer les occupations ménagères comme indignes d'elles, reculeront à la pensée que leur fille va prendre un tablier et se mettre à préparer un potage. Les pensionnats eux-mêmes se garderont bien d'une réforme susceptible de leur faire perdre des élèves.

Et cependant, l'enseignement ménager serait profitable à toutes les jeunes filles indistinctement, quel que soit le rang qu'elles occupent dans la société. Même dans les classes les plus élevées, le gaspillage et le désordre sont trop souvent la conséquence de l'ignorance et de l'incapacité de la femme. D'ailleurs, pour bien diriger ses serviteurs et pour être certaine de se faire facilement obéir, il est nécessaire que la maîtresse de maison connaisse ce qu'elle commande et que les domestiques soient persuadés qu'elle pourrait, en cas d'urgence, les suppléer ou les remplacer.

Lorsque la Société de Pestalozzi-Frœbel créa ses cours, la kronprinzessin Victoria y envoya ses filles, en faisant remarquer que la meilleure des domestiques ou gouvernantes se gâte, si elle n'est pas surveillée et contrôlée par une maîtresse de maison qui soit au courant du ménage aussi bien que ses subordonnées. Donnant ainsi le ton, la sœur aînée de Guillaume II, actuellement princesse de Chaumbourg-Lippe, fut la première élève de l'école (1).

Il convient donc de faire comprendre à toutes les mères de famille qu'il est nécessaire d'apporter des

(1) *Conseil des Femmes*, Novembre 1907.

réformes dans le mode d'éducation de leurs jeunes filles, de négliger moins les choses pratiques et l'enseignement ménager en particulier.

Un certain nombre de personnes ne manquent pas d'objecter que l'éducation ménagère des filles est essentiellement l'œuvre de la mère de famille. M. Strauss, dans son rapport au Congrès international de l'Enseignement primaire de 1900, répondait à cette objection de la façon suivante : « L'éducation ménagère est à coup sûr un des attributs de la mère de famille, et l'Université ne songe pas à le lui disputer. Mais trop souvent, la mère de famille n'est pas en état de diriger elle-même l'éducation domestique de son enfant, et celle-là même qui n'a pas besoin de se faire suppléer, ne se plaindra pas d'un renfort dont elle saura tirer le meilleur parti. »

Mais trop souvent aussi, il arrive que la mère de famille, éloignée de sa maison par ses occupations, se trouve dans l'impossibilité d'instruire elle-même ses filles.

C'est précisément cette désertion du foyer qui pose la question de l'enseignement ménager dans son acuité actuelle. Autrefois, c'était la mère qui enseignait le ménage à ses filles, en les associant de bonne heure à tous les travaux domestiques. Mais comment, retenue tout le jour à la fabrique, pourrait-elle pratiquer ses devoirs de ménage et transmettre à ses filles ce qu'elle ignore elle-même ? Elle gagne un peu d'argent, il est vrai, mais elle ne sait plus le dépenser à propos, avec économie, avec l'art industrieux de l'abeille et de la fourmi. Plus riche en apparence, elle est en fait devenue plus pauvre et, à coup sûr, plus malheureuse. « Puisque, dit M^{me} Jean

Bruhnes, la mère est incapable de donner à ses filles une formation qu'elle n'a pas elle-même, c'est à l'école qu'incombe aujourd'hui le soin de former ces bonnes ménagères, indispensables à l'amélioration durable de la société. » (Cheysson).

S'il est indiscutable que l'enseignement ménager est surtout nécessaire pour l'enfant du peuple, il faut reconnaître qu'il n'est inutile pour personne. Et comme sa vulgarisation est une mesure sociale du plus haut intérêt, les classes supérieures devraient au moins tenir à honneur de le faire donner à leurs enfants, afin de créer un mouvement d'opinion qui, par l'exemple, en amènerait la rapide extension, sinon la généralisation.

Il y a cependant une différence essentielle que nos voisins les Belges ont bien comprise. Chez eux, l'enseignement ménager est organisé dans un grand nombre de pensionnats de jeunes filles, qui ont acquis une vogue méritée. Mais si les Pouvoirs publics sont heureux de constater cette tendance et même de l'encourager, ils se gardent bien de l'aider par des subventions ; ils estiment que les classes bourgeoises, en donnant à leurs enfants cette éducation ménagère, ne font que travailler dans leur propre intérêt bien compris, et ils trouvent légitime de leur laisser supporter toutes les dépenses qu'entraîne cette forme nouvelle de l'instruction des filles.

Bien au contraire, le gouvernement belge ne se contente pas d'applaudir à la création d'écoles ménagères pour les jeunes ouvrières, mais encore il

encourage, par de généreuses subventions, les initiatives qui se produisent dans ce sens.

Il convient donc de répandre l'enseignement ménager dans toutes les classes de la société; mais alors que, pour les classes bourgeoises, il faut surtout faire une campagne d'opinion, tout au contraire, quand il s'agit des classes ouvrières, il faut encore savoir s'imposer tous les sacrifices pécuniers nécessaires.

Une autre question se présente à l'esprit des pédagogues. A quel âge convient-il de préparer la jeune fille à son rôle de future ménagère ?

On conçoit sans peine que l'enseignement ménager aura d'autant plus de chances d'être mis en pratique qu'il aura été donné à un âge plus rapproché du moment où la jeune fille est susceptible de se marier. L'idéal serait donc de 18 à 20 ans. Mais, à cet âge, la jeune fille travaille, et apporte déjà sa contribution au budget familial. Pourquoi laisserait-on inoccupés ces jeunes bras capables d'augmenter le bien-être du foyer ?

Ce n'est cependant pas une raison pour ne pas chercher à enseigner à ces jeunes filles les notions qui leur sont indispensables.

Deux moyens se présentent de donner l'enseignement ménager aux jeunes filles déjà occupées dans les usines ou dans les ateliers.

Le premier et de beaucoup le meilleur, c'est de demander aux industriels et aux grands commerçants d'avoir une compréhension plus nette de ce

qui est, pour eux, le devoir social, et de favoriser un enseignement qui protège leurs véritables intérêts.

Le devoir social exige d'eux qu'ils prennent à cœur, dans la mesure du possible, la défense des intérêts moraux et matériels des ouvriers qu'ils emploient.

Leur propre intérêt bien compris est de chercher à augmenter la cohésion et la moralité de la famille ouvrière, en rendant son habitation plus saine et plus agréable et en lui procurant l'aisance. En agissant ainsi, ils éviteraient bien des révoltes sociales et supprimeraient les conséquences néfastes à tous points de vue des conflits entre le capital et le travail.

Ils devraient donc avoir souci de faire donner l'enseignement ménager à leurs jeunes ouvrières, ou tout au moins de faciliter la tâche à ceux qui veulent se charger de ce soin. Quelques-uns l'ont compris, surtout en Belgique, et ont établi dans leurs usines des écoles ménagères qu'ils entretiennent à leurs frais et dans lesquelles ils envoient leurs ouvrières à certaines heures de la journée, leur permettant de quitter leur travail à tour de rôle, sans cependant opérer de retenue sur leur salaire.

Une autre méthode consiste à créer pour les ouvrières des usines et des ateliers des écoles ménagères qui se tiennent le soir, après la journée de travail. Nous avons vu fonctionner avec succès de ces écoles en Belgique, où deux ou trois fois par semaine de jeunes ouvrières vont à la classe ména-

gère de 7 heures à 10 heures du soir. Nous devons déclarer cependant que nous n'avons constaté cela qu'avec une certaine surprise, mêlée d'admiration pour ces jeunes filles, qui montrent tant de zèle à s'instruire de leurs futurs devoirs de mères de famille.

Nous craignons que le plus souvent l'ouvrière, après une longue journée de travail, ne sente plus la nécessité de s'imposer cette fatigue supplémentaire, qui la force à se coucher tard, bien qu'elle doive se trouver debout le matin de bonne heure. Par suite, nous craignons que cette forme d'enseignement ménager ne réussisse pas ou toutefois ne doive jamais être considérée que comme une forme exceptionnelle.

Il est un autre moyen, qui tient le milieu entre les deux précédents, et qui consiste à faire la classe ménagère le soir, deux ou trois fois la semaine, mais à des jours où le patron permet à l'ouvrière de quitter l'atelier une heure ou même un peu plus avant la fin de la journée ordinaire. Ainsi le patron et l'ouvrière s'imposent tous deux un léger sacrifice.

Mais, en attendant que les chefs d'entreprise aient tous compris leur devoir social et aient ainsi facilité la tâche de l'enseignement ménager, ne convient-il pas de faire quelque chose de pratique ?

C'est dans cette intention, et plutôt comme un pis-aller, que l'on a songé à donner l'éducation ménagère dès l'école primaire. Mais, ici encore, il est nécessaire de rechercher à quels enfants il doit s'adresser.

Le Congrès international de l'Enseignement primaire de 1900 a voté que l'éducation ménagère « sera obligatoire à tous les degrés de l'enseignement primaire, de l'école maternelle aux écoles primaires supérieure et professionnelle, de l'école primaire élémentaire à l'école normale d'institutrices. »

La *Revue pédagogique* justifie cette obligation par les réflexions suivantes : « Puisqu'il s'agit d'une éducation, on ne saurait évidemment la commencer trop tôt ; il est nécessaire de la continuer sans interruption ; on la poussera plus loin à mesure que l'enfant grandira. — Il est des éducations qu'on commence à l'école maternelle et qu'on abandonne à l'école primaire ; nous souhaitons que ce ne soit pas là le sort de l'éducation ménagère. »

M. Strauss insistait également pour l'adoption de ce vœu ; il lui paraissait indispensable que l'enseignement ménager fut donné à tous les degrés de l'enseignement primaire, sans exception : « Il s'agit d'une question sociale autant que pédagogique. L'avenir de la famille et de la société est ici en jeu. Il est urgent que la femme devienne ménagère et éducatrice. Nous avons le devoir de la préparer à sa mission dès le jeune âge et sans relâche ».

Cependant l'enseignement ménager devant comporter à tous ses degrés des exercices pratiques, son adoption à l'école maternelle n'a pas été sans discussion, car on ne voit pas bien ce qu'on pourrait y faire exécuter pratiquement.

M^{me} Kergomard, M^{lle} Bres, ont expliqué que cet

enseignement aurait un caractère très élémentaire. « Le petit enfant qui rattache lui-même son soulier délacé, qui plie son capuchon, qui met en place son chapeau et son panier, qui ramasse les bouts de papier tombés de son banc, cet enfant-là a déjà des notions d'économie domestique ».

Au congrès d'hygiène alimentaire tenu à Paris en 1906, dans une section présidée par MM. Cheysson et Ferdinand Buisson, M^{me} Moll-Weiss a même fait émettre le vœu que l'enseignement de la cuisine fut obligatoire jusque dans les écoles d'enseignement supérieur, en particulier à la Faculté de médecine.

Nous croyons, en nous basant sur les observations faites en divers pays, en particulier en Belgique, que l'enseignement ménager ne peut être donné avec fruit qu'à des élèves d'un certain âge, et qu'il sera d'autant plus fructueux que les élèves seront relativement plus âgées, car les enfants trop jeunes ne comprennent nullement l'importance de cet enseignement, le considèrent comme un jeu, et par suite n'en retirent aucun profit.

En Belgique, les écoles ménagères indépendantes ne reçoivent pas d'enfants au-dessous de 14 ans, et pour les écoles ménagères annexées aux écoles primaires, l'âge d'admission est fixé au minimum à 12 ans; ainsi on cherche à faire fréquenter l'école ménagère pendant 2 ans par les élèves de 12 et 13 ans des deux classes supérieures de l'enseignement primaire.

Nous croyons donc qu'il serait inutile dans la

pratique de donner cet enseignement à des élèves de moins de 12 ans. C'est donc aux plus grandes de l'école primaire qu'il devra s'adresser, et encore, pour obtenir de bons résultats, nous sommes d'avis qu'il faudrait le compléter par un enseignement post-scolaire plus ou moins fréquent qui entretiendrait les connaissances que ces enfants ont toujours une tendance à oublier trop vite.

La prospérité morale et matérielle de la classe ouvrière qui, prise dans son ensemble, est de toutes la plus nombreuse et la plus laborieuse, se trouve intimement liée au rôle domestique que la femme, considérée comme jeune fille, épouse ou mère, plus encore que comme ouvrière, doit remplir dans l'intérieur de la maison; aussi faut-il regarder l'apprentissage à donner à la jeune fille, comme devant, dans la plupart des cas, la mettre à même de répondre à deux nécessités : la première, celle de tenir avec économie son ménage et de donner avec intelligence à son mari et à ses enfants les soins qu'ils sont en droit d'attendre d'elle; la seconde, celle de vivre du gain de son travail, de se suffire, en un mot, si elle reste un jour isolée, ou dans le cas contraire — et ce doit être le plus fréquent — si elle est mariée, d'ajouter aux ressources, parfois insuffisantes et quelquefois aléatoires, que procure le travail de l'homme, le produit de son travail personnel.

De là, deux grandes bases de l'éducation de la jeune fille et, par suite, du programme d'enseignement qui doit compléter cette éducation à la fin ou au sortir de l'école primaire, et, de ces deux bases fondamentales, dérivent deux parties bien distinctes de cette éducation; l'une, qui touche aux soins du ménage et de la famille, doit être la même pour toutes les élèves et doit leur être imposée à toutes, le plus souvent avant la sortie de l'école primaire; c'est l'éducation que l'on peut appeler ménagère; l'autre, qui touche le plus souvent à la vie

extérieure, qui peut se diviser en autant de ramifications que le comporte la diversité du travail féminin dans une grande ville, et qui, par conséquent, peut se spécialiser à l'infini ; celle-là constitue l'instruction professionnelle (1).

On voit qu'ici encore se manifeste une tendance à peu près générale en France, de donner l'éducation ménagère uniquement à l'école primaire et de réserver pour plus tard l'enseignement professionnel.

B. — Programme.

Donnons maintenant, à titre d'exemple, quelques-uns des programmes adoptés ou proposés en divers pays pour l'enseignement ménager.

Le rapport présenté par M. Ch. de Mourgues, à la Commission de l'Enseignement professionnel de la Préfecture de la Seine, en 1880, prévoyait déjà un enseignement général obligatoire et en traçait ainsi le programme :

Soins du ménage, balayage, allumage du feu, réfection d'un lit, achat et préparation des aliments, etc.

Blanchissage et repassage (entretien).

Couture : linge et vêtements.

Quelques notions de technologie spéciale aux articles ménagers et aux matières mises en œuvre dans les industries féminines de la région, ainsi que des notions élémentaires d'hygiène.

Toutes données venant s'ajouter aux matières obligatoires de l'enseignement primaire.

(1) CH. DE MOURGUES. Rapport à la Commission d'enseignement professionnel de la Préfecture de la Seine : Paris 1881.

Voilà près de 30 ans écoulés depuis lors et c'est à peine si la question a fait quelques progrès ; en tout cas, nous sommes loin de l'enseignement obligatoire dans toutes les écoles de filles.

Il est assez difficile de se procurer le programme de l'enseignement ménager en France.

A Paris, il existe quelques écoles où se donne l'enseignement ménager, mais ces écoles ont encore plutôt une tendance vers l'enseignement manuel ou professionnel, et l'enseignement ménager n'y est qu'accessoire. Voici le programme d'un de ces cours :

Cours municipal manuel et ménager

9, rue des Minimes (III^e Arrond.)

Le cours municipal manuel et ménager de l'École publique, rue des Minimes, est destiné à préparer les jeunes filles aux travaux du ménage, à former des ménagères économes, instruites, et capables de confectionner robes et vêtements simples, objets de lingerie, chapeaux, etc., pour elles-mêmes et pour leurs familles.

L'enseignement comprend des cours théoriques et des cours pratiques.

COURS THÉORIQUES

Enseignement primaire.
Comptabilité.
Sténographie et dactylographie.
Dessin et aquarelle.
Économie domestique et Hygiène (y compris des leçons de puériculture).
Coupe et assemblage.
Chant.
Gymnastique.

COURS PRATIQUES

Couture, pour Robes et Confections.
Lingerie et Broderie (Trousseaux, Layette).
Modes.
Raccommodage et Repassage.
Cuisine.
Ménage et nettoyage divers.

Différentes associations ont fondé des cours libres d'enseignement ménager. Telle est l'Association de l'Enseignement Ménager, 11, avenue de Breteuil, dont voici le programme :

Economie domestique. — Qualités d'une bonne ménagère. Conseils relatifs à l'achat des denrées, à leurs altérations et falsifications. Entretien du mobilier. Préparations culinaires. Exercice du blanchissage, repassage, couture, raccommodage.

Alimentation. — Nécessité d'une bonne alimentation selon le régime alimentaire. Conseils pratiques relatifs à l'alimentation. Détails sur les substances alimentaires. Description de l'appareil digestif et respiratoire de l'homme.

Hygiène. — Etudes sur l'air, l'eau, le chauffage, et les différents combustibles; l'éclairage au point de vue de l'hygiène; l'habitation, ses conditions de salubrité, sur la propreté corporelle, bains, lotions, vêtements. Notions générales sur les devoirs de la garde-malade, soins à donner aux malades, enfants, vieillards; symptômes des principales maladies à reconnaître. Pharmacie domestique à établir.

Comptabilité domestique. — Etablissement du budget. Carnet de la ménagère. Journal. Livres spéciaux. Institutions de prévoyance: caisse d'épargne, caisse de retraite, mutualités, habitations à bon marché.

Horticulture. — Connaissances nécessaires pour cultiver un jardin. Etude du sol, des engrais, des opérations culturales; culture des principales plantes maraichères, greffe, bouturage, marcottage.

Coupe. — Vêtements d'enfants: Bavoir, chemise de jour, chemise de nuit, pantalon, corsage, jupon, pantalon de garçon, tablier, robe de fillette.

Vêtements de femme: chemises de jour et de nuit, pantalon, jupon, chemisette, jupe, tablier.

Vêtements d'homme: chemise, blouse et bougeron.

Une école ménagère normale, due à l'initiative privée a été fondée, rue de l'Abbaye, 3 *bis*, à Paris.

Les cours embrassent :

1^o Une partie théorique comprenant des leçons sur l'hygiène, l'économie domestique, la valeur nutritive des aliments, la comptabilité ménagère, la culture, la basse-cour, le droit usuel, les sociétés d'épargne et de prévoyance, les devoirs religieux et moraux, civils et sociaux ;

2^o Des exercices pratiques ayant pour but de familiariser avec le travail d'une mère de famille : cuisine et nettoyage, lavage, repassage, raccommodage, jardinage, etc.

D'une durée de 3 heures chacun, ces cours ont lieu plusieurs fois par semaine, le matin ou l'après-midi, selon la série dans laquelle les élèves se trouvent groupées.

La « Ligue de la liberté d'Enseignement » a publié un programme assez développé qu'elle propose aux écoles ménagères :

1^{re} SECTION. — COURS THÉORIQUES

A. — Cours d'Hygiène (1)

Considérations générales. — Ce qu'est l'Hygiène. — Son utilité. — Hygiène individuelle, familiale, sociale.

Division du plan : Hygiène de l'habitation et hygiène de l'habitant.

HYGIÈNE DE L'HABITATION

Choix de la maison. — Conditions qu'elle doit remplir : orientation, lumière, etc.

(1) Programme emprunté au cours professé à l'École des Mères par le Dr Robert Dinet.

Aménagement intérieur. — Hygiène des principales pièces d'habitation, cubage, revêtements, tapis, tentures.

Les dépendances. — Privées, cuisine, etc.

Ventilation. — Naturelle ou artificielle.

Chauffage. — Local ou central. Différents appareils et combustibles.

Éclairage. — Naturel : Action de la lumière solaire. Artificiel : Pétrole, alcool, gaz, électricité. Hygiène de ces divers modes d'éclairage au point de vue respiratoire et visuel.

Eau potable. — Ordures ménagères. Eaux sales.

HYGIÈNE DES HABITANTS

a) HYGIÈNE DU CORPS PROPREMENT DITE.

Peau et soins extérieurs. — Eau froide et eau chaude. Des bains. La toilette : Hygiène de la figure (yeux, nez, oreilles, bouche et dents), des mains, etc. Poudres et fards.

Hygiène des fonctions digestives. Alimentation. — Les conditions d'une bonne alimentation. Notions de diététique. Division des aliments en catégories. La substance alimentaire. Préparation hygiénique des aliments. Epices, Conserves, Boissons.

Composition quantitative et qualitative de l'alimentation suivant l'âge, les climats, les saisons, les professions.

Maladies d'origine alimentaire. — Alimentation surabondante et arthritisme. Transmission alimentaire des parasites. Intoxication et infections alimentaires, etc.

Hygiène respiratoire et circulatoire Hygiène du système nerveux. Conditions d'équilibre.

b) HYGIÈNE DE L'EXISTENCE. — LA VIE HYGIÉNIQUE

Comment se vêtir. — Vêtements : leur rôle, leurs qualités. Vêtements spéciaux. Corset. Le linge.

Variation de l'habillement suivant l'âge, la profession, le climat, la saison.

Comment organiser hygiéniquement son existence. — Emploi du temps : travail, repos, sommeil.

Hygiène physique. — Nécessité de l'exercice physique : Sédentarité et maladies. Bons et mauvais exercices physiques. Les sports. Education physique de la femme.

Hygiène intellectuelle. — Hygiène du travailleur intellectuel. La fatigue intellectuelle. Lecture et myopie.

Hygiène morale. — Joie et douleur : leur action sur l'individu. Rapports du moral et du physique. La vie calme et la vie agitée, etc.

Conséquences de l'observance ou de l'inobservance des lois de l'hygiène :

1^o Pour l'individu : L'observance des lois de l'hygiène est, pour l'individu, une cause de bonheur, de santé, de longévité.

Leur inobservance conduit à la maladie.

Les principales causes des maladies. Rôle du terrain et des causes extérieures.

Les agents atmosphériques. Les intoxications et les infections. Maladies contagieuses et épidémiques.

Importance de la maladie :

1^o Pour l'individu ;

2^o Pour la société : Hygiène sociale. Son utilité. Ses exigences. Rapports de l'hygiène individuelle et de l'hygiène sociale. Les maladies sociales ;

3^o Pour la race : L'hérédité. Influence des maladies de l'individu sur la descendance. Conclusions.

c) SOINS AUX MALADES

Conditions générales. — Dangers des traitements empiriques ou charlatanesques. Qualités de la garde-malade. — La propreté : Antisepsie et aseptie. Psychologie des malades. Comment il faut leur parler.

La chambre du malade. — Comment elle doit être organisée. Précautions à prendre pour les maladies contagieuses. Désinfection.

Soins généraux aux malades. — Préparation des régimes alimentaires.

Soins spéciaux à certaines maladies. — Les enfants malades.

Médecine d'urgence. — Soins à donner en attendant le médecin. Hémorragies, plaies, fractures, syncopes et congestions. Ce qu'il ne faut pas faire sous peine d'être nuisible aux malades.

B. — Cours d'Économie domestique.

Définition et importance de l'économie domestique. Qualités de la ménagère.

Le budget et la comptabilité du ménage. — Notions sur les institutions de prévoyance : Caisse d'épargne. Caisse nationale des retraites. Sociétés de secours mutuels. Assurances sur la vie et contre l'incendie, etc.

L'habitation. — Comment la choisir. Exposition et salubrité. Comment la louer et comment donner congé. Comment meubler son appartement. Comment le tenir propre. Nettoyages des planchers, carrelages, tapis, peintures, vitres, glaces, etc., des bibelots. Entretien du mobilier et de la literie.

L'éclairage. — La lampe à pétrole. Avantages et inconvénients du pétrole. Précautions à prendre dans son emploi. Autres modes d'éclairage : la lampe à huile, la chandelle, la bougie, le gaz, l'électricité, l'acétylène, l'alcool.

Le chauffage. — Divers systèmes : cheminées, poèles, cuisinières, chauffage au gaz, au pétrole, à l'alcool ; avantages et inconvénients de chaque système au point de vue économique.

Le vêtement. — La mode. Les achats. Entretien. Raccordage. Le linge. Nettoyage du linge. Le repassage. Raccordage du linge. Utilisation du vieux linge et des vieux vêtements.

La cuisine. — Ce qu'il faut y mettre. Métaux divers entrant dans la composition d'une batterie de cuisine. Nettoyage des fourneaux, des casseroles, de la vaisselle, des cristaux, des couteaux, de l'argenterie, etc.

Les approvisionnements. — L'achat des provisions. Comment mettre de l'ordre dans les achats. Comment faire le marché. Comment on reconnaît les falsifications alimentaires. Comment conserver la viande de porc, le beurre, les œufs, les légumes, les fruits, etc.

Si le cours s'adresse à des jeunes filles de la bourgeoisie, on ajoutera quelques leçons sur :

Les domestiques. — Comment les recruter. Comment les traiter. Que peut-on exiger d'eux. Quels sont nos devoirs à leur endroit. Comment ils nous quittent.

C. — Leçons de puériculture (1).

a) SOINS A DONNER AUX NOUVEAUX-NÉS

1^o *Propreté.* — Nettoyage de l'enfant. Précautions à prendre pour les yeux des nouveaux-nés. Conditions pour bien donner un bain aux nouveaux-nés. Mise au bain. Manière de soutenir un nouveau-né dans le bain.

Précautions à prendre pour empêcher les bébés d'avoir peur dans le bain. Sortie du bain.

2^o *Habillement.* — Le maillot. Vêtements dont se compose le maillot dit ordinaire. Vêtements qu'on devrait toujours avoir à sa disposition pour habiller les nouveaux-nés. Le nouveau-né ne doit jamais avoir les bras nus. Comment passer les vêtements. La couche et les langes. L'habillement moderne français.

3^o *Abris. Berceaux.* — Abris pour les bébés. L'air et sa température. Le berceau. Ce que doit contenir le lit-berceau. Comment coucher les tout-petits.

b) ALIMENTATION DES NOUVEAUX-NÉS

1^o *Allaitement.* — Quel est, pour le nouveau-né, l'aliment réunissant toutes les perfections. Les deux sortes d'allaitement.

(1) Programme des leçons professées par M. le professeur Pinard à l'école primaire des jeunes filles du boulevard Pereire.

ment. Règles générales de l'allaitement maternel pendant les premiers mois. Les différents laits employés dans l'allaitement artificiel. Le lait absorbé par le nouveau-né doit toujours être pur, non contaminé.

2^o *Stérilisation du lait*. — Ebullition du lait. Précautions à prendre pour bien faire bouillir le lait. Stérilisation du lait. Chauffage du lait au bain-marie.

3^o *Pratique de l'allaitement*. — Pratique de l'allaitement maternel. Pratique de l'allaitement artificiel. Précautions à prendre lorsque l'on veut donner le lait à l'aide d'une petite cuillère, d'un verre, d'une timbale, etc. Avantages et inconvénients propres à chaque procédé à l'aide duquel on donne le lait aux enfants. Précautions plus grandes devant être prises dans des moments particuliers au cours de l'allaitement.

4^o *Allaitement mixte*. — Circonstances dans lesquelles on doit avoir recours à l'allaitement mixte. Comment doit-on pratiquer l'allaitement mixte.

5^o *Allaitement mercenaire*. — Les nourrices.

6^o *Régime et hygiène de la mère qui allaite son enfant*. — Alimentation. Régime. Hygiène physique et morale. Propreté des nouveaux-nés. Du change des enfants.

c) SURVEILLANCE. — SOINS DIVERS DU PREMIER AGE.

1^o *Surveillance de l'allaitement*. — Surveillance de la tétée. Comment tète le bébé.

2^o *Accroissement des nouveaux-nés*. — Des pesées.

3^o *Vaccination*. — Premières sorties et promenades.

4^o *Dentition*. — De l'éruption, de la sortie des dents.

5^o *Exercices et premiers pas*. — Les premiers mouvements. Précautions à prendre. Quand nos bébés marchent-ils? Quand devront-ils marcher?

6^o *Sevrage*. — Epoque du sevrage. Hygiène et alimentation des enfants sevrés, depuis la fin de la première année jusqu'à l'apparition de la vingtième dent. Du sommeil des bébés.

D. — Leçons sur l'éducation.

Généralités. — Idée de l'éducation. — Pourquoi les parents doivent toujours s'entendre.

L'éducation des sentiments. — La répression des mauvaises tendances et la formation des premières habitudes. Rôle du plaisir et de la douleur dans l'éducation et dans la vie ; la peur ; la colère ; le besoin d'émotion et la curiosité ; l'amour-propre et ses déviations ; les inclinations sociales de l'enfant ; l'amour du vrai et le mensonge ; l'amour du beau ; l'amour du bien et le sentiment religieux.

L'éducation de la volonté. — L'autorité et la liberté dans l'éducation ; l'esprit et l'autorité ; comment il faut commander ; l'art de corriger ; comment guider l'enfant vers la liberté ; mobiles à mettre en jeu.

Les défauts de la volonté : la légèreté, l'irrésolution, la faiblesse, l'inconstance, l'obstination ; leurs causes et leurs remèdes.

L'éducation intellectuelle. — Rôle de la mère dans l'éducation intellectuelle de ses enfants. Ce qu'il faut faire apprendre. Le choix d'une école. La lecture à la maison. Jeux à conseiller et jeux à proscrire.

2^e SECTION : COURS PRATIQUES

A. — Cours de cuisine

Le cours de cuisine comprend :

1^o Une leçon de théorie, ayant pour but de déterminer les aliments qu'il conviendra de choisir et d'expliquer les raisons de leur emploi ;

2^o L'achat des denrées, de préférence au marché ;

3^o La préparation des plats ;

- 4^o Le rangement de la table ;
- 5^o Le repas ;
- 6^o Le lavage de la vaisselle et la mise en ordre de la salle.

Ces diverses opérations peuvent s'effectuer rapidement si l'on assigne une tâche déterminée à chacune des élèves. Cette division du travail est évidemment facile lorsqu'il s'agit de la préparation même du repas, elle doit, néanmoins, s'étendre à toutes les opérations du cours, aussi bien à l'achat des provisions qu'au service de la table et au lavage de la vaisselle. Ainsi, supposons un cours de six élèves : 1 lave la vaisselle, 2 rince, 3 essuie, 4 remet tout en place, 5 balaie la pièce, 6 y passe le torchon.

Afin d'amener les jeunes filles à comprendre les variations que l'ordre des différentes saisons détermine dans les denrées appelées à figurer sur la table, il convient d'établir des menus d'été et des menus d'hiver. C'est dans ce but que la ville de Paris a proposé la confection des seize menus ci-contre.

Ainsi que le lecteur s'en rendra compte, ces menus reviennent avec une insistance marquée sur l'utilisation des restes. On ne saurait, en effet, trop appuyer sur ce point, beaucoup de ménagères laissant perdre, par exemple, l'eau de cuisson des légumes, laquelle fournirait les éléments d'un potage économique et substantiel.

Le menu sera inscrit au tableau noir par l'une des jeunes filles qui auront fait le marché. Elle marquera, en face de chaque denrée, le prix de revient, et, dès qu'un plat aura été

SEMAINES	JOURS	SOUPES	VIANDES	LÉGUMES ET DESSERTS
Huit Menus d'été				
1 ^{re} Semaine	Mardi	Pot-au-feu.	Bœuf bouilli.	Légumes verts.
	Mercredi	Bouillon aux pâtes.	Lapin en gibelotte. Restes de bœuf accommodés en boulettes, au gratin, etc. Blanquette de veau.	Salade.
2 ^e Semaine	Mardi	Soupe aux choux et au lard.	Rôti de mouton : épaule ou gigot aux lardots.	Œufs au lait.
	Mercredi	Vermicelle au beurre.	Restes de mouton en émincés ou braisés. Pommes de terre en purée avec saucisses.	Fromage à la crème.
3 ^e Semaine	Mardi	Soupe à l'oignon.	Veau rôti. Poisson au court bouillon avec sauce blanche ou sauce verte.	Salade de légum ^{es}
	Mercredi	Soupe à l'oseille.	Croquettes de veau. Abatis de volaille aux pommes de terre.	Dessert.
4 ^e Semaine	Mardi	Potage aux pâtes.	Bœuf à la mode garni de légumes.	Gâteau de riz.
	Mercredi	Soupe au lard et aux p. de terre.	Bœuf à la mode froid. Omelettes aux croûtons.	Salade.
Huit Menus d'hiver				
1 ^{re} Semaine	Mardi	Pot-au-feu.	Bœuf bouilli.	Légumes secs.
	Mercredi	Bouillon aux pâtes.	Lapin en civet. Ragoût de veau ou de mouton. Restes de bœuf accommodés en miroton, en boulettes, en parmentière.	Salade de lentilles
2 ^e Semaine	Mardi	Soupe au bouillon de haricots.	Rôti de mouton : épaule ou gigot.	Haricots.
	Mercredi	Soupe au lard.	Restes de mouton en croquettes en émincés ou braisés. Purée de pommes de terre ou de pois cassés avec saucisses.	Œufs au lait.
3 ^e Semaine	Mardi	Soupe aux p. de terre et poireaux.	Veau rôti ou rouelle de veau. Poisson sur le grill ou en friture.	Salade de légum ^{es}
	Mercredi	Soupe à l'oignon.	Restes de veau accommodés en blanquette ou en croquettes. Pommes de terre au lard.	Marmelade de pommes ou autre dessert.
4 ^e Semaine	Mardi	Soupe à l'oseille.	Bœuf en daube garni de légumes.	Gâteau de riz.
	Mercredi	Soupe au lard.	Bœuf à la mode froid. Œufs farcis.	Macaroni au gratin.

confectionné, elle ajoutera le temps de préparation sous la forme suivante :

Menu d'un repas pour six personnes, préparé par les élèves de l'École Ménagère de
le

Durée de cuisson	SUBSTANCES NÉCESSAIRES	PRIX	
		en détail	par portion
2 heures.	I. — POTAGE AUX LÉGUMES.		
	Légumes	0 15	
	Pain et beurre (30 gr. à 1,40 le 1/2 kg)	0 10	0 25
1 h. 1/2..	II. — FOIE DE BŒUF AUX CAROTTES		
	500 grammes de foie	0 60	
	Carottes et oignons	0 05	
	1 verre de vin	0 05	
	Farine et graisse	0 10	0 80
1 heure..	III. — CHOUX DE BRUXELLES SAUTÉS		
	1 litre 1/2 de choux à 0,15	0 25	
	Beurre	0 10	0 35
1 heure..	IV. — TOT-FAIT		
	125 grammes de farine à 0,20	0 05	
	1 œuf	0 10	
	Lait	0 10	
	Sucre et beurre	0 05	0,30
	Prix total du repas	1 70	
	Prix par personne	0 28	

Le menu sera reproduit par chacune des élèves sur un cahier spécial où figureront à sa suite les recettes des plats confectionnés.

**B. — Programme d'un cours de lessivage,
blanchissage et repassage (1).**

Succession des opérations. Blanchissage du linge blanc et du linge de couleur. Objets de lingerie amidonnés. Précautions à prendre dans l'étendage. Lavage des tissus de couleur (coton ou laine) : bas, flanelles, étoffes, draps, couvertures. Rinçage, passage au bleu, empesage. Enlèvement des taches du linge : substances employées. Détachage et dégraissage : taches de boue, d'encre, de rouille, de fruits, de vin, de graisse, d'huile. Le repassage : linge plat simple non amidonné, linge amidonné. Hygiène du blanchissage : désinfection du linge souillé par des matières morbides ; précautions pour le transport ; précautions contre la contagion par le triage.

Exercices pratiques préparatoires au repassage : diverses manières de plier les pièces de lingerie de même nature.

Lavage et repassage des pièces présentant des difficultés graduées.

a) essuie-mains, mouchoirs, tabliers ; *b)* serviettes, nappes de table, taies d'oreiller, jupons unis, chemises de femme, pantalons de fillette, chemises de nuit ; *c)* petites pièces de flanelle ; *d)* cache-corset, pantalons de jeune fille, jupons de dessous garnis, rideaux, housses, couvertures crochetées ; *e)* cols et manchettes ; *f)* dentelles.

C. — Enseignement de la couture.

Cet enseignement est réglé d'après un programme trop complexe pour que nous le reproduisions ici ; il existait déjà dans les écoles officielles de filles.

(1) Programme emprunté à LOUIS FRANK : *L'Education domestique des jeunes filles*, p. 280.

Donnons maintenant les programmes adoptés en Belgique :

Écoles Normales.

Programme des examens pour l'obtention du certificat spécial d'enseignement de l'économie domestique et des travaux du ménage dans les classes et écoles ménagères subsidiées par le Département de l'Industrie et du Travail.

ÉPREUVE PAR ÉCRIT

A. — Notions d'Hygiène.

I. — *Air*. — Nécessité, composition, propriétés de l'oxygène, du carbone et de l'acide carbonique ; rôle de l'air dans la respiration des animaux et des plantes ; causes de la viciation de l'air ; moyens d'aérer convenablement les habitations ; impuretés de l'air dans l'habitation et aux abords de celle-ci ; indication des maladies dont les germes se propagent par l'air ; ventilation ; éclairage et chauffage au point de vue de l'hygiène ; choix des appareils.

II. — *Eau*. — Composition de l'eau ; différentes espèces d'eau ; eaux potables ; caractères des eaux potables ; diverses eaux potables ; eau de source, de rivière, de puits, de pluie, de citerne ; moyens de purifier les eaux potables ; ébullition ; filtration ; indication de quelques maladies qui se propagent par l'usage des eaux impures.

III. — *Conditions générales de salubrité de l'habitation*. — Emplacement, orientation, égouts, fosses d'aisances et latrines, coupe-air, propreté, désinfection.

Campagne. — Écuries, étables, trous à porcs, poulaillers.

Devis raisonné de l'ameublement d'une maison pour ménage ouvrier.

IV. — *Propreté corporelle*. — Lotions, bains, vêtements et leur entretien, conseils hygiéniques, literie.

Hygiène de l'alimentation. — Nécessité d'une bonne alimentation ; description sommaire de l'appareil digestif de l'homme ; principaux phénomènes de la digestion.

V. — *Soins à donner en cas de petits accidents, etc.* — Blessures, brûlures, entorses, morsures ou piqûres d'insectes, empoisonnements, hémorrhagies du nez, corps étrangers dans le nez, les oreilles et les yeux, etc. Syncope, manière de faire les frictions, d'administrer un gargarisme, un purgatif, de préparer une limonade, une tisane, du thé ; un cataplasme, d'appliquer un vésicatoire, des ventouses, des saugsues, de mettre un bandage simple, etc.

VI. — *Précautions hygiéniques* — Symptômes de quelques maladies d'enfants ; manière de soigner les enfants, les malades et les vieillards ; désinfectants, manière de pratiquer la désinfection et d'entretenir les chambres des malades ; moyens propres à conserver la santé ; composition d'une petite pharmacie domestique.

B. — Notions d'économie domestique.

I. — *Qualité de la bonne ménagère*. — Entretien de l'habitation et de ses différentes parties ainsi que du mobilier ; batterie de cuisine, matière et entretien ; entretien de la literie, des chaussures, lampes, fenêtres, boiserie, parquets, carrelages, arrangement et entretien d'armoires, budget du ménage d'une famille ouvrière ; comptabilité du ménage, institution de prévoyance.

II. — *Alimentation*. — Qualités des aliments ci-après indiqués, leur achat et leur conservation : pain, pommes de terre, légumes, fruits, viande, poisson, œufs, beurre, fromage, graisses ; épices et condiments : sucre, chocolat, miel, vinaigre, huile, sel, riz, etc. ; composition de menus pour la cuisine ouvrière, leur justification au point de vue du prix, des pro-

priétés nutritives, de la digestibilité des mets, plats à bon marché restant dans les limites qu'autorise le modeste budget d'un ouvrier ou d'un artisan, service d'une table ; quelques règles de savoir-vivre, valeur nutritive et digestive de la viande, du poisson, des légumes, du pain et des mets en général ; moyens pratiques de reconnaître les falsifications de certaines substances alimentaires et manière de distinguer celles qui sont avariées.

III. *Boissons*. — Qualité et composition : lait, bière, vin, café, thé, chocolat ; effets pernicioeux des liqueurs fortes.

IV. *Chauffage et éclairage*. — Substances employées : charbon, coke, anthracite, bois, tourbe, pétrole, huile, gaz ; avantages et inconvénients, prix, appareils, précautions à prendre.

C. — Notions d'horticulture

Création d'un jardin potager : exposition, forme, étendue, distribution, succession des cultures, labours et engrais, mode de multiplication, de culture et de conservation des légumes les plus utiles de la contrée, soins à donner aux porte-graines, récolte et conservation des semences, connaissance des meilleurs arbres fruitiers ; quelques plantes d'appartements.

ÉPREUVES PRATIQUES.

Les épreuves pratiques comprennent pour chaque aspirante :

1. Un raccommodage quelconque à désigner par le sort.
2. *Nettoyage*. — Un travail de nettoyage ; partie de l'habitation, meuble ou ustensile de ménage.
3. Le *lavage* et le *repassage* de pièces de lingerie ou d'un vêtement à désigner par le sort.
4. *Menu*. — La préparation d'un menu pour ménage ouvrier ou de petits bourgeois, composé d'un potage, de légumes, de viande ou poisson et d'un dessert ou plat sucré.

5. *Lessivage, blanchissage et repassage du linge.* — Habits d'ouvriers ; étoffes de laine, flanelle, draps, couvertures ; rinçage, passage au bleu, empesage. Notions sur quelques substances employées pour le détachage, le repassage, le blanchissage et le dégraissage du linge et des vêtements. Précautions à prendre dans l'emploi du chlorure liquide, naphte, sel d'oseille, ammoniacque, etc. Entretien du linge et de la literie.

Travaux à l'aiguille. — Coupe usuelle et confection de vêtements simples ; raccommodage, utilisation de vieux habits, remmaillage et ravaudage ; évaluation approximative du métrage nécessaire pour les divers objets de lingerie et les vêtements ordinaires.

ÉPREUVE DIDACTIQUE

Une leçon à donner par chaque aspirante sur un sujet désigné par le sort parmi ceux qui figurent au programme.

N.-B. — Pendant le travail, les aspirantes sont appelées à donner des explications sur la manière de procéder. Elles doivent motiver les opérations culinaires ou autres qu'elles exécutent, justifier le choix du menu sous les rapports du prix de revient, de la valeur nutritive, de la digestibilité, etc. ; de plus, elles auront à indiquer le meilleur parti à tirer des restes.

Le Ministre de l'Industrie et du Travail, dans une circulaire en date du 21 janvier 1899, traçait ainsi le programme des écoles ménagères :

1^o Comme cours théoriques :

a) *Des leçons d'hygiène*, portant sur les soins à donner en cas de petits accidents, les symptômes des maladies d'enfants, les moyens propres à conserver la santé, les soins à donner aux enfants, aux malades et aux vieillards, la préparation de quelques tisanes, la connaissance, l'usage et la vertu curative

de quelques remèdes dont se compose une petite pharmacie domestique, l'entretien des chambres de malades, etc. ;

b) Des notions d'économie domestique ;

c) Quelques notions de comptabilité ménagère ;

d) L'explication du mode de lessivage ;

e) L'explication du mode de repassage ;

f) L'explication du mode de nettoyage ;

g) La valeur nutritive de certains aliments, les propriétés de certains légumes et les notions de cuisine.

2^o Comme exercices pratiques :

a) L'entretien de la maison, de ses différentes parties et des meubles. L'entretien des chambres à coucher, des parquets, planchers, carrelages, etc. Les travaux du ménage à faire chaque jour, chaque semaine, chaque saison ;

b) Le lavage du linge, des vêtements, des bas, etc. ; la manière d'enlever les taches d'encre, de goudron, de peinture, de fruits, etc. ; ainsi que les précautions à prendre avant, pendant et après le lessivage. Le lavage des flanelles, des étoffes en laine, etc.

Blanchissage. — Les précautions à prendre relativement à l'herbe fraîchement fauchée, à la chute des feuilles, des bourgeons et de la suie ;

c) Le repassage. — Recommandations au sujet de la table, des fers et du feu. Pliage et tuyautage du linge, etc.

d) La cuisine. — Série de repas à bon marché, restant dans les limites qu'autorise le modeste budget d'un ouvrier ou d'un artisan, et procurant une alimentation *saine et réconfortante*, au moyen de mets *nourrissants, variés et peu coûteux*. Manière d'accommoder avantageusement les restes de légumes, de viande, etc. Provisions.

e) Ouvrages manuels. — Le raccommodage et l'entretien de toutes sortes d'habillements et de linge. Reprises, ravaudage, remmaillage et rapiécage des bas. L'utilisation des vieux vêtements sera l'objet d'une attention toute particulière. On fera ensuite étudier l'achat, la coupe usuelle, la confection du

linge de literie, de chemises de femme, de vêtements simples, de vêtements de travail, etc. Il convient de faire établir le prix de revient de chaque objet.

f) Enfin, pour les *communes rurales*, les travaux au *jardin potager*, les *soins à la basse-cour*.

Le « *Bulletin mensuel du musée de l'enseignement industriel et professionnel de la province du Hainaut à Charleroi* » dans un article du 15 juillet 1907, destiné à encourager la création de nouvelles écoles ménagères, publiait encore un projet de programme :

Projet de programme pour une classe ménagère primaire :

A. — Hygiène.

Air. — Sa nécessité, composition, causes de viciation de l'air, remèdes, désinfection.

Propreté corporelle. — Bains et lotions, les vêtements, conseils hygiéniques.

Eaux. — Eaux potables, moyens de purifier les eaux de boisson.

Habitation. — Conditions de salubrité, ventilation, lumière, propreté, abords, chauffage, éclairage.

Alimentation. — Nécessité d'une bonne alimentation, principes alimentaires les plus importants (aliments complets, azotés, carbonés), régime alimentaire, conseils pratiques relatifs à l'alimentation, détails sur les substances alimentaires les plus importantes, composition raisonnée sur les menus réconfortants, variés et peu coûteux pour la cuisine ouvrière, leur justification au point de vue de la valeur nutritive, du degré de digestibilité, description de l'appareil digestif et respiratoire de l'homme.

Maladies. — Notions générales sur les devoirs de la garde-

malade, entretien des chambres de malades, soins à donner aux malades, aux vieillards, symptômes de quelques maladies infantiles, précautions hygiéniques en cas d'épidémie, maladies dont les germes se propagent par l'air, par l'eau.

Pharmacie domestique. — Son contenu, usage et mode d'emploi, explication de quelques termes de médecine, manière de faire des frictions, d'administrer les gargarismes, les purgatifs, de préparer un cataplasme, les tisanes, un lait de poule, d'appliquer un sinapisme.

B. — Economie domestique.

Qualités d'une bonne ménagère. Entretien de l'habitation, du mobilier, de la batterie de cuisine, de la vaisselle.

Chauffage et éclairage. — Substances employées, avantages et inconvénients, choix et prix moyen des appareils, précautions à prendre.

Blanchissage et repassage du linge, lavage des vêtements, bas, étoffes et tissus divers. Leçons préparatoires, précautions à prendre avant, pendant et après le lavage et le repassage. Objets nécessaires pour l'exécution de ces travaux, notions sur les substances à employer (amidon, borax, etc.), précautions à prendre, détachage, dégraissage et teinture simple des étoffes, entretien du linge, des vêtements, des chaussures, de la literie.

Achat des denrées. — Conseils. Procédés de conservation, altérations et falsifications. Moyens pratiques de les reconnaître. Préparations culinaires pour ménages ouvriers. Service de la table. Comptabilité domestique.

Savoir-vivre — Règles les plus pratiques.

Institutions de prévoyance. — Caisses d'épargne et de retraites, sociétés de secours mutuels.

C. — Couture et raccommodage.

Révision et perfectionnement des travaux manuels exécutés à l'école primaire, classe supérieure.

Horaire des cours pour une classe ménagère primaire.

Le mardi et le mercredi, par exemple, De 1 h. 1/2 à 2 heures, leçon théorique.

De 2 heures à 4 h. 1/2, pratique	{	Cuisine et nettoyage.
		Lavage.
		Repassage.
		Couture et raccommodage.

De 4 heures à 5 heures, pendant le semestre d'été, travaux de jardinage.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que ces notions sont indispensables à la jeune fille. Aussi, devons-nous faire tous nos efforts pour propager les écoles ménagères proprement dites, qui sont destinées aux jeunes filles de 15 et 16 ans et plus, car il semble bien qu'on ne soit pas encore à la veille du jour où l'enseignement ménager pénétrera dans les écoles primaires. Les programmes sont, en effet, si chargés, que beaucoup s'opposent à ce qu'on les augmente encore, et nous pensons que quelques éducateurs seraient effrayés de l'énumération que nous venons de faire des matières de l'enseignement ménager. Mais si les programmes sont surchargés, cela n'est que trop vrai, ne pourrait-on les modifier au profit de l'enseignement ménager?

Il ne s'agit pas assurément, de détourner l'école de son vrai but, qui est de cultiver l'intelligence de l'enfant et de développer toutes ses facultés. Une instruction générale est d'ailleurs nécessaire pour permettre à l'éducation ménagère de porter tous ses fruits. Mais, s'il est obligatoire d'apprendre à tous

les enfants à lire, à écrire et à compter, on ne peut tout leur enseigner. Dans ce cas, pourquoi ne pas leur inculquer d'abord les choses les plus utiles dans la vie ? La jeune fille, une fois entrée à l'atelier, s'empresse d'oublier la date des batailles ou les exceptions grammaticales qui encombraient sa mémoire, tandis qu'elle pourrait refaire, chez elle, une recette exécutée à l'école.

Certains inspecteurs primaires sont d'avis qu'il est possible de faire une place à l'enseignement ménager :

Que si, dit M. Leune, quelque réduction sur d'autres matières est nécessaire pour cela, qu'on la fasse. Pour ma part, je verrais sans inconvénient disparaître quelque dictée ou quelque problème d'alliage illicite, voire même d'escompte invraisemblable pour qu'une place importante fut faite aux exercices ménagers dans toutes les écoles de filles, et j'avoue n'être nullement scandalisé qu'une jeune fille soit incapable de me réciter la liste des sous-préfectures ou même d'énumérer la série des premiers Capétiens, si, par ailleurs, elle me montre qu'elle saura plus tard apprêter convenablement un repas modeste, mais sain ; tenir proprement sa chambrette, aider sa mère à préparer une lessive ou qu'elle saura seulement préserver son petit frère de la diarrhée infantile, en veillant à ce que le lait qu'il boit ne lui soit jamais donné dans des vases malpropres.

Il serait bon, tout au moins, de donner à l'enseignement général une orientation vers l'éducation ménagère. Ne pourrait-on choisir, comme dictée aux jeunes filles, au lieu d'un extrait de Chateaubriand, une leçon d'économie domestique ? ne serait-il pas

plus utile qu'on leur fasse chercher le prix de revient d'un repas, plutôt que d'exiger le calcul du débit d'un robinet ?

Les notions de sciences physiques et naturelles, dit M. Vieillot, que l'on enseigne soit à l'école primaire supérieure, soit à l'école normale, ne sont pas toujours orientées vers l'éducation ménagère. Il n'est pas rare de rencontrer aux examens du brevet élémentaire et du brevet supérieur des aspirantes qui connaissent parfaitement les composés de l'azote, du chlore ou du soufre, et qui sont incapables de faire disparaître une tache de graisse ou de vin ; encore plus nombreuses, celles qui ignorent s'il est indifférent de mettre le morceau de bœuf du pot-au-feu dans l'eau bouillante ou dans l'eau froide.

Il sera difficile, dans la pratique, d'obtenir ces changements. En France, on a trop le goût du parchemin et « l'unique objet de l'enseignement est de préparer les élèves aux examens » (Vieillot). Les maîtres et les maîtresses, craignant de voir le discredit tomber sur leur école, encouragent trop la recherche du diplôme. Mais il est juste de dire qu'ils ne sont pas seuls responsables de ces excès. Les parents leur forcent souvent la main. Et peut-on s'étonner qu'ils réclament avec tant d'insistance pour leurs enfants ce modeste diplôme qui permet d'entrer plus tôt à l'usine ?

Il faudrait donc arriver à réformer les idées des maîtresses et des parents sur ce point et à faire comprendre aux uns comme aux autres la nécessité d'un enseignement pratique.

C. — Choix des maîtresses.

De plus, l'enseignement ménager ne peut être donné avec fruit que par des maitresses spécialement préparées à cette mission. Il faut sans doute qu'elles possèdent toutes les notions scientifiques indispensables, mais ce qu'il faut surtout leur donner, c'est la méthode pédagogique nécessaire pour faire pénétrer ces notions précises et pratiques dans les intelligences plus ou moins développées des jeunes filles, les moins bien douées au point de vue intellectuel étant encore celles qui ont le plus besoin de cet enseignement.

Nous n'insisterons pas pour le moment sur le meilleur mode de formation des maitresses; nous nous contenterons d'en affirmer la nécessité.

Nous nous trouvons en face de deux opinions différentes. Les uns prétendent qu'il convient de former des maitresses avant toute tentative d'enseignement. Les autres soutiennent qu'il vaut mieux ouvrir d'abord des écoles, même avec des maitresses imparfaites, créer un enseignement qu'il est toujours possible de perfectionner dans la suite.

M^{me} Demailly, qui a fondé une classe ménagère à Lens, nous écrivait que la vertu fondamentale de la maitresse devait être la foi dans la valeur sociale de son enseignement; c'est ce dont nous nous sommes rendu compte également en visitant les écoles ménagères de Belgique.

Remarquons cependant que la question n'avance pas, tout au moins au point de vue pratique, parce

que nous tournons dans un cercle vicieux. On ne fonde pas d'écoles parce qu'on manque de maitresses spécialisées, mais les jeunes institutrices n'ont aucune tendance à se spécialiser parce qu'elles ne voient pas d'écoles existantes leur assurant un débouché.

On a critiqué la Belgique, et peut-être, à certains points de vue théoriques, avait-on raison, mais il faut avouer cependant que la pratique a semblé justifier la manière de faire de nos voisins.

Ils n'avaient pas de maitresses spécialisées, ils ont cependant fondé des écoles en grand nombre, puis ils ont cherché méthodiquement à les perfectionner. Ils ont formé de nombreuses maitresses ménagères qui ont répondu à l'appel des dirigeants, parce qu'elles savaient qu'il existait déjà de nombreuses écoles où leur diplôme leur assurait une position stable.

Aujourd'hui, le Ministère belge conseille à toutes les écoles ménagères qu'il subventionne d'avoir une directrice diplômée, et il attend le jour prochain, où son enseignement normal lui en aura fourni un nombre suffisant, pour pouvoir en imposer au moins une dans chaque école subventionnée.

On peut critiquer cette manière de faire, mais il faut constater que ceux qui la critiquent sont presque tous restés dans le domaine des discussions théoriques, alors que les Belges, pratiques avant tout, peuvent aujourd'hui montrer une organisation qui fonctionne et qui excite l'envie de tous les pays voisins.

CHAPITRE V

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER EN BELGIQUE

L'enseignement ménager en Belgique se distingue surtout en ce qu'il est organisé dans un sens éminemment pratique et qu'il a surtout pour but de donner à l'ouvrière les notions essentielles, qui peuvent faire d'elle une bonne ménagère et une excellente mère de famille.

Social avant tout dans son but, il le fut aussi dans ses origines. « Né des besoins populaires, l'enseignement belge a gardé de son origine première une liberté d'allure qu'on trouverait difficilement ailleurs. Depuis les classes ménagères annexées aux cours supérieurs des écoles primaires jusqu'aux écoles ambulantes rurales et aux cours ménagers pour les jeunes filles des ateliers, les formes les plus variées s'offrent à l'attention de l'observateur, merveilleusement adaptées au milieu ambiant, dont

l'étude a toujours précédé leur naissance. » (1).

En 1844, éclata la révolution industrielle, qui supprima le travail à domicile pour le remplacer par la création de grandes usines. La jeune femme, qui, au lieu de travailler chez elle, fut obligée de prendre le chemin de l'usine, négligea fatalement son ménage.

C'est alors, qu'émue de cette situation, une dame du monde, M^{me} de Kerchove, d'Exaerde, fonda la première école ménagère à Moerbeke, et se fit elle-même maîtresse d'école, en choisissant pour élèves les jeunes femmes les plus pauvres, les plus négligentes et les plus dégradées.

Frank nous dit que les résultats furent inespérés : le nombre des indigents secourus diminua, l'ordre et le travail régénérèrent maintes familles misérables, et, après 60 ans, 300 enfants fréquentent encore cette école.

C'est en 1871 que la Belgique eut encore l'honneur de créer la première école ménagère industrielle. M. Smits, directeur de la Société de Marcinelle et Couillié, fonda cette école pour les filles des ouvriers de ses usines.

Ce furent là des initiatives isolées, mais le 15 avril 1874, le prince de Caraman-Chimay, gouverneur du Hainaut, ouvrit la première école ménagère publique à Frameries, puis bientôt dans le Borinage, les écoles de Cuesmes, Wasmes, Paturages, Wiers,

(1) M. BEAUFRETON. *La Quinzaine*, 1905.

Boussu, Carnières, Mont-sur-Marchiennes, Gilly et Hertain. Ces expériences, faites aux frais du prince, furent couronnées de succès; il obtint une médaille d'or à l'Exposition de Paris de 1878.

Ce fut encore un événement social qui attira l'attention de l'Etat sur les écoles ménagères et l'engagea à en favoriser l'établissement partout.

La terrible crise qui ensanglanta une partie des régions industrielles de la Belgique en 1886, amenèrent le Gouvernement présidé par M. A. Bernaert, à instituer la Commission du Travail, dont le rôle fut d'étudier les causes de la crise et les remèdes à y apporter : « La Commission, frappée du désordre et de l'imprévoyance sévissant dans la majorité des ménages ouvriers, recommanda la création d'écoles ménagères comme l'un des moyens de nature à améliorer le plus la condition matérielle et morale des familles ouvrières (Frank). » Cette décision fut prise dans la séance plénière du 25 avril 1887, et c'est à partir de 1889 que les écoles ménagères se multiplièrent en Belgique.

L'Etat n'a cependant jamais créé d'écoles ménagères; il se contente d'encourager les initiatives locales. Les écoles sont créées, soit par les communes, soit par les industriels, soit par des sociétés particulières ou associations charitables. Le choix des locaux regarde les fondateurs, comme les frais de première installation et d'entretien des immeubles restent à leur charge. Mais si l'école accepte le minimum de programme proposé par l'Etat et l'ins-

pection des fonctionnaires délégués, si elle lui soumet son règlement et l'horaire de ses cours, ses projets de budget et ses comptes, elle reçoit alors de l'Etat une subvention de 50 % du prix d'achat du matériel spécial ; et de plus, on lui donne chaque année un subside égal aux deux cinquièmes des dépenses de fonctionnement. La Province et la Commune peuvent aussi subsidier ces écoles, l'une et l'autre pour une part de 30 %.

Quand on connaît les conditions qui présidèrent à l'organisation de ces écoles et le but qu'elles poursuivent, on comprend qu'elles soient dirigées et subsidiées par le Ministère de l'Industrie et du Travail.

C'est en effet, de ce ministère et plus particulièrement de la Direction de l'Enseignement technique et professionnel qu'elles dépendent. (1)

I. — Distribution de l'Enseignement ménager

Les institutions d'enseignement ménager sont très diverses. On peut d'abord distinguer :

(1) Nous considérons comme un devoir agréable de remercier tous ceux qui nous ont permis de nous documenter sur l'Enseignement ménager en Belgique et qui ont mis la plus grande obligeance à nous initier à son fonctionnement. Nos remerciements iront plus particulièrement à M. Mommaert, directeur général au ministère de l'Industrie et du Travail ; à M. Stevens, directeur général de l'office des classes moyennes ; à M. Rombaut, inspecteur général de l'Enseignement technique et professionnel ; à M. P. de Vuyst, inspecteur principal au ministère de l'Agriculture ; et à M. Corman, directeur général de l'Enseignement primaire.

- 1° Les écoles ménagères ;
- 2° Les écoles ménagères et professionnelles ;
- 3° Les écoles professionnelles et ménagères ;
- 4° Les écoles professionnelles proprement dites.

On considère que l'enseignement ainsi distribué répond à peu près à tous les besoins des femmes des différentes classes de la société qui sont dans la nécessité de vivre de leur travail :

1° *L'école ménagère* s'adresse surtout aux filles et aux femmes d'ouvriers ; elle leur apprend la cuisine et le nettoyage, le lessivage, le repassage et le raccommodage. Mais, surtout en cette dernière matière, elle reste toujours très simple, ne s'occupant que du raccommodage et de la confection des objets les plus courants ; elle ne permet jamais les leçons de coupe pour la confection d'objets compliqués, ni l'étude des travaux de fantaisie ou de luxe, comme la broderie ou le crochet, parce qu'elle suppose s'adresser à des femmes qui auront toujours besoin de travailler à l'atelier ou à l'usine et, par suite, ne pourront faire chez elles que les travaux d'intérieur urgents. On suppose aussi que dans cette classe d'ouvrières, le salaire maximum du père sera de 3 à 4 francs et, comme c'est sur cet unique budget de recettes qu'il faut compter pour organiser le budget des dépenses, il est prescrit de ne jamais dépasser dans la confection du repas, le prix de 1 fr. 50 pour une famille de six personnes, soit 0,25 centimes par personne, tout en composant chaque repas d'un potage, d'un plat de viande et

d'un plat de légumes, choisis de telle façon que six adultes puissent y trouver la quantité de substance alibile nécessaire pour se nourrir et une quantité d'aliments suffisante pour satisfaire leur appétit. On obtient facilement ce résultat, et même, comme nous le faisait remarquer M. l'Inspecteur général Rombaut, on reste dans la pratique toujours au-dessous de ces prix, car le repas est préparé pour six adultes ; et, en réalité, la famille se compose du père, de la mère et de quatre enfants. Or, de deux choses l'une : ou les enfants sont jeunes et alors la quantité d'aliments est supérieure aux besoins, on peut donc la restreindre ; ou bien les enfants sont grands ; alors la dépense de 1 fr. 50 est indispensable, mais dans ce cas, il est évident que les enfants déjà grands commencent à travailler, et si le budget des dépenses est maximum les recettes sont aussi augmentées.

Les écoles ménagères se subdivisent en deux variétés : A) Les écoles ménagères proprement dites ; B) les classes ménagères.

A) Les écoles ménagères sont des établissements destinés aux jeunes filles âgées de 14 ans au moins, et elles sont ouvertes pendant toute la journée, tous les jours de la semaine ou tout au moins quatre jours par semaine. Chaque séance pratique doit avoir une durée minima de deux heures et demie. Elle est précédée d'une leçon théorique d'une demi-heure.

B) Les classes ménagères ne diffèrent des écoles ménagères qu'en ce qu'elles ne fonctionnent que

deux fois par semaine au moins, chaque séance durant deux heures et demie ou trois heures, et cela pendant toute l'année. D'autres sont ouvertes toute la semaine, mais pendant six mois de l'année seulement.

Pour rester fidèle au principe qui a présidé à leur création et pour donner leur plein effet, les écoles et classes ménagères ne reçoivent pas d'enfants au-dessous de 14 ans. Cependant, on a été obligé de faire des concessions pour les classes ménagères annexées aux classes supérieures des écoles primaires. Comme les enfants ne fréquentent pas l'école primaire au-delà de 14 ans, on a abaissé pour celles-là seulement l'âge d'admission jusqu'à 12 ans.

Nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur le fonctionnement de ces écoles.

Disons encore qu'en règle générale, l'enseignement complet est donné en deux ans, sauf dans les écoles qui fonctionnent toute l'année pour les mêmes élèves, et où l'enseignement peut être complet en un an.

2° Mais il existe des jeunes filles d'une classe sociale un peu supérieure qui ne fréquenteraient peut-être pas volontiers la même école que les ouvrières ; leur budget familial est plus élevé ; elles pourront plus tard rester chez elles, en se contentant du salaire de leur mari, mais cependant, elles devront s'occuper elles-mêmes de leur ménage. C'est à ces jeunes femmes, filles ou épouses de contre-maitres, de petits employés que s'adressent les *écoles*

ménagères et professionnelles dont les cours ont lieu chaque jour et dont la fréquentation est obligatoire pendant deux ans.

L'enseignement ménager y est donné comme dans les écoles ménagères proprement dites, mais les mêmes élèves fréquentent l'école plus longtemps et plus régulièrement. On peut y insister davantage sur les travaux à l'aiguille ; la coupe et la confection y sont ainsi plus développées.

Ces élèves pourront se servir plus tard, en cas de nécessité, de leurs connaissances professionnelles pour exécuter chez elles les travaux de couture qui fourniront au ménage un salaire d'appoint.

3° *L'école professionnelle et ménagère* constitue encore un échelon plus élevé dans la hiérarchie sociale ; son enseignement est de 3 ans. Les deux premières années, il ressemble beaucoup à celui des écoles précédentes. Pendant la troisième année, au contraire, l'enseignement ménager y est complètement supprimé, comme déjà suffisant, et on perfectionne l'éducation professionnelle de manière à terminer l'apprentissage de ces jeunes filles et à les rendre aptes à remplir des emplois plus élevés dans les industries de la femme.

4° Enfin l'enseignement technique destiné à la femme est complété par des *écoles professionnelles* où l'enseignement ménager est totalement supprimé et dont la durée des cours est de quatre ans.

Cet enseignement est destiné à des jeunes filles, qui plus tard, pourront s'installer chez elles comme

patronnes, ou tout au moins tenir l'emploi de premières dans les grands ateliers.

On voit que l'enseignement ménager et professionnel tient compte avant tout du rang social de celles à qui il s'adresse, et cherche à élever les jeunes filles le mieux possible, mais en les laissant dans le milieu où leur naissance les a placées.

Aussi devons-nous dire que, dans l'installation et dans le fonctionnement de l'école, on respecte ces différences essentielles. Alors que l'école ménagère proprement dite se rapproche d'une habitation ouvrière, les classes ménagères annexées aux écoles professionnelles sont déjà plus luxueuses. On permet aussi d'augmenter un peu le budget des dépenses et le prix des repas préparés à l'école peut être plus élevé.

Outre ces écoles, subsidiées par le Ministère de l'Industrie et du Travail, il en existe encore d'autres subsidiées par le Ministère de l'Agriculture.

Ces écoles ont pour but de donner une éducation professionnelle solide aux jeunes filles qui se destinent à l'agriculture. Elles reçoivent des jeunes filles ayant terminé leurs études primaires et âgées de 14 ans au moins ; l'enseignement y est à la fois théorique et pratique et dure deux ans. Ces *écoles ménagères agricoles* sont de trois catégories.

A) Les sections ménagères agricoles, où l'enseignement est moins développé et qui, par exception, reçoivent des enfants de treize ans.

B) Les écoles ménagères agricoles proprement

dites qui sont des écoles agricoles où l'enseignement ménager prend une place importante.

C) Les écoles supérieures d'agriculture qui ont pour but de donner une instruction supérieure aux jeunes filles appelées à participer à la gestion de propriétés, de grandes exploitations ou qui, éventuellement, se destinent à l'enseignement ménager agricole.

Dans le domaine de l'économie domestique, elles confectionnent et entretiennent les vêtements, lavent, blanchissent et repassent le linge, préparent les repas, tiennent la comptabilité du ménage et de la ferme et s'exercent à l'ornementation du jardin et de l'habitation.

Les élèves tiennent une comptabilité rigoureuse des recettes et des dépenses du ménage ; on fait le relevé mensuel et chaque participante, maîtresse ou élève, paie sa quote-part. (P. de Vuyst.)

Enfin, l'enseignement ménager agricole est complété en Belgique par les *écoles ambulantes* fondées depuis quelques années.

Les écoles ambulantes furent créées au début pour relever l'industrie laitière nationale. Elles eurent pour mission de répandre rapidement dans les campagnes les meilleures méthodes d'utilisation du lait.

Il y a cinq ou six ans, M. le baron Van der Bruggen, ministre de l'Agriculture, développa l'enseignement de l'économie domestique, dans les écoles ambulantes. Celles-ci se transformèrent en écoles ménagères agricoles. Leur enseignement obtient partout un franc succès.

Durant les années 1903, 1904, 1905, les cours des écoles ménagères fixes et des sections ont été suivis par une moyenne de 250 élèves par an.

Durant la même période, les écoles ambulantes ont compté une moyenne de 280 élèves environ.

Le succès de cet enseignement s'affirme donc de jour en jour.

5° Ces deux genres d'écoles ménagères dépendant du Ministère de l'Industrie et du Travail et du Ministère de l'Agriculture sont aujourd'hui bien organisés et fonctionnent parfaitement. Cependant, comme il est souvent difficile de donner cet enseignement à des jeunes filles qui travaillent, on a toujours regretté de constater qu'un trop petit nombre de futures ménagères fréquentaient ces cours. C'est alors que le Ministère de l'Industrie et du Travail a annexé des écoles ménagères aux classes supérieures des écoles primaires, pour lesquelles il a abaissé l'âge d'admission. Dans le but de généraliser davantage cet enseignement le Ministère des Sciences et des Arts auquel est rattachée l'Instruction Publique, cherche à créer des écoles ménagères dans presque toutes les écoles primaires.

Déjà, l'arrêté Ministériel de 1881 disait : « On prendra les mesures nécessaires, pour que les élèves-institutrices soient initiées dès la première année par la voie pratique, au service de la table, à l'entretien des chambres à coucher, aux préparations culinaires les plus importantes. »

Et la circulaire du 1^{er} octobre 1886, insiste encore sur ce point et recommande aux directrices d'écoles

normales de donner à l'enseignement de l'Economie domestique un caractère à la fois intuitif et pratique et de faire sur la tenue de la maison un enseignement appliqué.

Aujourd'hui, les écoles normales vivent sous le régime institué par l'arrêté du 4 septembre 1896, et nous voyons que l'épreuve d'admission à l'école normale comprend deux questions écrites sur l'hygiène, auxquelles sont attribués 8 points sur un total de 200 pour les douze matières. Chaque année, à l'examen semestriel, les épreuves écrites comprennent deux questions sur les notions d'hygiène avec 25 points, et deux questions sur les notions d'économie domestique avec 30 points. L'examen de sortie comprend encore, à l'épreuve écrite, une question sur l'hygiène privée et une question sur les secours en cas d'accident avec 15 points, plus deux questions d'économie domestique. Il y a en outre une épreuve pratique d'économie domestique, et le programme dit : « Chaque élève exécutera l'un des travaux et fera l'une des préparations culinaires figurant au programme des trois années d'études ». On voit donc que l'institutrice sortant de l'école normale devrait déjà être apte à donner l'enseignement ménager ; nous dirons plus loin que le Ministère ne se contente pas de cela et exige de ses maîtresses ménagères un diplôme spécial.

Les Belges se plaisent à répéter qu'ils veulent avant tout faire de l'école une école pratique pour la vie et, dès lors, rien d'étonnant à ce qu'ils cherchent

à introduire dans les écoles de filles l'enseignement de l'économie domestique et des travaux de ménage.

Mais les Belges sont avant tout très respectueux de la liberté et de l'autonomie communales ; par suite, si le gouvernement exige que chaque commune se mette en mesure de donner aux enfants l'instruction, pour reconnaître et accepter son école, il demande seulement qu'elle soit dirigée par des maîtres ayant le diplôme d'Etat, qu'elle soit soumise à l'inspection et qu'elle accepte un programme-type minimum. Chaque commune, chaque particulier qui ouvre une école, est libre lorsqu'il a rempli ce programme minimum, de compléter l'enseignement par des notions en rapport avec les nécessités locales.

Le programme-type des écoles primaires communales de filles comprend parmi les branches obligatoires de l'enseignement, des notions d'hygiène réparties sur les trois degrés, supérieur, moyen et inférieur, de l'école belge (une heure chaque semaine).

Mais, c'est parmi les branches facultatives seulement qu'il range l'économie domestique et les travaux de ménage. Le règlement et programme-type du 26 mai 1897 reconnaît cependant :

On ajouterait un très utile complément à l'enseignement pratique des travaux de ménage en annexant à l'école primaire proprement dite, une classe ménagère, dans les conditions ci-après désignées :

Deux après-midi par semaine, le mercredi et le samedi, par

exemple, les élèves de la division supérieure ou de la section la plus avancée de cette division apprennent les travaux de ménage dans la maison de l'institutrice ou dans tout autre local comprenant au moins une cuisine et une buanderie pourvue du matériel nécessaire. L'ameublement et l'outillage sont les plus simples possibles, car il s'agit de préparer de futures ménagères principalement pour les familles d'ouvriers et de cultivateurs, et non des cuisinières pour les gens riches.

La Notice sur l'enseignement de l'Économie domestique dans les écoles primaires belges, rédigée pour l'Exposition universelle de Paris en 1900, disait aussi :

On s'attache, dans l'enseignement de l'économie domestique à l'école populaire, à viser l'utile et aussi le confort possible, plutôt que le luxe, plutôt que les apparences du luxe surtout. On évite de susciter chez les filles d'ouvriers, d'artisans et des cultivateurs des besoins et des goûts qui soient au-dessus de leur condition; on leur apprend à tirer parti des ressources que peut fournir un intérieur modeste, à se trouver heureuses dans leur milieu.

A mesure que s'accroît le nombre des classes ménagères annexées aux écoles primaires, cet enseignement prend un caractère de plus en plus pratique. Ces classes sont pourvues de l'outillage spécial qu'exige l'enseignement des travaux du ménage et reproduisent, autant que possible, le type exact d'un ménage ouvrier, rustique ou bourgeois, bien ordonné, afin que les jeunes filles y travaillent dans des conditions analogues à celles que présente leur propre intérieur.

Les travaux à l'aiguille forment aussi une branche obligatoire de l'enseignement dans toutes les écoles primaires de filles; mais ici encore, l'enseignement est absolument pratique, et voici ce que disait à ce

sujet la notice rédigée pour l'Exposition de Paris de 1900.

A l'école populaire, l'enseignement des travaux à l'aiguille vise avant tout l'utile, les résultats pratiques, la confection et l'entretien des vêtements usuels, tout ce qui est d'application fréquente dans les ménages d'ouvriers, de petits bourgeois, de petits cultivateurs.

Les travaux d'agrément y sont enseignés seulement lorsque les travaux utiles sont connus, et ils servent surtout à achever et à orner le linge et les vêtements. On n'enseigne aux élèves que des travaux qui s'adaptent à leur condition, aux exigences pratiques du milieu où elles paraissent appelées à vivre. On ne leur permet dans l'exécution des ouvrages aucun luxe, aucune recherche quelque peu coûteuse. On s'attache cependant à former leur goût, à leur montrer que la simplicité n'exclut pas l'élégance, qu'elle la favorise même.

Enfin, les conseils communaux sont autorisés par un article de la loi du 15 septembre 1895 à organiser des écoles d'adultes, dans lesquelles il peut être fait des cours spéciaux d'économie domestique et des travaux de ménage, y compris les travaux à l'aiguille.

Nous avons dit que, dans les écoles primaires, l'enseignement ménager ne figurait que comme branche facultative et avec le respect très grand des Belges pour l'autonomie communale, il est impossible à l'heure actuelle de l'imposer.

Par suite des mêmes circonstances, chaque créateur d'école soit privée, soit publique, peut faire entrer l'enseignement ménager à un degré quelconque dans le programme de cette école. Il est donc

difficile de savoir aujourd'hui, dans combien d'écoles primaires l'enseignement ménager est donné, et surtout de déterminer exactement en quoi il consiste et s'il comprend des exercices pratiques en quantité suffisante.

Au contraire, les écoles ménagères dépendant du Ministère de l'Industrie et du Travail se soumettent à un programme strict pour être reconnues. Si on ajoute qu'un certain nombre d'élèves des écoles primaires, principalement dans les villes, fréquentent une école ménagère annexée à l'école primaire, mais dépendant du Ministère de l'Industrie et du Travail, on voit qu'il devient particulièrement difficile d'être exactement renseigné sur l'importance et la valeur de l'enseignement ménager dans les écoles primaires à l'heure actuelle.

De plus, presque toutes les écoles d'adultes donnant l'enseignement ménager sont aujourd'hui rattachées au Ministère de l'Industrie et du Travail.

Nous savons qu'il y a maintenant une tendance à généraliser l'enseignement ménager dans les écoles primaires, en le rattachant à l'hygiène qui est une branche obligatoire du programme.

Sans aucun doute, c'est là un effort louable quand on voit le grand nombre de jeunes filles qui ne bénéficient pas de l'enseignement ménager post-scolaire. Cependant il faut se demander si cette façon de faire ne présente pas aussi quelques inconvénients. Nous avons déjà dit pour quelles multiples raisons il serait souhaitable que l'ouvrière reçut cet enseigne-

ment à un âge plus avancé, par exemple vers 16 ou 18 ans. Or, il est à craindre que les fillettes de l'école primaire, tout en ne profitant pas beaucoup de l'enseignement ménager parce que trop jeunes, se croient cependant assez instruites en cette science pour ne plus sentir le besoin plus tard de suivre à nouveau des cours.

II. — Fonctionnement de l'enseignement ménager

Dans la description qui va suivre, nous aurons uniquement en vue les écoles ménagères du Ministère de l'Industrie et du Travail qui fonctionnent déjà depuis un certain nombre d'années.

La base de cet enseignement étant de faire des ouvrières, même les plus pauvres, de bonnes ménagères et d'excellentes mères de famille, l'école cherche toujours à rappeler l'intérieur familial de la classe sociale à laquelle l'élève appartient.

M. l'Inspecteur général Rombaut insiste à chaque occasion sur ce point, que l'école idéale serait constituée par une maison ouvrière semblable à la majorité de celles que l'on rencontre dans la région ; le matériel de l'école, en particulier, les ustensiles de cuisine et ceux de la buanderie doivent être identiques à ceux en usage dans la contrée.

Un autre principe fondamental de l'école ménagère belge, c'est que le groupe d'élèves doit rappeler la constitution de la famille ouvrière. Aussi, l'école

ménagère-type comprend toujours 24 élèves divisées en quatre groupes de six, se livrant alternativement aux diverses occupations du ménage, parce qu'on suppose que la famille ouvrière-type se compose de six personnes, père, mère et quatre enfants.

Décrivons d'abord l'école ménagère-type, c'est-à-dire celle fonctionnant matin et soir pendant toute l'année et fréquentée pendant un an au moins par les mêmes élèves.

Les élèves sont divisées en quatre groupes :

- a) Section de cuisine.
- b) Section de lessivage.
- c) Section de repassage.
- d) Section de couture.

Chaque groupe accomplit la même besogne pendant une semaine entière et change ensuite de rôle avec un des groupes suivants, d'après un roulement établi de façon que, en quatre semaines, chaque fillette ait passé une semaine entière dans chacun des groupes.

a) Les élèves chargées de la section de cuisine vont aux provisions et font les achats sous la direction de la maîtresse. On les exerce à toujours faire les achats économiquement, mais à prendre de préférence des aliments de bonne qualité et les moins chers par rapport à leur valeur nutritive.

La maîtresse leur fait ensuite écrire au tableau et recopier sur leur cahier le menu du repas, qui doit se composer d'un potage, d'un plat de viande ou de poisson et d'un légume ou d'un entremets, avec le

détail du prix de chaque ingrédient, de chaque plat, de la totalité du diner.

Dans la leçon théorique qui suit, on insiste sur la valeur alimentaire des denrées choisies, sur leur teneur en albumines et en hydrocarbones, et enfin sur le mode de préparation des plats inscrits au tableau. Ces leçons sont simples, très pratiques et données d'une façon presque uniforme dans toutes les écoles.

C'est ainsi que nous avons vu des élèves d'une intelligence relativement bornée nous répondre parfaitement qu'il fallait faire les pelures de pommes de terre aussi minces que possible, d'abord par raison économique, ce qui est facile à comprendre, mais ensuite parce que la partie en contact avec la pelure est la moins aqueuse et la plus chargée de principes nutritifs. De même, toutes nous ont dit que pour faire un bon bouillon, il convenait de mettre la pièce de bœuf dans l'eau froide, que l'on porte ensuite à l'ébullition, tandis que si l'on veut conserver à la viande tout son suc, il convient de la plonger directement dans l'eau bouillante ; et elles savaient que cela était dû à la coagulation des matières albuminoïdes périphériques empêchant ensuite les sucs de la viande de se répandre dans le bouillon. La plupart connaissaient la teneur en albuminoïdes des principaux légumes et comprenaient pourquoi les pois, les haricots, les lentilles sont des aliments de choix.

Les élèves préparent ensuite elles-mêmes le repas.

En général, deux sont chargées de la cuisine proprement dite, deux épluchent les légumes, et deux veillent à la propreté générale.

Elles mettent ensuite la table et consomment sur place le repas qu'elles ont préparé. Puis elles nettoient et rangent la cuisine, les ustensiles et la vaisselle. Elles apprennent ainsi non seulement à préparer économiquement un bon repas, mais encore à dresser proprement une table, à se tenir convenablement pendant le repas, et à entretenir leur cuisine en parfait état de propreté.

Nous répéterons, une fois de plus, que le prix de revient de ce repas ne doit pas dépasser 1 fr. 50 pour pour 6 personnes.

Nous avons été frappé aussi de l'ordre et de la propreté des cuisines, comme aussi de la parfaite netteté des divers ustensiles. Les murs de l'école portent souvent des maximes : « La femme est la providence du ménage. » « Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. » Et nous avons pu voir que ces maximes étaient mises en pratique, car nous sommes arrivé à l'improviste, avec une inspectrice, qui a fait ouvrir aussitôt toutes les armoires, et a été très fière, à juste titre, de nous montrer que chaque chose occupait bien la place qui lui était régulièrement assignée.

Disons enfin que l'on a tenu absolument à nous faire goûter le potage, que nous avons trouvé excellent.

: b) Pour le lessivage, on apprend également aux

élèves les notions théoriques nécessaires pour qu'elles comprennent le pourquoi des opérations : essangeage du linge à l'eau froide pour dissoudre les matières albuminoïdes des taches que l'on fixerait par coagulation, si on plongeait directement le linge dans l'eau chaude ; nécessité de toujours traiter le linge en le tirant suivant la chaîne, plus résistante que la trame, etc.

Ce sur quoi il faut insister, c'est qu'ici encore l'enseignement est avant tout pratique et les maîtresses diplômées ne craignent pas de mettre leurs mains dans la cuve. C'est aussi une règle de demander aux enfants d'apporter leur propre linge pour le lessivage, afin de se mettre toujours dans les conditions de la famille ouvrière.

On leur apprend surtout à faire un lessivage rationnel en détériorant le linge le moins possible et en évitant les hypochlorites.

Nous avons pu nous rendre compte aussi que les élèves connaissaient théoriquement et pratiquement la nécessité d'étendre le linge sur le pré et le mécanisme par lequel l'air et la lumière interviennent pour enlever les taches.

c) Repassage : — Nous n'avons rien de particulier à ajouter pour le repassage, les jeunes filles opérant sur le linge qu'elles ont lavé la semaine précédente.

Pour le lessivage comme pour le repassage on tâche de graduer les leçons, commençant par des torchons de cuisine et mouchoirs de poche pour passer ensuite aux chemises, aux corsages et enfin aux objets de flanelle et de laine.

d) Nous n'insisterons pas longuement sur la couture qui est d'ailleurs enseignée à peu près dans tous les pays et dans toutes les écoles de filles. Nous avons déjà signalé la seule caractéristique de cet enseignement, c'est que, comme les précédents, il est pratique.

On cherche surtout à obtenir des jeunes filles qu'elles apportent leurs propres vêtements pour les réparer.

Tel est le fonctionnement normal de l'école ménagère complète, celle que nous pouvons appeler l'école ménagère-type. Certaines classes ménagères présentent la même organisation, sauf qu'elles n'ont que deux ou trois séances par semaine.

Les écoles, dans certaines villes, peuvent ainsi fonctionner normalement avec des fillettes de 14 à 15 ans qui ont fini leur instruction primaire et qui ne sont pas encore entrées à l'atelier. Le plus souvent, l'école ménagère s'adresse à des jeunes filles plus âgées déjà retenues par le travail ; alors elle est parfois ouverte dans la journée, après entente avec un industriel. Il en existe un certain nombre de semblables en Belgique. Mais dans bien des cas, l'on a dû se borner à organiser des classes du soir, commençant après la journée de travail ou tout au moins un peu avant la fin de cette journée, les unes à 7 heures ou 7 h. 1/2, les autres à 4 h. 1/2 ou 5 heures. Dans un cas comme dans l'autre, on peut trouver que cette organisation ne va pas sans difficulté. Cependant on ne peut pas nier qu'elle soit

possible, puisque certaines de ces écoles existent depuis des années. Les unes doivent leur recrutement à ce qu'elles fonctionnent comme des œuvres post-scolaires, les enfants ayant fait leur éducation primaire dans la maison revenant volontiers revoir leurs anciennes maitresses quelques heures chaque soir. D'autres se recrutent exclusivement dans le personnel féminin d'une même usine.

Nous pourrions citer de nombreux exemples du bon fonctionnement de certaines de ces écoles. Nous nous contenterons de dire qu'à l'heure actuelle, une école de Gand compte parmi ses élèves trois jeunes femmes mariées.

Certaines écoles du soir annexées aux écoles primaires reçoivent des enfants à partir de 13 ans. Elles sont installées pour répondre aux besoins suivants : l'école du jour prend les enfants au-dessus de 12 ans, à condition qu'elles soient dans les deux classes supérieures de l'école primaire. Or, certaines enfants assez arriérées, atteignent l'âge de 14 ans, avant d'être arrivées dans les classes supérieures et quittent l'école à cet âge, sans passer par ces classes. Celles-là ne pourraient donc jamais suivre normalement les cours ménagers et cependant, moins intelligentes, ce sont peut-être celles qui en ont le plus besoin. On les accepte donc dans une classe du soir.

Certaines institutions ménagères, surtout à la campagne, fonctionnent tous les jours comme les écoles, mais seulement pendant l'hiver. Nous en

avons vu ainsi qui avaient de nombreuses élèves de 16 à 18 ans, et même au-delà. Elles réussissent à les attirer et à les retenir pendant l'hiver, mais il serait impossible de les conserver l'été, alors que les travaux des champs les réclament.

Certaines classes ont plus de 24 élèves. Mais alors, on les subdivise par groupes de 24, et les unes opèrent le matin et les autres le soir.

Parlons maintenant des classes centrales annexées dans les villes aux écoles primaires.

Elles fonctionnent comme les écoles ménagères-types, mais chaque classe reçoit alternativement pendant une semaine, les élèves des cours supérieurs des écoles primaires qui lui sont rattachées, au nombre de 3, 4, 5 et même 6. Alors, les élèves viennent passer une semaine entière à l'école ménagère toutes les trois ou six semaines, suivant les cas. Il importe donc de régler autrement le travail, car on ne peut pas attacher chaque groupe pendant une semaine au même genre d'exercices. Dans ces conditions, les élèves passent deux jours au lessivage, deux jours au repassage, deux jours à la cuisine, et le raccommodage est enseigné à toutes à la fois à certaines heures.

Cette manière de faire n'est évidemment qu'un pis-aller, car les élèves ne passent que trop peu de temps à l'école ménagère, et de plus, elles oublient facilement dans l'intervalle de leur passage, les notions déjà reçues. En outre, comme il faut prendre en bloc les classes supérieures d'une école, les

groupes sont plus ou moins nombreux et la division en familles de six personnes n'est pas toujours rigoureusement observée.

Cependant, nous avons vu quelques-unes de ces écoles qui fonctionnent parfaitement. Il en existe trois pour la ville même de Bruxelles et plusieurs dans les faubourgs de l'agglomération.

Ajoutons que ce qui frappe le visiteur, c'est la simplicité de ces installations, mais aussi leur organisation absolument pratique. On croit se faire facilement une idée de ce qu'est l'école ménagère belge, mais, en réalité, il faut l'avoir vue en plein fonctionnement pour être fixé sur sa valeur pratique.

Il existe évidemment en Belgique d'autres écoles ménagères, mais elles sont absolument privées et l'Etat ne les connaît pas. Telles sont les écoles ménagères des pensionnats, les écoles ménagères de certaines usines, organisées sur le même modèle, mais pour lesquelles l'industriel a voulu supporter toutes les charges et n'a pas demandé le concours de l'État.

Nous avons déjà mentionné les écoles professionnelles d'une part et les écoles agricoles d'autre part, dans lesquels l'enseignement ménager tient une large place.

Il faut encore signaler une ou deux écoles ménagères professionnelles d'un genre particulier : ce sont les écoles de servantes, pour lesquelles l'État n'a pas jugé bon d'intervenir.

Pour assurer le recrutement des écoles ménagères, nous avons vu que l'on comptait beaucoup sur le bon esprit social des industriels. Mais on a cru utile de créer pour elles un haut comité de patronage.

Un arrêté royal du 26 juin 1889 a institué un Comité central de patronage, composé de dames, et placé sous la présidence de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre. Ce Comité a pour mission de provoquer la création d'écoles ménagères et d'assurer la collaboration de dames dévouées à la réalisation de cette œuvre sociale.

Un second arrêté royal du 6 juillet 1890 a eu pour objet de constituer dans chaque province, sous la présidence de la gouvernante, un comité provincial de propagande, qui a pour tâche de propager, d'étendre et de faciliter l'action du Comité central. Les comités provinciaux sont autorisés à déléguer à leur tour, une partie de leurs pouvoirs à des comités locaux. (Frank.)

III. — Budget des écoles ménagères.

Enfin, il est encore un point du fonctionnement sur lequel il est bon d'insister. Beaucoup de communes ou même d'industriels pourraient hésiter à s'engager dans cette création d'écoles, à cause des dépenses qu'elle semble devoir entraîner.

Le *Bulletin mensuel du Musée de l'Enseignement industriel et professionnel* du Hainaut nous donne un type de budget pour une classe ménagère du soir que nous reproduisons.

Aperçu du budget d'une classe ménagère primaire (ou d'une classe ménagère du soir), à raison de 2 séances de 3 heures par semaine, pendant 10 mois ou 40 semaines :

Traitement de la maitresse ménagère, calculé à un franc l'heure = $2 \times 42 \times 3$ heures, en chiffres ronds..	Fr. 250 »
Denrées alimentaires = 0 fr. 25 par élève ou 1 fr. 50 pour 6 élèves par séance, soit 84 séances.....	126 »
Charbon, éclairage, entretien du local, du mobilier, des ustensiles, du linge, etc.....	150 »
Imprévus.....	24 »
Total.....	Fr. 550 »

Il est évident que ces prix sont calculés en supposant que la maîtresse ménagère a une autre occupation pendant le jour; c'est un supplément de traitement offert aux institutrices qui veulent bien prendre, par surcroît, le diplôme de maîtresse ménagère.

IV. — Formation des maîtresses.

Après avoir favorisé l'établissement d'un grand nombre d'écoles ménagères, dont le besoin s'imposait dans les régions industrielles, la Belgique n'a pas tardé à se préoccuper du perfectionnement de ces écoles et en particulier de la question si importante de la formation des maîtresses.

Dans ce but, elle a créé des cours normaux qui ont lieu chaque année, comme en témoigne l'arrêté suivant du 9 juillet 1906 :

Art. 1^{er}. — Un cours temporaire, en langue française et en langue flamande, d'économie domestique et de travaux de ménage, sera donné à l'école normale agréée de Wavre-Notre-Dame, pendant les grandes vacances de 1906.

Le règlement de ce cours est annexé au présent arrêté.

Art. 2. — Des examens de capacité, en langue française et langue flamande, auront lieu pendant les vacances de Pâques de l'année 1907, pour les personnes qui se destinent à l'enseignement de l'économie domestique et des travaux du ménage, dans les classes et écoles ménagères subsidiées par le département de l'Industrie et du Travail.

Le règlement et le programme de ces examens seront publiés ultérieurement.

Une annexe à cet arrêté indique les conditions nécessaires pour être admise à suivre ces cours normaux et nous montre qu'on n'accepte pas les personnes qui n'ont pas déjà fait preuve de connaissances techniques. Le cours normal est plutôt un cours de perfectionnement et de pédagogie qu'un cours d'instruction proprement dite. Les jeunes filles admises possèdent déjà les connaissances ménagères. Le cours est destiné à leur enseigner la manière de communiquer utilement ces connaissances à leurs élèves. Voici les principaux articles de cet arrêté :

Article 1^{er}. — Peuvent être admises au cours temporaire d'économie domestique et de travaux du ménage :

1^o Les maitresses ménagères en fonctions depuis une année au moins dans une classe ou école ménagère subsidiée par le département de l'Industrie et du Travail ;

2^o Les personnes qui possèdent un diplôme d'institutrice primaire ou de régente ;

3^o Les personnes qui justifient d'un diplôme de sortie d'une école professionnelle ou d'une école moyenne et qui ont fait un stage d'une année au moins dans une institution ménagère subsidee par le département de l'Industrie et du Travail ;

4^o Ne sont pas admises au cours temporaire les personnes âgées de moins de 21 ans.

Art. 2. — Toute demande d'admission au cours temporaire devra être adressée au Ministre de l'Industrie et du Travail avant le 6 août 1906. Cette demande devra renseigner les noms, prénoms, date et lieu de naissance, nationalité, profession et domicile de la postulante et être accompagnée des documents suivants :

1^o Pour les maitresses ménagères en fonctions, une attestation du service d'inspection des classes et écoles ménagères ;

2^o Pour les personnes rentrant dans les 2^e et 3^e catégories de l'article 1^{er} ci-dessus, une copie légalisée du diplôme.

Art. 3. — Le nombre des personnes qui seront admises à suivre le cours temporaire est fixé à 40 au maximum.

Les demandes d'inscription seront acceptées dans l'ordre de leur réception. Les personnes possédant le diplôme d'institutrice primaire ou de régente pourront être admises à concurrence du tiers du total des récipiendaires.

Enfin, un arrêté ministériel du 18 janvier 1907 donne les conditions dans lesquelles l'examen fixé au 2 avril 1907 pourra être subi. En voici les principaux articles :

Art. 2. Peuvent seules être admises à ces examens :

1^o Les personnes qui ont suivi le cours d'économie domestique et de travaux du ménage de Wavre-Notre-Dame ;

2^o Les maitresses ménagères en fonctions depuis une année au moins, dans une classe ou une école ménagère subsidee par le département de l'Industrie et du Travail ;

3^o Les personnes qui possèdent le diplôme d'institutrice primaire ou de régente ;

4^o Les personnes qui justifient d'un diplôme de sortie d'une école professionnelle ou d'une école moyenne et qui ont fait un stage d'une année au moins, dans une institution ménagère subsidee par le département de l'Industrie et du Travail.

Les récipiendaires doivent être âgées de 21 ans au moins. Elles peuvent subir à leur choix, l'examen en français ou en flamand.

ART. 6. — Le nombre des personnes qui seront autorisées à subir l'examen est fixé à 50 au maximum.

Les demandes d'inscriptions seront acceptées dans l'ordre de leur réception et seront inscrites en tenant compte de l'ordre de priorité fixé par l'art. 2 ci-dessus.

ART. 7. — L'examen comprend une épreuve écrite, des épreuves pratiques et une épreuve didactique.

L'épreuve écrite porte sur l'hygiène, l'économie domestique et l'horticulture.

Le jury pose une question au moins sur chacune des trois branches.

Comme épreuves pratiques, les récipiendaires feront :

a) Un travail de nettoyage ;

b) Le lavage d'un ou plusieurs objets (linge ou vêtement) ;

c) Le repassage de quatre ou cinq objets :

1^o Linge plat simple non amidonné ;

2^o Linge simple amidonné ;

3^o Linge double non empesé ;

4^o Linge double empesé ;

5^o Un vêtement ;

d) Le raccommodage ou rapiécetage d'un vêtement quelconque ou d'un objet de lingerie.

e) Comme épreuve culinaire, la préparation d'un menu pour famille ouvrière ou de petite bourgeoisie, avec établissement du prix de revient.

L'épreuve didactique consiste en une leçon à donner par chaque récipiendaire ; le sujet de cette leçon, ainsi que l'objet des épreuves pratiques seront désignés par le sort.

ART. 8. — La durée de chacune des épreuves est déterminée comme suit :

a) Epreuves écrites : 2 heures 1/2.

b) Epreuves pratiques : 5 heures pour chaque récipiendaire.

Le raccommodeage précédera toutes les épreuves pratiques.

c) Epreuve didactique : une demi-heure pour chaque récipiendaire.

ART. 9. — Le nombre des points attribués à l'ensemble des épreuves est fixé à 100, à répartir comme suit :

a) Epreuves écrites.

I. Notions d'hygiène.....	10	}	30
II. Notions d'économie pratique	15		
III. Notions d'horticulture.....	5		

b) Epreuves pratiques.

I. Cuisine.....	16	}	45
II. Lavage	8		
III. Repassage	8		
IV. Raccommodeage	8		
V. Nettoyage	5	/	

c) Epreuve didactique.....	25
	100

ART. 10. — Aucune aspirante ne peut obtenir un certificat si elle n'a réuni :

1^o Au moins 60 p. c. du nombre total des points ;

2^o Au moins 50 p. c. des points, séparément, sur l'épreuve par écrit, sur l'épreuve didactique et sur l'ensemble des épreuves pratiques.

On voit donc que les Belges poussent surtout les maitresses diplômées de l'enseignement primaire à faire de l'enseignement ménager, ce qui leur procure un supplément de traitement. D'après ce que nous avons vu du programme des écoles normales primaires, une institutrice sortant de ces écoles

devrait théoriquement avoir des connaissances suffisantes pour faire une maîtresse ménagère.

Cependant, dans la pratique, on lui impose encore 18 mois de stage comme auxiliaire dans une école ménagère, 4 semaines d'enseignement, normal spécialisé et l'obtention d'un diplôme spécial.

On comprend que les maîtresses ainsi formées soient parfaitement aptes à remplir leur rôle comme nous avons pu les juger dans nos visites.

V. — Causes d'insuccès dans le recrutement des écoles ménagères

Frank a pu écrire : « Depuis 1887, le pays s'est couvert d'un réseau d'écoles ménagères modèles.

» L'honneur en revient pour une très grande part à M. Aug. Bernaert, l'éminent chef du Gouvernement de l'époque, qui institua cet enseignement salubre sur des bases nouvelles et durables. Le ministère belge trouva en certains fonctionnaires, en MM. Eug. Rombaut, et J. Stevens, des collaborateurs distingués et dévoués. »

Cependant, si l'enseignement ménager a atteint en Belgique une situation que nous lui envions, il faut reconnaître qu'il n'a pas encore pris toute l'extension désirable et, que dans ces dernières années, il a peut-être subi un léger recul, ou tout au moins qu'il est resté stationnaire. Quelles sont les causes de cet insuccès relatif ?

La première opposition que rencontre l'enseignement ménager, c'est celle de la famille. La mère ne comprend pas que sa fille ait besoin de leçons spéciales pour diriger un ménage, alors qu'elle croit très bien faire elle-même sans jamais les avoir reçues. Le père montre une certaine hostilité pour l'école, quand elle empêche sa fille de travailler, et par suite, quand elle diminue le salaire du ménage. Devant les résultats obtenus, cette hostilité tombe peu à peu, mais celle du père est la première à disparaître, et elle cède bien vite devant la préparation d'un bon plat comme il n'en avait jamais mangé chez lui.

La seconde cause de cet état stationnaire, c'est que l'organisation n'a pas été parfaite du premier coup, mais va simplement en se perfectionnant de jour en jour avec les leçons de l'expérience. On avait cru d'abord que, pour donner des leçons de cuisine, il suffisait de choisir des cuisinières ayant fait leurs preuves techniques, mais n'ayant suivi aucun cours. On n'a pas tardé à voir que c'était une erreur et que ces femmes, malgré leurs connaissances, n'étaient pas aptes à les communiquer à leurs jeunes élèves. C'est depuis lors, que l'on a créé le diplôme spécial de l'enseignement ménager. On pensait aussi qu'il suffisait d'apprendre aux élèves une cuisine quelconque, et dans certains endroits, on avait cru très habile de faire préparer par l'école ménagère, des aliments distribués à la cantine scolaire. On avait aussi établi, à l'exemple

de l'étranger, des écoles fréquentées par un grand nombre d'élèves, recevant toutes ensemble l'instruction théorique et se livrant à tour de rôle, mais trop rarement, aux exercices pratiques.

On s'est bientôt rendu compte que cette organisation était défectueuse et que, pour obtenir des résultats, il fallait se mettre absolument dans les conditions de la famille ouvrière. C'est à ce moment que l'on a décidé, pour représenter la famille normale, de diviser toujours les élèves par groupes de six.

Les écoles ont échoué, surtout dans bien des endroits où elles étaient le plus nécessaire. On a constaté que c'était dans les régions industrielles que l'école était le moins fréquentée, parce que les ouvrières y manifestent un plus grand esprit d'indépendance, et par suite, ne sentent pas le besoin de se soumettre plus longtemps à la tutelle d'une école quelconque.

Certaines écoles n'ont pas donné non plus les résultats qu'on en attendait parce que, retenues par leur travail, les élèves les fréquentaient irrégulièrement.

On a cherché à remédier à ces divers inconvénients par une campagne d'opinion, faite au moyen de conférences et de tracts pour amener, d'une part, les ouvriers à mieux comprendre l'utilité de cette école, et d'autre part, les industriels à en favoriser davantage la fréquentation par leurs ouvrières.

L'école ménagère en Belgique, est essentiellement

gratuite. Cependant, on n'a pas tardé à reconnaître que les élèves attachaient plus de prix à ce qu'elles payaient, et alors, on a tourné la difficulté en faisant payer un droit d'inscription qui est rendu en jetons de présence à celles qui fréquentent régulièrement l'école.

On pense actuellement ainsi qu'il serait utile d'adjoindre une école ménagère à toute école primaire et d'abaisser pour celles-ci l'âge d'admission, car beaucoup d'élèves quittent l'école primaire avant 12 ans ou même sans passer, quel que soit leur âge, par les classes supérieures seules admises à l'heure actuelle à profiter de l'enseignement ménager. Ce serait évidemment un moyen de donner l'enseignement ménager à toutes les enfants, mais cela ne répondrait plus peut-être au but primitif d'atteindre surtout la jeune ouvrière, car les notions acquises avant 12 ans seraient oubliées vers la 20^{me} année au moment où on fonde une famille. On a remarqué aussi que l'école ménagère proprement dite, c'est-à-dire celle fréquentée par les jeunes filles de plus de 14 ans, celle qui est, par suite, la plus apte à porter des fruits, était un peu plus délaissée depuis que l'école primaire faisait de l'enseignement ménager, les jeunes ouvrières étant persuadées en connaître assez en ces matières.

On étudie, à l'heure actuelle, s'il n'y aurait pas lieu de multiplier les écoles du soir, les conférences pratiques et les cours temporaires pour jeunes filles ou femmes de 18 à 22 ans, et aussi s'il n'y aurait pas

moyen de faire de l'école ménagère proprement dite un complément naturel de l'enseignement primaire.

Cependant, les conférences faites pour les adultes, les cours organisés le dimanche par certains patronages ont aussi un inconvénient. Ils donnent quelques notions précises et utiles à des personnes qui ne fréquenteraient pas l'école ménagère — et c'est déjà un bon résultat. — Mais par contre, ces cours et ces conférences espacés n'inspirent pas à la jeune ouvrière le goût de fréquenter l'école ménagère, pour y apprendre davantage encore ; au contraire, ils la poussent souvent à la délaisser, parce qu'elle croit en savoir assez en suivant les conférences du dimanche.

Nous avons observé, dans le programme des écoles ménagères belges, une lacune importante. Nous n'y trouvons nulle part les notions de puériculture. Nous savons que cette lacune a été remarquée et qu'à l'heure actuelle, le Conseil supérieur de l'Enseignement technique est saisi de la question. Des rapports ont déjà été faits, mais ne sont pas encore publiés. Ils concluent d'une façon générale, à un enseignement de la puériculture et même de l'hygiène féminine, gradué suivant l'âge des élèves.

VI. -- Statistique des écoles ménagères en Belgique.

On compte actuellement :

Au Ministère de l'Industrie et du Travail :

287 écoles et classes ménagères, fréquentées par 9.976 élèves.

Au Ministère de l'Agriculture :

14 écoles et sections ménagères agricoles 272 »

17 écoles ménagères ambulantes fréquentées
par..... 170 »

Au Ministère des Sciences et des Arts :

L'enseignement théorique et pratique est donné dans
1.026 écoles primaires.

L'enseignement de l'économie domestique est donné en
outre occasionnellement, mais habituellement, dans 1.346 écoles
primaires.

Voici maintenant le mouvement des écoles
ménagères dépendant du Ministère de l'Industrie
et du Travail, depuis leur fondation en 1884 jusqu'en
1896 :

Années scolaires	Nombre d'écoles et classes ménagères	Nombre total d'élèves
—	—	—
1884-1885.....	2.....	90
1885-1886.....	2.....	90
1886-1887.....	4.....	135
1887-1888.....	9.....	540
1888-1889.....	17.....	1.052
1889-1890.....	35.....	1.899

1890-1891.....	89	4.877
1891-1892.....	134	6.561
1892-1893.....	158	7.893
1893-1894.....	181	8.273
1894-1895.....	212	9.538
1895-1896.....	225	9.539

Nous complétons ce mouvement jusqu'en 1905, en empruntant nos chiffres à diverses sources :

Au 31 Décembre	Nombre d'écoles et classes subsidiées	Nombre total d'élèves	OBSERVATIONS
1896....	225.....	9.539....	D'après le rapport général.
1897....	239.....	9.368....	D'apr. la <i>Revue du Travail</i> .
1898....	245.....	9.041....	» » »
1899....	269.....	9.505....	» » »
1900....	278.....	9.778....	» » »
1901....	277.....	9.791....	» » »
1901....	292.....	9.084....	D'après le rapport général.
1902....	290.....	9.811....	D'apr. la <i>Revue du Travail</i> .
1903....	305.....	10.491....	» » »
1904....	282.....	9.888....	» » »
1905....	287.....	9.976....	» » »

Au point de vue de leur origine, ces écoles se subdivisent de la façon suivante :

	1898	1900	1905	1906
	—	—	—	—
Ecoles ménagères communales.....	21	26	26	25
Ecoles ménagères libres.....	52	52	62	56
Classes ménagères communales....	72	83	80	86
Classes ménagères annexées à des écoles adoptées.....	28	22	4	4
Classes ménagères libres	72	95	115	116

Voici le mouvement par provinces :

	1898		1900		1905		1906	
	écoles	classes	écoles	classes	écoles	classes	écoles	classes
Anvers.....	3	24	5	24	5	25	4	25
Brabant.....	15	20	12	30	18	33	16	34
Flandre-Occidentale.	3	19	3	22	3	23	3	24
Flandre-Orientale...	0	38	0	33	0	29	0	30
Hainaut.....	31	17	34	32	33	31	32	32
Liège.....	9	28	12	29	14	34	13	36
Limbourg.....	1	11	1	14	0	12	0	12
Luxembourg.....	4	5	3	16	5	6	5	6
Namur.....	7	10	8	10	10	6	8	7

La Belgique, en 1904, possède 305 écoles et classes ménagères réparties de la façon suivante : 26 écoles ménagères communales ; 62 écoles ménagères libres ; 95 écoles ménagères communales ; 122 classes ménagères libres.

Ces 305 institutions ménagères sont ainsi groupées entre les 9 provinces du royaume :

PROVINCES	GENRE D'INSTITUTIONS				ENSEMBLE
	ÉCOLES MÉNAGÈRES		CLASSES MÉNAGÈRES		
	communales	libres	communales	libres	
Anvers	2	3	4	21	30
Brabant	3	14	20	14	51
Flandre Occident..	2	1	2	23	28
Flandre Orientale.	»	1	9	21	31
Hainaut	13	20	20	17	70
Liège	2	12	33	5	52
Limbourg.....	»	»	»	15	15
Luxembourg.....	1	4	4	2	11
Namur	3	7	3	4	17
BELGIQUE	26	62	95	122	305

Dans ces dernières années, il y a lieu d'ajouter les écoles professionnelles et ménagères et ménagères et professionnelles :

	1905	1906
Ecoles professionnelles et ménagères..	19	19
Ecoles ménagères et professionnelles..	5	6

Si nous voulons maintenant nous rendre compte du nombre des professeurs et élèves présents dans ces écoles, nous n'avons qu'à consulter les tableaux suivants :

ÉCOLES ET CLASSES MÉNAGÈRES

Années	Nombre	Professeurs	Elèves	Certificats de capacité
1898.....	245	534	9.041	434
1900.....	278	625	9.778	630
1905.....	287	671	9.976	943
1906.....	287	673	9.648	1.050

ÉCOLES PROFESSIONNELLES ET MÉNAGÈRES

1905.....	19	160	974	85
1906.....	19	152	981	87

ÉCOLES MÉNAGÈRES ET PROFESSIONNELLES

1905.....	5	27	277	23
1906.....	6	31	347	40

Le rapport général de 1897 sur la situation de l'enseignement ménager en Belgique nous indique par les chiffres suivants, les dépenses de cet ensei-

gnement, et nous montre en même temps comment se répartit la part contributive de l'Etat, des provinces, des communes et des particuliers.

INSTITUTIONS	Coût total	PART D'INTERVENTION			
		de l'Etat	de la province	de la commune	des particuliers et recettes diverses
		p. G.	p. G.	p. G.	p. G.
63 écoles ménagères	124.609	40	7	19	34
162 classes »	125.725	34	14	27	25
225 écoles et classes	250.354	»	»	»	»

Le tableau suivant fournit l'indication du nombre d'institutions, de professeurs, d'élèves, ainsi que le coût moyen par institution et par élève :

ÉCOLES MÉNAGÈRES DE BELGIQUE

	Nombre d'institutions	Nombre de professeurs	Nombre d'élèves		COUT MOYEN	
			TOTAL	Moyenne par institution	par institution	par élève
					francs	francs
Écoles ménagères..	63	125	2.633	42	1.978	47 33
Classes ménagères.	162	324	6.906	42	776	18 20
Ensemble.	225	450	9.539	42	»	»

Le dernier rapport de 1903, ne fournit plus le relevé récapitulatif des dépenses de l'enseignement ménager. Les 305 institutions ménagères ont coûté 335.000 francs et l'État est intervenu dans la dépense pour 2/5^{me} des frais, soit pour 134.000 fr.

L'enseignement professionnel et ménager, au

profit des jeunes filles, entraîne cet ensemble de dépenses :

29 écoles professionnelles, coûtant.....	435.508 francs.
14 écoles professionnelles et ménagères..	169.231 »
6 écoles ménagères et professionnelles..	19.475 »
3 cours professionnels	29.265 »
4 ateliers d'apprentissage	6.950 »
304 institutions ménagères.....	335.000 »
Soit ensemble 361 institutions.....	995.429 francs.

VII. — Résultats.

On est tenté de trouver que ces résultats sont encore bien insuffisants et l'on fait remarquer que si l'école ménagère est fréquentée environ par 10.000 élèves, il y a en Belgique 255.000 ouvrières employées dans l'industrie. Nous devons admettre qu'il y en a plus encore de retenues loin de chez elles dans les emplois non industriels, mais en supposant même qu'il y ait en Belgique 983.385 femmes ouvrières, comme l'affirme Frank, nous trouvons encore que le résultat atteint par l'école ménagère est fort important.

En effet, si on considère que ces élèves se renouvellent chaque année et que, depuis 1892, les écoles ménagères ont toujours compté entre 8.000 et 10.000 élèves, on voit qu'il doit y avoir à l'heure actuelle en Belgique 100.000 ou 150.000 femmes ayant passé

par l'école ménagère, ce qui, certes, en regard du nombre total des ouvrières, est une belle proportion.

Nous voudrions bien pouvoir constater les résultats de l'enseignement ménager, mais il est évident que ces résultats ne peuvent s'exprimer en statistiques ni en chiffres précis. Cependant, partout où nous avons pu interroger les personnes compétentes, nous avons acquis cette conviction que, dans toutes les régions où il existe une école ménagère bien dirigée et bien fréquentée, la tenue des ménages est beaucoup meilleure que par le passé.

CHAPITRE VI

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER EN FRANCE

I. — Historique

Les anciens qui ont écrit sur l'éducation des femmes en France ont toujours préconisé l'enseignement rationnel de la science ménagère, et nous pourrions citer Montaigne, Fénelon, M^{me} de Genlis et M^{me} de Maintenon.

« Il y a près d'un siècle, écrit Frank, M^{me} Campan (1752-1822) préconisa en France l'enseignement de l'économie domestique. Voici comment, en résumé, la célèbre parisienne exposa la défense de son idée :

» On s'accoutume à la prodigalité comme à l'économie, il est donc bien indispensable d'enseigner à une jeune fille la valeur et l'emploi de l'argent, avant de lui accorder assez de confiance pour la charger des dépenses de son entretien. Pendant une ou deux années, on doit lui faire additionner

tous les mémoires de la dépense ; qu'elle compte et distribue elle-même les sommes dépensées à les acquitter. »

Enfin, plus près de nous, J. Simon fut un précurseur lorsqu'il prononçait cette parole, rappelée par M. Aynard : « Pourquoi n'enseigne-t-on pas la cuisine, cette économie domestique, cet art d'intérieur, si nécessaire pour entretenir la paix et l'harmonie du ménage? »

Ce n'est cependant qu'en 1873 que nous voyons apparaître en France la première école ménagère vraiment digne de ce nom. Elle fut fondée à Reims, par M^{me} Doyen-Doublié, qui l'entretint jusqu'en 1878, époque de sa mort, où elle devint municipale. M^{me} Doyen-Doublié fut longtemps sans susciter d'imitateurs et, jusqu'en ces dernières années, le mouvement créé en France en faveur de l'enseignement ménager fut presque exclusivement platonique.

Nous avons déjà cité un certain nombre de vœux émis par les différents congrès, en faveur de l'enseignement ménager. Les Congrès de la Ligue de l'Enseignement à Reims en 1897, à Toulouse en 1899, à Paris en 1900, à Biarritz en 1907 ; le Congrès des œuvres post-scolaires à Paris en 1900, le Congrès international des Œuvres catholiques à Paris en 1900, ont encore affirmé à nouveau, par des vœux divers, la nécessité de cet enseignement.

Les encouragements et les récompenses vinrent aussi exciter le zèle des partisans de l'enseignement ménager. Au concours de la Ligue de l'Enseigne-

ment de 1901 et 1902, le groupe des Amis de l'Éducation populaire créait pour 1901 un prix qu'il annonçait dans les termes suivants :

Éducation domestique et ménagère. — 4^o Un prix de deux cents francs, dix prix de cent francs, aux directrices ou institutrices d'écoles laïques qui, dans une association d'anciennes élèves ou dans un patronage laïque, auront obtenu les meilleurs résultats pour l'enseignement ménager (économie domestique, tenue de la maison, cuisine, coupe et couture, hygiène, premiers soins aux blessés, etc. (1).

De son côté, l'Académie Française, cette année même, décernait un de ses prix de vertus à une école ménagère, et l'Académie des Sciences morales et politiques récompensait Mesdames Moll-Weiss, Bruhnes, et Gottrau de Watteville pour des mémoires sur les écoles ménagères en France et à l'étranger, alors qu'elle avait déjà récompensé M. Beaufreton pour des travaux analogues.

Malgré cela, les écoles ménagères sont encore à l'état d'embryons.

De toute cette organisation, les programmes officiels ne connaissent rien jusqu'ici. Tout au plus, la loi de 1850 introduit à l'école primaire les travaux à l'aiguille. Le règlement d'organisation pédagogique pour les écoles publiques du 27 juillet 1882 glisse dans le programme les quelques mots suivants :

« Notions très simples d'économie domestique et application à la cuisine, au blanchissage, et à l'entretien du linge, à la toilette, aux soins du ménage, du jardin, de la basse-cour. — Exercices pratiques à l'école et à domicile » ; mais les instruc-

(1) *Revue pédagogique*, 1901.

tions jointes à ce programme en restreignent singulièrement la portée : « Le travail manuel des filles, outre les ouvrages de couture et de coupe, comporte un certain nombre de leçons, de conseils, d'exercices au moyen desquels la maîtresse se proposera, non de faire un cours régulier d'économie domestique, mais d'inspirer aux jeunes filles, par un grand nombre d'exercices pratiques, l'amour de l'ordre, de leur faire acquérir les qualités sérieuses de la femme de ménage et de les mettre en garde contre les goûts frivoles ou dangereux. »

Ce n'est que dans les écoles primaires supérieures de jeunes filles que l'économie domestique trouve sa place sous la forme d'un cours spécial. Ce cours, dépourvu d'exercices pratiques, s'adresse aux élèves de troisième année, qui le suivent une fois par semaine. (Arrêté du 18 août 1893, modifié par l'arrêté du 9 mars 1897.)

Si de l'enseignement primaire nous passons à l'enseignement secondaire des jeunes filles, nous constatons que la loi du 21 décembre 1880 inscrit dans le programme des lycées et collèges féminins, à côté des travaux à l'aiguille, la physiologie, l'hygiène, l'économie domestique, ainsi que des notions de droit usuel, mais ici encore aucun travail pratique n'est prévu et le décret du 27 juillet 1897 n'ose aller plus loin, se bornant à imposer aux lycéennes de troisième année douze conférences d'une heure sur l'économie domestique et l'hygiène.

Le champ reste donc largement ouvert aux libres initiatives, sans qu'aucun règlement d'aucune sorte les vienne entraver (1).

M^{me} Sourdillon, dans l'*Annuaire de l'Enseignement primaire* de 1902, écrivait :

Mais, dans ces programmes si variés et si complets à la fois, il ne nous semble pas qu'on ait fait à l'enseignement ménager, au point de vue pratique, la part qui lui revient. Et

(1) *Guide de l'enseignement ménager*, publié par la Ligue de la liberté d'enseignement.

cependant, si l'on veut que l'école soit ce qu'elle doit être, une préparation à la vie, n'est-il pas indispensable d'introduire dans ses programmes un enseignement pratique du ménage, du ménage qui tient une place si importante dans l'existence de la femme ?

Nous allons retrouver la même idée exprimée par tous ceux qui, depuis lors, se sont occupés de cette question.

M. Leune, qui fut toujours un des ardents propagateurs de l'enseignement ménager dans l'école primaire, constatait que, malgré ses efforts, il n'avait pas encore obtenu de bien grands résultats, puisqu'il disait, au Congrès d'hygiène sociale de Montpellier, en 1905 :

Or si, depuis quelques années, médecins et hygiénistes ont contribué par leurs travaux à déterminer les principes essentiels de la nouvelle science, et en ont formulé les théorèmes fondamentaux, si publicistes et conférenciers se sont efforcés d'appeler l'attention du public sur sa haute utilité sociale, en dépit de quelques efforts très intéressants qui ont été tentés par l'initiative privée, il n'a encore été fait en France que bien peu de chose pour en généraliser la vulgarisation ; rien ou presque rien, en tous cas, n'a été fait pour en organiser l'enseignement, de façon à ce qu'il atteigne tous ceux auxquels il nous apparaît comme devant être d'une utilité aussi grande que l'enseignement de l'arithmétique ou même de l'orthographe.

Dans une conférence faite à Troyes le 4 février 1906, M^{me} Moll-Weiss était également amenée à constater que la France était bien en retard en ce qui concerne l'enseignement ménager et elle disait :

Après s'être longtemps désintéressée des questions d'enseignement ménager, la France s'en occupe tout à coup avec une ardeur passionnée : l'année dernière (mai 1905) le congrès d'hygiène sociale leur accordait même une place d'honneur. La dénomination d'enseignement ménager est à la fois inexacte et incomplète ; il ne doit pas avoir trait seulement aux choses du ménage, mais bien compris, il est la défense véritable de la femme, de l'enfant, de la famille, de la société tout entière, et voilà pourquoi, partout où j'ai pu y arriver, je l'ai appelé l'enseignement familial et social.

.
Aussi sommes-nous très heureux du vœu voté par le Congrès de Montpellier : qu'il soit créé des cours spéciaux en vue de former des maitresses chargées d'enseigner dans les écoles, lycées, écoles normales de jeunes filles, l'économie domestique théorique et pratique...

Cet enseignement, d'après un autre vœu du Congrès de Montpellier, devra être professé dans toutes les maisons d'éducation de jeunes filles : Que dans tous les établissements de jeunes filles et à tous les degrés, l'enseignement ménager soit donné au même titre que les autres enseignements et qu'une note lui soit attribuée dans les examens. Il sera donné aux enfants et aux adultes, aux pauvres et aux riches.

Dans un livre récent (1), M. Jean Lahor et le Dr Lucien Graux pouvaient encore soutenir la même idée :

Depuis que l'opinion se prononce de plus en plus en faveur de cet enseignement, beaucoup d'écoles de Paris, mais pas toutes, ont maintenant des cours de cuisine, de couture, etc., faisant partie des cours complémentaires. Mais il manque trop

(1) L'alimentation à bon marché, saine et rationnelle.

souvent au personnel enseignant la compréhension très exacte de la vie et des besoins populaires.

En province, il n'existe que là où les directrices d'écoles ont de l'initiative, et tout dépend de leur bon vouloir, car de l'Administration encore elles n'ont pas reçu d'ordres.

Je citerai M^{me} Demailly, à Lens, qui a écrit sur le sujet des brochures intéressantes. Enfin, l'an dernier, M. Gasquet, directeur au Ministère de l'Instruction publique, a, pour les écoles normales, mais seulement primaires d'institutrices, changé le programme de la 3^{me} année, afin de l'y faire entrer. S'il marche trop toujours d'un pas hésitant et boiteux, c'est que, pour le donner, on n'a pas d'abord, comme en Angleterre, formé des maitresses; et il faut absolument qu'il ait aujourd'hui son école normale, ce que demandent, et je me joins à eux, MM. Cheysson, Siegfried, Liard, Mabilleau et d'autres.

Dans l'enseignement secondaire, pour le donner, quelques tentatives ont été faites par certains lycées, mais toujours sous l'initiative et la responsabilité de leur directrice.

Il est aussi des cours libres d'alimentation à bon marché et de tenue du ménage. Je signalerai dans ce sens les efforts faits par une femme d'une généreuse activité, M^{me} Berot-Berger, de Saint-Quentin; le cours qu'a institué M^{me} Gahery, dans cette œuvre excellente, créée par elle, l'Union familiale, 172 et 191, rue de Charonne, à Paris, et le cours récent de l'Université des Annales, rue Saint-Georges, 51.

Depuis 1901, la question de la réforme des programmes est toujours à l'étude et n'a guère avancé.

II. — État actuel.

A. — ÉCOLES OFFICIELLES

1° ÉCOLES NORMALES

Dans les écoles normales primaires, l'économie domestique est enseignée, mais d'une façon presque exclusivement théorique, en tous cas bien insuffisante.

Enfin, le plan d'études et les programmes d'enseignement des écoles normales primaires d'institutrices prescrivent de faire aux aspirantes-maitresses un cours d'économie domestique d'une heure par semaine (en troisième année seulement) ; de plus, les travaux de couture absorbent de 2 à 3 heures par semaine ; et, pendant 2 ans, les travaux du ménage et du jardin leur sont imposés comme travail hebdomadaire, d'une durée de deux heures. Les instructions officielles prescrivent d'associer, autant que possible, les élèves-maitresses aux soins du ménage et à la préparation des repas. La directrice et l'économe doivent s'efforcer, par des conseils et des directions pratiques, d'initier les élèves-institutrices, en dehors des heures de classe et d'étude, à tout ce qui concerne les travaux et les soins du ménage (1). (Décret du 18 janvier 1887, (art. 82) arrêtés des 18 janvier 1887, (art. 97 à 107), 24 juillet 1888 et 10 janvier 1889.)

M^{me} Sourdillon exprime aussi le désir que l'enseignement ménager prenne une place plus considérable à l'école normale.

(1) FRANK. *L'Education domestique des filles*.

L'enseignement ménager pourrait avoir lieu deux fois par semaine. Chaque leçon aurait une durée d'une heure et demie. La première demi-heure, à peu près, serait consacrée à un exposé théorique qui se terminerait par la dictée d'un résumé. L'ensemble de ces résumés constituerait un carnet d'économie domestique où seraient consignés principes, recettes et procédés, et qui pourrait être précieux, plus tard, pour la maîtresse de maison. Le reste du temps — une heure environ — serait employé à compléter par des exercices pratiques celles de ces leçons qui seraient susceptibles d'une application effective à l'école (1).

Nous ne pouvons cependant méconnaître que quelques efforts ont été faits. C'est ainsi que M. Gasquet, directeur de l'Enseignement primaire, a modifié le programme des écoles normales de jeunes filles dans ce sens. M. Bédorez, directeur de l'Enseignement primaire de la Seine, a ouvert à l'école ménagère de la rue des Minimes, un cours normal, où 20 institutrices de la ville de Paris peuvent se préparer chaque année à obtenir leur diplôme. Enfin, M. Gauthier, directeur de l'Enseignement secondaire, a chargé M^{me} Moll-Weiss du cours d'enseignement ménager à l'école normale supérieure de Sèvres.

Ajoutons que l'enseignement ménager a fait aussi quelques progrès dans les lycées et écoles primaires supérieures. Malheureusement, il n'en fut pas de même dans les milieux où cet enseignement est surtout nécessaire, c'est-à-dire, à l'école

(1) Annuaire de l'Enseignement primaire 1902.

primaire et dans les villes industrielles. C'est là pourtant qu'il est appelé à rendre le plus de services en hygiène sociale.

2° ÉCOLES PRIMAIRES ET MÉNAGÈRES

Pour les écoles officielles, il nous est impossible de faire le départ de ce qui revient, dans ces institutions, à l'État et à l'initiative privée, quand cette dernière vient de l'institutrice ou d'un organisme comme la Ligue de l'Enseignement.

a) *Ville de Paris*

Il convient d'abord de citer les efforts faits par la ville de Paris.

D'après le très récent rapport présenté au Conseil Municipal par M. Dausset, sur 30 cours complémentaires ordinaires, 25 seulement ont pu s'occuper d'enseignement ménager, les cinq autres ne possédant pas le local nécessaire à cet enseignement. Dans 12 de ces Cours, on enseigne la cuisine et le repassage, mais quinze possèdent uniquement des cours de cuisine. Ces derniers cours ne comprennent pas seulement la préparation et la cuisson des aliments, mais aussi l'achat des provisions nécessaires au déjeuner et dont la liste est fixée d'avance par le menu du jour. Deux ou trois élèves accompagnées de la maîtresse cuisinière et d'une institutrice, vont à tour de rôle, faire ces provisions et sont initiées à la tenue du carnet de dépenses.

Voici, pris au hasard, un menu d'été et un menu d'hiver exécutés à ces cours :

MENU D'ÉTÉ

—
Bouillon aux pâtes
Restes de bœuf accommodés
en boulettes
Salade.

MENU D'HIVER

—
Soupe aux pommes de terre
et poireaux
Poisson sur le gril ou en friture
Salade de légumes.

L'enseignement a lieu d'octobre à juin, pendant deux jours consécutifs par semaine, de huit heures du matin à midi ; mais comme les élèves n'y prennent part qu'à tour de rôle et par séries de 8 à 10, le cours complet ne comprend que 16 leçons par élève. (Beaufreton.)

Cependant, l'enseignement ménager n'est réellement organisé que dans les écoles qui possèdent des cours complémentaires réguliers.

Les cours complémentaires ont été créés dans les écoles de la ville de Paris, par un arrêté préfectoral du 25 octobre 1884. Les décret et arrêté ministériels du 18 janvier 1887 ont consacré l'existence de ces cours et les ont classés au nombre des établissements d'instruction primaire supérieure.

Il faut pour les fréquenter être âgée de 12 ans au moins et de 15 ans au plus, et être en outre pourvue du certificat d'études primaires. Il y a un examen d'admission portant sur l'orthographe, l'arithmétique, la rédaction, l'histoire et la géographie de la France, les éléments des sciences physiques et naturelles, le dessin et la couture. (Arrêtés préfectoraux des 25 octobre 1884, 28 août 1885, 16 juillet 1887.)

Les cours sont de un an et exceptionnellement de deux ans (arrêté ministériel du 25 janvier 1895.)

Dans les cours complémentaires manuels et ménagers, actuellement au nombre de 7, l'enseignement de la cuisine, du blanchissage et des nettoyage et entretien de la maison est donné aux élèves d'une manière plus complète, il se lie étroitement aux cours manuels de couture et de lingerie, et l'adjointe, chargée de le surveiller et de le compléter par des leçons théoriques, est particulièrement préparée à cet enseignement; presque toutes les adjointes de ces cours possèdent le certificat ministériel du travail manuel, dans lequel une part très importante est faite aux travaux manuels ainsi qu'aux sciences appliquées à l'hygiène et à l'économie domestique. Enfin, nous ajouterons que l'orientation même de ces cours manuels et ménagers est de nature à rendre plus complète l'éducation pratique donnée au cours de cuisine et de blanchissage, tandis que le programme même des cours complémentaires ordinaires et le certificat final qui en est la consécration, dirigent l'esprit des élèves vers un autre but, et si dans quelques écoles, comme celle de la rue des Pyrénées, l'organisation de l'enseignement ménager est digne de tous les éloges, il faut bien avouer que de tels cours semblent à beaucoup de directrices et de professeurs une perte de temps et une distraction nuisible pour les études classiques. (Beaufreton.)

Ces cours manuels et ménagers ont été établis depuis 1899, mais, comme le dit Beaufreton, leur orientation dépend un peu des tendances des maîtresses, et dès lors, ils sont plutôt professionnels et l'examen du programme de 1900 montre combien l'enseignement ménager y a diminué d'importance.

Dans une semaine :

16 h. $\frac{3}{4}$ sont consacrées à l'enseignement général,

18 heures à l'enseignement professionnel : dessin, confection, lingerie, modes, etc.

3 heures à l'enseignement ménager.

Il y a encore un peu d'enseignement ménager dans le programme des six écoles professionnelles de la ville de Paris.

Au Conseil municipal, le 11 mars 1904, M. Dausset résumait ainsi l'enseignement ménager dans ces six écoles professionnelles :

1° Des cours théoriques d'hygiène et d'économie domestique confiés aux institutrices-adjointes de l'école ;

2° Des cours pratiques confiés à des professeurs spéciaux sur la cuisine, l'entretien de la maison et du linge.

Toutes les élèves de ces écoles suivent ces cours une semaine de suite et au moyen d'un roulement par séries de huit à dix.

Cependant, dans la pratique, ce programme n'est pas toujours exécuté.

Dans les six écoles professionnelles parisiennes de jeunes filles, l'enseignement ménager ne fonctionne pas également, faute d'installation suffisante. Rue de Poitou, on ne trouve que des leçons théoriques d'économie domestique, auxquelles on joint, rue Ganneron, l'enseignement pratique de la cuisine. Par contre, rue Fondary, rue Bourret, rue d'Abbeville et rue de la Tombe-Issoire, existe un enseignement complet, comprenant à la fois des cours théoriques d'hygiène et d'économie domestique confiés aux institutrices adjointes de l'école et des cours pratiques de cuisine, ménage, nettoyages divers, lavage, raccommodage, repassage, dirigés par des professeurs spéciaux (Beaufreton).

Voici la nomenclature des écoles parisiennes où l'enseignement ménager doit être organisé, d'après les programmes officiels :

Ecoles professionnelles et ménagères
(*Annuaire de la Jeunesse*, 1907)

3^e Arrondissement. — Rue de Poitou, 7. — Economie domestique et enseignement ménager.

10^e Arrondissement. — Rue d'Abbeville, 12. — Economie domestique, cuisine, ménage.

14^e Arrondissement. — Rue de la Tombe-Issoire, 17. — Enseignement du ménage et de la cuisine.

15^e Arrondissement. — Rue Fondary, 24. — Cuisine, ménage, raccommodage de vêtements.

18^e Arrondissement. — Rue Ganneron, 26. — Economie domestique, cuisine.

19^e Arrondissement. — Rue Bourret, 2. — Cuisine, ménage, raccommodage des vêtements.

Cours complémentaires d'enseignement manuel et ménager
(*Annuaire de la Jeunesse*, 1907)

1^{er} Arrondissement. — 15, rue de l'Arbre-Sec.

3^e — — — 7, rue des Minimes.

11^e — — — 75, boulevard de Belleville.

12^e — — — 49, rue de Charenton.

13^e — — — 123, rue de Patay.

13^e — — — 8, rue Daviel.

15^e — — — 5, rue Corbon.

17^e — — — Rue Félix-Pécant.

20^e — — — 13, rue Sorbier.

20^e — — — 40, rue des Pyrénées.

M. Lavergne, en 1900, donnait ainsi le mouvement de ces écoles :

Ecoles professionnelles pour filles

	1877	1888	1899 (31 décembre)
Nombre d'écoles	Néant	5	6
» d'ateliers	do	49	59
» de maitresses....	do	92	150
» d'élèves.....	do	780	1.534

*Cours complémentaires
d'enseignement professionnel et ménager.*

	1877	1888	1899 (31 décembre)
Nombre de cours.....	Néant	Néant	6
» de divisions....	do	do	6
» de maitresses..	do	do	12
» d'élèves	do	do	247

Il existe encore une Ecole des ménagères parisiennes, rue des Minimes. M^{me} Rauber, dans un article du *Manuel Général* (1^{er} mars 1902), en donnait la description. Administrativement, c'est un cours complémentaire annexé à une école primaire communale et dû à un legs de M^{me} Ulysse Trélat pour la fondation « d'une école destinée à préparer les jeunes filles aux travaux du ménage, tout en complétant leur instruction primaire ».

Rue des Minimes, enfin, la ville de Paris a ouvert un cours manuel et ménager destiné, comme l'indiquaient les affiches annonçant son ouverture, « à préparer les jeunes filles aux

travaux du ménage, à former des ménagères économes, instruites et capables de confectionner robes et vêtements simples, objets de lingerie, chapeaux, etc., pour elles-mêmes et pour leurs familles. »

Les élèves, qui doivent avoir 13 ans au moins et 15 ans au plus, y trouvent les cours théoriques et pratiques les plus divers, trop variés même à notre avis. Si, en effet, l'enseignement primaire doit continuer à trouver sa place dans un cours manuel et ménager, nous estimons que ce n'est qu'à la suite d'une confusion qu'on a pu y introduire des cours de sténographie et de dactylographie, de dessin et d'aquarelle. L'enseignement ménager doit être tout autre que l'enseignement professionnel ; celui-ci peut former des sténo-dactylographes ou des aquarellistes ; à celui-là suffit de former des épouses et des mères (Beaufreton).

La Ligue de l'Enseignement a pris l'initiative de l'organisation suivante, analogue à l'école centrale de Bruxelles :

A Paris, rue de Ménilmontant, les écoles municipales du XX^e arrondissement envoient, tous les vendredis, de 4 heures à 7 heures, quelques-unes de leurs élèves suivre à tour de rôle six leçons de cuisine. Chacune des enfants accomplit successivement les diverses tâches que nécessite la préparation d'un repas, dont le coût ne dépasse jamais 0 fr. 25 par tête (vin et dessert exclus) (Beaufreton).

Il s'en faut cependant de beaucoup que cet enseignement soit donné partout de façon à porter tous ses fruits. M. Beaufreton le constatait en 1905 :

M. Strauss a pu écrire sans aucune exagération, dans la *Revue Larousse*, à propos des classes ménagères parisiennes :

« Les maitresses techniques, choisies parmi d'anciennes

cuisinières, ne possèdent pas, pour la plupart, les aptitudes pédagogiques indispensables pour accomplir une tâche aussi malaisée. » Et M. Dausset, appréciant, près de cinq ans plus tard, les mêmes cours, n'a pu que confirmer ce jugement : « Le défaut le plus grand de ces cours, dit l'honorable conseiller municipal de Paris, est que l'enseignement y est donné par des spécialistes : par une cuisinière de profession en ce qui concerne la préparation des aliments, par une couturière en ce qui concerne le raccommodage et la confection des vêtements, par une blanchisseuse en ce qui concerne le lavage et le repassage du linge. L'inconvénient est que la plupart de ces maîtresses, peu ou mal préparées à la partie théorique de l'enseignement, ne peuvent accompagner leurs leçons d'explications raisonnées. »

b) *Départements.*

Il nous est difficile de fournir des renseignements précis sur l'enseignement ménager dans les écoles officielles des départements. Les personnes les plus autorisées et les plus compétentes ont la conviction que cet enseignement se répand peu à peu et commence à pénétrer sérieusement dans nos écoles, mais il leur est impossible d'être plus précis.

Nous signalerons donc simplement les écoles dont nous avons vu faire mention dans nos lectures. Outre l'école de Reims dont nous avons déjà parlé, on signale les écoles de :

Ay (Marne), (Bulletin de l'instruction primaire de la Marne, 1891).

Ecole-type des Landes, Caen, (Revue pédagogique de 1900).

Issoudun. (Revue pédagogique de 1901).

Asnières. — St-Denis. — Lonjumeau. — (Congrès de Caen 1901).

Escohières. — Forville. — Moustiers-les-Bains. — Pelvoux. — Puy-St-Pierre (Hautes-Alpes.).

Mont de Marsan (Landes). (Revue pédagogique de 1902).

Troyes, 1907.

Au Congrès de Lyon en 1902, M. Robelin signale que l'enseignement ménager est introduit maintenant dans un grand nombre d'écoles et de patronages.

D'après un rapport de M. Edouard Petit (1) résumé par M. Maurice Beaufreton (2) la Ligue de l'Enseignement aurait obtenu déjà de bons résultats.

Le branle avait été donné par le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme, la Marne, les Vosges, le Rhône, où le conseil municipal de Lyon allouait un crédit de 20.000 francs pour l'organisation méthodique de l'enseignement ménager, et l'innovation faisait tâche d'huile : Dans l'Ariège, la Vendée, la Meuse, les Ardennes, la Haute-Saône, la Haute-Loire, les cours de cuisine repassage, raccommodage, de coupe et d'assemblage, de couture, de comptabilité domestique, les leçons sur l'éducation de la femme au foyer étaient en honneur. A Epinal le programme de l'inspection comprend l'aération et la propreté du logement, la comptabilité ménagère, la lessive, l'entretien des vêtements, l'hygiène allant jusqu'à la nourriture des petits enfants, au choix du berceau et à la vaccination. A Nancy, le bureau de bienfaisance prend l'initiative de la création d'une école.

A Sens, à l'école Campan, une leçon de couture est faite chaque semaine à 40 élèves pourvues du certificat d'études,

(1) Rapport de M. Ed. PETIT. *Journal Officiel* du 17 août 1901.

(2) M. BEAUFRETON. — *La Quinzaine*, Mars 1905.

une seconde leçon porte sur la cuisine, le lessivage et le repassage.

Au Quesnoy, à Caen, à Cognac, en Eure-et-Loire, les élèves sont réparties en plusieurs équipes : l'une est chargée des achats de viande, d'épicerie, de légumes ; la seconde de l'épluchage ; la troisième de la confection des plats ; la quatrième dresse la table et place les couverts. Une jeune fille tient la comptabilité. Quand tout est prêt, on se met à table. C'est pour la maîtresse le moment de faire voir comment on dresse un mets, comment on découpe, comment on sert et dessert, et de donner en passant des conseils sur les règles de la bienséance à table. Le repas terminé, on lave et on range la vaisselle ; l'élève chargée de la comptabilité fait le compte et chacune des convives paie son écot.

En 1897, M. Ch. Driessens, fit une série de conférences culinaires dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures de filles de l'Académie de Lille. Dans cette ville, affirme-t-il, les institutrices organisèrent des leçons de cuisine pour les adultes.

A Lens, depuis 1900, l'école Campan, due à l'initiative dévouée de M^{me} Demailly, directrice d'école, et inaugurée par M. Driessens, est restée très active. Elle comprend 62 élèves et le cours a lieu deux fois par semaine.

Liévin compte quatre écoles, dont trois sont sous la direction de la Compagnie des Mines, et qui comprennent ensemble 400 élèves. Dans différentes communes, les cours fonctionnent régulièrement, aidés par des subventions municipales et des souscriptions.

M. Driessens, rendant compte de l'enseignement ménager dans l'Académie de Lille (*Revue pédagogique de 1901*), dit : « du reste, l'enseignement ménager est en honneur à Lille, et le terrain y est admirablement préparé. »

Nous voulons bien croire que tout le monde comprend à Lille l'importance de pareil enseignement dans une grande ville essentiellement industrielle, qu'en un mot, le terrain y est admirablement préparé ; mais nous devons cependant déclarer que depuis 1901, les choses sont restées en l'état, c'est-à-dire à la période de préparation, et que l'enseignement ménager véritablement pratique n'est à peu près donné nulle part.

D'après le même auteur, à Meurchin, à Pont-à-Vendin, à Mazingarbe, à Wingles, à Noyelles-sous-Lens, à Bully-Grenay, à Vendin-le-Vieil, à Sallaumines, à Carvin, l'enseignement ménager fonctionne régulièrement. Il en serait de même à Arras.

Il nous dit aussi que presque toutes les communes de l'arrondissement de Douai, Roost-Warendin, Auby, Waziers, Cantin, etc., ont leur enseignement ménager.

Nous savons que cet enseignement a fait de grands progrès dans le département du Pas-de-Calais, surtout sous l'impulsion de M. Leune et de M^{me} Demailly. Mais dans les communes du Nord, et en particulier dans l'arrondissement de Douai, malgré les affirmations de M. Driessens, nous sommes obligé de déclarer que l'enseignement ménager bien organisé n'existe pas.

Nous ne sommes pas d'ailleurs très partisan de l'enseignement ménager tel que le comprend M. Driessens. Il écrit : « La méthode suivie est, du reste, celle que j'ai toujours préconisée et pratiquée : cours théoriques faits par le professeur, puis expériences pratiques et manipulations avec le concours actif de quelques élèves pendant que les autres prennent note des opérations exécutées sous leurs yeux. »

Nous avons vu fonctionner certaines de ces écoles où un grand nombre d'élèves écoutent un cours théorique, regardent manipuler et ne font elles-mêmes à tour de rôle les opérations pratiques que trop rarement. Si un tel enseignement vaut mieux que rien, nous devons cependant avouer que toutes nos préférences vont à la méthode belge où le cours ne comprend que 24 élèves au maximum et où chaque élève exécute les exercices pratiques pendant deux heures et demie à chaque séance.

Dans l'arrondissement d'Avesnes, M. l'Inspecteur Hannedouche a visité plusieurs cours pratiques d'éducation ménagère (*Revue pédagogique* 1901). Il en est revenu enchanté. Mais notons encore que ces classes ménagères ne fonctionnent que deux fois par mois.

Nous pourrions dire que l'enseignement officiel n'a pas ou presque pas d'écoles ménagères à proprement parler. Là, où l'éducation ménagère se donne le mieux, il s'agit presque toujours de classes qui fonctionnent au maximum deux fois par

semaine. Voici, en effet, ce que nous écrivait M^{me} Demailly elle-même, qui fut la fondatrice et est encore la directrice de l'école Campan de Lens, celle où l'éducation ménagère est la mieux comprise : « Nous n'avons pas une école ménagère, mais une classe, où se donne plus spécialement l'enseignement ménager pratique. Cette classe comprend les élèves qui ont obtenu le certificat d'étude l'année précédente, elles ont de 11 à 13 ans. L'enseignement ménager (cuisine, nettoyage et entretien du mobilier et de la maison, un peu de lessive et de repassage) y est donné deux demi-jours par semaine. La couture pratique (raccommodage, coupe usuelle) et l'hygiène prennent en sus 7 heures par semaine. Le reste du temps est consacré à l'enseignement général. »

Il est certain que nous n'avons pas cité toutes les écoles qui font ou qui prétendent faire de l'enseignement ménager. Cependant, nous nous déclarerions encore satisfait des résultats, si cet enseignement était donné partout, tel que nous le comprenons et tel que tous les pédagogues en affirment la nécessité.

En France, la tendance actuelle est d'introduire l'enseignement ménager à l'école primaire plutôt que de fonder des écoles ménagères autonomes. Outre l'inconvénient déjà signalé que ces cours s'adressent à des élèves trop jeunes, qu'ils sont trop espacés pour produire tous leurs effets, il faut encore reconnaître que cet enseignement ménager

est souvent donné de façon incomplète et insuffisante. L'enseignement théorique trouve encore place dans certaines écoles, mais l'enseignement pratique y fait défaut ou n'y tient qu'une place vraiment dérisoire.

Cela vaut peut-être mieux que rien, mais il y a là un danger, car on finit par croire que l'on a fait quelque chose, alors que l'organisation de cet enseignement le rend absolument incapable de produire aucun résultat.

C'est ainsi que M. Humbert, inspecteur primaire à Argelès, recommandait aux institutrices de sa circonscription, d'introduire l'enseignement ménager à l'école primaire. Il leur montrait qu'à propos de l'enseignement général et surtout de l'enseignement des sciences physiques et naturelles, il leur était facile de donner les leçons nécessaires d'hygiène, d'économie domestique, d'alimentation et de cuisine, et il leur citait comme exemple une institutrice qui avait organisé cet enseignement théorique dans des cours d'adultes du soir, et qui terminait son cours par un dîner offert aux élèves et préparé par elles.

« Vous voyez, leur disait-il, qu'avec de la bonne volonté, on peut triompher de toutes les difficultés que l'on rencontre. » Sans aucun doute, on ne peut que féliciter cette institutrice de son initiative, mais ce serait une dangereuse illusion que de croire, comme nous avons trop de tendance à le faire en France, qu'elle a donné par cela même un véritable enseignement ménager pratique.

De même, il nous est difficile d'admettre que cet enseignement puisse avoir une portée sociale quand il s'adresse, comme à Liévin, à 400 élèves réparties sur 4 écoles seulement.

Cette insuffisance et cette organisation défectueuse de l'enseignement ménager est constatée par tous.

Chez nous, l'enseignement théorique de l'économie domestique figure bien dans le programme des écoles primaires ; mais les notions relatives à cet enseignement sont réparties dans divers cours (sciences physiques et naturelles, hygiène, économie domestique, couture) : elles ne forment pas un tout. Quant à l'enseignement pratique, chacun sait qu'il n'y a pas de place pour lui à l'école. Quelques institutrices zélées donnent bien parfois des leçons de cuisine à leurs petites élèves, mais on avouera que ces tentatives isolées, si louables, si dignes d'encouragement qu'elles soient, ne peuvent conduire qu'à des résultats insuffisants. (1)

Au Congrès de Toulouse en 1899, MM. Muret et Driessens disent que, dans beaucoup d'écoles, surtout dans les lycées de jeunes filles et les écoles primaires supérieures, l'enseignement de l'économie domestique est organisé aujourd'hui, mais surtout au point de vue de la coupe et de la couture. Il y a des écoles où l'on enseigne la science du ménage, où l'on apprend même à repasser, où sont donnés les éléments de la cuisine, *par des personnes de bonne volonté, mais incompetentes, sans théorie ni méthode.*

(1) M^{me} SOURDILLON. *Annuaire de l'Enseignement primaire*, 1902.

Les *Annales de l'Alliance d'Hygiène sociale* d'Avril 1905 disaient :

Suivant l'esprit des instructions annexées au programme de 1887, les notions d'économie domestique doivent être données au moyen d'entretiens familiers, de lectures appropriées et, quand c'est possible, sous forme de *démonstrations pratiques*. *Celles-ci, en fait, sont réduites à un très petit nombre d'exercices, faute de temps, d'installation appropriée et de matériel.* Mais l'institutrice peut inspirer à ses élèves le goût et le respect des choses du ménage, leur recommander une série de devoirs domestiques à faire à la maison. Il sera bon aussi d'exiger un carnet spécial où seront consignés les conseils et les recettes donnés à l'école.

En résumé, des trois grandes branches que comprend l'enseignement ménager, le travail manuel, c'est-à-dire la couture est la seule aujourd'hui pratiquée complètement à l'école.

Les notions d'hygiène et d'économie domestique, entretien du ménage, cuisine, sont en fait théoriques et sont trop souvent oubliées, quand la fillette quitte l'école, faute d'une pratique suivie et méthodique.

B. — ÉCOLES PRIVÉES

Mais il n'y a pas que dans le monde officiel que l'on a fait des efforts en faveur de cet enseignement ménager. Il faut même reconnaître que les initiatives individuelles et l'enseignement privé ont devancé l'État sur ce point.

1° ÉCOLES NORMALES

C'est ainsi que se sont fondées un peu partout, mais en particulier à Paris, des écoles normales

privées qui ont pour mission de former des maîtresses uniquement destinées à l'enseignement ménager.

M^{me} la Comtesse de Diesbach, après un voyage d'études en Belgique, a fondé un institut ménager qui fonctionne actuellement, 11, avenue de Breteuil. Comme elle a reçu la formation belge, elle a de l'école ménagère la même conception que nos voisins.

C'est la vie familiale en raccourci que l'élève vient étudier. Pourquoi son local serait-il plus luxueux que la chambre de l'ouvrier, s'il est destiné à former des jeunes filles pauvres ? L'idéal serait de convertir en un lieu d'enseignement une maison d'ouvrier, avec son grenier, sa cave et son jardinet. Les leçons ainsi données et prises sur le vif dans cet intérieur anticipé familiariseraient la jeune fille avec son futur rôle de maîtresse de maison et lui permettraient d'assigner à chaque objet la place qu'elle donnerait plus tard à ceux qui seront les siens (1).

Les cours de cet institut ont lieu pendant les vacances et ils sont sanctionnés par un diplôme délivré après examen passé devant un jury composé de professeurs et d'inspecteurs attitrés dans les différentes branches du programme.

Une école ménagère privée a été fondée en 1902, rue de l'Abbaye, sous le patronage de la Société des Agriculteurs de France, de la Société d'Education et d'Enseignement, de la Ligue pour la Liberté de

(1) Comtesse de DIESBACH. *L'Enseignement ménager*, Paris, 1903 Téqui.

l'enseignement et a été annexée aux Syndicats professionnels de femmes, organisés à la même époque. Les cours sont sanctionnés par des examens et l'obtention d'un diplôme. Chaque année, une trentaine de diplômes sont ainsi accordés. Le succès a été tel que, dès 1906, il a été nécessaire d'établir d'autres écoles en province, à Bordeaux, Montpellier, Besançon.

Il existe chez nous une institution privée dont le programme ressemble singulièrement à celui des Pestalozzi-Froebel-Haus.

Nous voulons parler de l'école pratique d'Etudes sociales et ménagères ouverte à Paris 172, rue de Charonne, par l'Union familiale.

Un cours normal professé jusqu'ici par des maitresses formées aux Ecoles Normales ménagères de Zurich et de Berne est destiné à la formation des futures maitresses. La durée de l'enseignement est provisoirement fixée à un an au minimum, mais les inscriptions des élèves ne peuvent être renouvelées à l'expiration de chaque trimestre, qu'à la suite d'un examen dont les épreuves sont éliminatoires. Ces épreuves portent sur l'économie domestique, l'hygiène et le soin des malades, la diététique, la pédagogie générale et ménagère, l'économie sociale, la cuisine théorique et pratique, le nettoyage, le lavage et le repassage, la coupe, la couture et le raccommodage. (Beaufreton.)

Bien avant cela, une femme de cœur et d'énergie M^{me} Moll-Weiss, avait tenté de faire de l'enseignement ménager. C'est d'abord à Bordeaux qu'elle avait fondé sa première école, et voici comment Beaufreton l'appréciait dans *La Quinzaine* :

Réunissant dans son sein des membres de l'enseignement public et de l'enseignement privé, se place l'Ecole libre et gra-

luite d'Economie domestique et d'Hygiène, créée à Bordeaux par M^{me} Moll-Weiss, et devenue depuis 1904, à Paris, l'Ecole des Mères : M^{me} Moll-Weiss avait commencé, en novembre 1897, des cours complémentaires pour les jeunes filles du monde, sur l'économie domestique, l'hygiène, la cuisine, les soins aux enfants et aux malades. Son programme, qui comprenait en outre, la coupe, les modes, le repassage, etc., eut un tel succès que la fondatrice songea rapidement à étendre son enseignement aux filles du peuple. La ville de Bordeaux mit à sa disposition une des salles de l'Athénée et en fit l'installation. Une somme de 235 francs fut réunie qui permit, le 15 décembre 1898, l'ouverture de la nouvelle fondation. Une invitation avait été adressée aux directrices de toutes les écoles gratuites, sans distinction de culte, leur demandant d'envoyer chaque jeudi les douze meilleures élèves de leur cours supérieur, seules ou accompagnées de la mère ou de la maitresse. Rien de pittoresque comme l'aspect de la salle : au centre, les petites filles, passionnément attentives ; de chaque côté, les mères qui n'étaient pas les moins assidues, et, frôlant de leur grandes coiffes blanches, les sévères chapeaux des institutrices protestantes, les religieuses des écoles catholiques. (Beaufreton.)

Malheureusement, si ses efforts furent encouragés, ils ne réussirent pas à créer une institution durable, et lorsque M^{me} Moll-Weiss quitta Bordeaux pour venir fonder à Paris, l'*Ecole des Mères*, son œuvre locale ne fut pas continuée.

L'Ecole des Mères de Paris, installée rue de Miromesnil, 12, comprend quatre sections :

- 1° Une Section pour Jeunes filles du monde ;
- 2° Une Section professionnelle (servantes, cuisinières, bonnes d'enfants, etc.) ;
- 3° Une Section populaire qui fonctionne tous les

15 jours à la Fondation Universitaire de Belleville ;

4° Une Section d'études ménagères et économiques, véritable école normale pour les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement ménager.

L'enseignement comprend des cours théoriques d'hygiène, d'économie domestique, de droit usuel, des cours appliqués de soins aux malades, d'éducation de l'enfant, des cours pratiques de cuisine, d'entretien du linge et du vêtement, de coupe et de transformation des vêtements.

La nature de l'examen diffère selon que les candidates se destinent au professorat de l'enseignement ménager, au professorat des anormaux, ou à l'inspection des enfants coupables en liberté provisoire.

Un cours de vacances est institué pour les institutrices, afin de leur permettre de compléter leur éducation ménagère, familiale et sociale.

2° ÉCOLES MÉNAGÈRES PRIVÉES

Passons maintenant une revue rapide des écoles ménagères privées.

Dès 1894, la *Réforme sociale* signale l'école ménagère de Trith-Saint-Léger, près de Valenciennes.

En janvier 1897, s'ouvre à Paris, l'Ecole de Plaisance, conçue d'après le système belge, que sa directrice a étudié sur place et où deux fois par semaine ont lieu des cours de cuisine, lessivage, blanchissage et raccommodage.

Deux écoles de ce genre fonctionnent également à Roubaix depuis longtemps. L'une, rue du Prince, fondée par M^{me} Desurmont, l'autre, rue du Printemps, fondée par M^{lle} Allard. Les cours s'y font de 7 heures à 9 heures du soir, les lundi, mardi et mercredi, et plus de 100 jeunes filles de fabrique y viennent apprendre la cuisine, la couture, le repassage et la coupe des vêtements. Nous devons dire que si l'enseignement ménager a été un peu négligé pendant quelque temps à l'école de la rue du Printemps, par contre, il est aujourd'hui en grande faveur.

Une école analogue existe aussi à Roubaix, rue des Arts.

M^{me} de Diesbach a installé, dès le début, cinq cours ménagers à Paris et quatre en province. Son institut ménager de l'Avenue de Breteuil a formé à l'heure actuelle 66 maitresses, dont les écoles répandues dans toute la France comptent plusieurs milliers d'élèves.

L'école ménagère de la rue de l'Abbaye a formé des maitresses qui ont déjà ouvert une cinquantaine d'écoles :

A Paris, 15, rue des Bernardins ; 60, rue de Raynouard ; 26, rue d'Assas ; 28, rue Saint-Roch ; 18, rue de la Tour d'Auvergne ; 73, rue de la Mare ; à Vannes, Drancy, Beaune, Lille, Saint-Prim, Rennes, Versailles, Montceau-les-Mines, Angle, Saint-Quentin, Cambrai, Besançon, Poissy, Vernon, Tours, Sèvres, Bordeaux, Abbeville, Orléans, Saint-Brieuc,

Aigueperse, Le Fontanel, Louviers, Brunoy, Nouan-le-Tuzelier, Corneille, Moulins, Pavilly, Marches, Montpellier.

M^{lle} Rochebillard, dont on connaît l'action sociale exercée sur les ouvrières de Lyon, recommande aussi d'organiser l'enseignement ménager sur une base essentiellement pratique et qui ressemble beaucoup au mode d'organisation adopté en Belgique. Elle recommande en particulier, quel que soit le nombre des élèves, de toujours les diviser par groupes de 6 ou 7, et voici les conseils qu'elle donne, en parlant du raccommodage et de la cuisine.

Raccommodage. — On doit apprendre au cours de raccommodage tout ce qui concerne la couture, mais, sous aucun prétexte, les élèves ne doivent confectionner du neuf; une grande ingéniosité peut être déployée dans ce cours de raccommodage. On apprendra aux enfants à confectionner avec des déchets de magasin, par exemple, de petits morceaux de toile de différentes couleurs, des chemises d'enfants; avec de vieux corsages en soie dont on extraira les morceaux non usés, on fera des objets destinés à être donnés aux enfants les plus assidues à titre de récompense. On aura soin également de faire apporter, des ménages ouvriers, du linge usé pour que les enfants acquièrent l'habitude du véritable raccommodage pratique et, pour stimuler l'amour-propre, une exposition publique des ouvrages aura lieu tous les ans; on aura soin d'y intéresser les parents.

Cuisine. — Un fourneau assure le service du cours de cuisine. Le menu inscrit sur le tableau noir est changé tous les jours. Ce menu comprend: une soupe, un plat de viande, un plat de légumes et un dessert. En aucun cas, le prix de 1 fr. 50 ne doit être dépassé pour le déjeuner de 6 personnes, c'est-à-dire que le repas de chaque enfant revient à 25 centimes. Les enfants

peuvent prendre leur repas sur place ou bien l'emporter chez elles pour en faire profiter leurs parents.

Nous citerons encore le cours de Thaon-les-Vosges fondé par un industriel et qui fonctionne une fois par semaine, le soir pour 40 jeunes filles de 15 à 19 ans.

Enfin les religieuses de St-Dominique ont fondé à Epernay une école ménagère avec internat, mais dont la clientèle est entièrement populaire. Cette institution n'emploie pas d'autre matériel que celui qui compose ordinairement le ménage ouvrier ; et, pour la cuisine, on se borne à la préparation des plats à bon marché.

Il faut signaler en outre parmi les sociétés qui ont répandu l'enseignement ménager : l'Association philotechnique, l'œuvre du Trousseau, la Solidarité par l'aiguille, l'œuvre du Comité des Dames de Paris, etc.

Enfin, un grand nombre de pensionnats ont ajouté à leur enseignement des leçons théoriques et pratiques d'éducation ménagère, tant dans les lycées et écoles primaires supérieures de l'Etat que dans les institutions privées.

C. — ÉCOLES AGRICOLES

Au point de vue des écoles agricoles, déjà répandues en Belgique, la France était également en retard, mais elle commence à s'en occuper activement. Ces

écoles sont encore peu nombreuses, mais par contre, elles semblent bien organisées.

Les écoles temporaires de laiterie, sur le modèle des écoles belges, fonctionnent dans le département du Nord depuis 1905, à la suite d'un rapport fait au Conseil général par M. Ducloux, professeur départemental d'agriculture. Les dépenses de premier établissement ont été de 2.000 francs et le fonctionnement annuel coûte 7.000 francs.

De ce rapport, nous extrayons les passages suivants qui donnent une idée du programme des écoles volantes du Nord :

Pour l'instant, il y aurait lieu de se limiter à l'enseignement pratique et théorique de la laiterie; mais j'estime qu'il serait utile que, dès maintenant, les jeunes filles qui suivraient les cours prennent leur repas de midi en commun, sinon tous les jours, au moins trois fois par semaine. Chacune d'elles apporterait ce qui lui est nécessaire pour ce repas ou bien elles se cotiseraient pour acheter des produits utiles et sous la surveillance de la maîtresse et de la sous-maîtresse, les jeunes filles seraient exercées à tour de rôle à préparer le repas de midi. On en profiterait pour les habituer : 1^o A inscrire toutes les dépenses d'un ménage; 2^o A tirer le meilleur parti possible des produits de la ferme; 3^o A préparer simplement les aliments, tout en variant la manière de les accommoder; 4^o A s'habituer à tenir très propre l'intérieur de la ferme et en s'attachant à les obliger à mettre chaque chose à sa place.

Dans l'avenir, si ces écoles donnent satisfaction, on pourrait augmenter l'enseignement pratique en ce qui concerne les soins à donner au ménage, et, en particulier, aux vêtements et au linge, et faire des écoles de laiterie, des écoles ménagères, tout en réservant, bien entendu, la plus grande part de l'enseignement à ce qui concerne la laiterie. Il serait bon d'y

adjoindre aussi l'enseignement de l'aviculture. Enfin, on pourra peut-être étudier, à un moment donné, l'opportunité de profiter des Écoles temporaires de laiterie, pour donner à ces jeunes filles qui auront, comme nous l'avons dit, de 15 à 18 ans, des conseils sur les soins qu'une mère doit donner à ses enfants. Ceci posé, voici ce que doit être une École pratique de laiterie :

Les Écoles temporaires de laiterie ont pour but de donner aux filles de cultivateurs les notions nécessaires pour l'exercice de la profession de fermière. Elles sont organisées conformément aux instructions suivantes : La création d'une école temporaire, ayant une durée de 3 ou 4 mois, se fera avec le concours pécuniaire de l'État, du Département, de la Commune et des Sociétés ou Syndicats agricoles. L'enseignement est théorique et pratique. Les cours ont lieu tous les jours, dimanches et jours fériés exceptés ; deux heures sont consacrées à la théorie et quatre heures aux travaux pratiques. Toutes les élèves sont externes. Le nombre des admissions ne peut dépasser 20 ni être inférieur à 15. La fréquentation des cours est gratuite ; les élèves doivent seulement se procurer à leur frais les objets classiques nécessaires pour l'enseignement.

Pour être admises à l'École, les jeunes filles doivent réunir les conditions suivantes :

- 1^o Être âgées d'au moins 15 ans ;
- 2^o Posséder une bonne instruction primaire et, autant que possible, le certificat d'études ;
- 3^o Prendre, par écrit, l'engagement de suivre régulièrement les cours et d'exécuter tous les travaux pratiques.

Lorsque plus de 20 jeunes filles sollicitent leur inscription pour suivre les cours, il est procédé, le jour de l'ouverture de l'école, à un concours entre les aspirantes, destiné à établir le droit de priorité pour l'admission. Cet examen porte sur les matières enseignées dans les écoles primaires, et a lieu éventuellement en présence du délégué cantonal, du professeur d'agriculture chargé de la direction de l'école, du personnel

enseignant, ainsi que, le cas échéant, d'un membre de la Société d'Agriculture qui a subventionné l'école. Chaque école temporaire est placée sous la surveillance du professeur départemental d'agriculture et d'un délégué nommé par le préfet.

Programme des Écoles temporaires de laiterie

HYGIÈNE — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — ÉDUCATION

Notions élémentaires sur la digestion.

Alimentation : valeur nutritive des principaux aliments.

Préparation, altération et conservation des aliments.

Préparation de diverses boissons.

Mobilier : choix, achat et entretien du mobilier.

Habitation : conditions de salubrité, ornementation.

Soins à donner à l'habitation, ventilation, nettoyage, désinfection des chambres et des vêtements.

Chauffage : conseils sur l'achat et l'entretien des appareils de chauffage.

Eclairage artificiel : conseils pratiques sur l'achat, la conservation et l'entretien des appareils et des substances d'un usage ordinaire. Précautions à prendre.

Choix et achat du linge et des vêtements.

Blanchissage, repassage du linge, lavage des étoffes de laine et autres tissus.

Détachage et dégraissage. Confection, raccommodage et entretien du linge et des vêtements.

Conseils sur la toilette. Hygiène corporelle. Simplicité.

LAITERIE ET FROMAGERIE

Exercices concernant la tenue de la maison, la confection et l'entretien des vêtements, le blanchissage, le repassage du linge.

Composition de menus divers. Préparation des aliments. Fabrication du pain, des conserves et des boissons. Service de la table.

Exercices de fabrication du beurre et du fromage.

L'École ambulante du Nord fut la première en date; il y en a actuellement dans les Côtes-du-Nord, la Lozère, le Pas-de-Calais et l'Oise. Le 23 novembre 1906, la Chambre a voté une subvention de 25.000 fr. pour créer une école ambulante dans le Cantal. M. Bouffandeau, député de l'Oise, a obtenu du Ministre la promesse d'établir aux frais de l'État une école du même genre dans son département.

L'École du Pas-de-Calais a débuté en 1907, à Inchy-en-Artois, où, pendant 3 mois, elle a été fréquentée par 17 élèves. Elle s'est ensuite transportée à Vaulx-Vraucourt.

L'École du Nord a fonctionné cette année à Maing, à Marchiennes, à Jenlain et aussi dans diverses expositions. M. Fosse, préfet de la Seine-Inférieure, délégué par le Conseil général, est venu l'étudier pour en fonder une semblable dans son département.

D) ENSEIGNEMENT MÉNAGER POST-SCOLAIRE

a) *Enseignement proprement dit.*

Il faut reconnaître que l'enseignement ménager donné à l'école sera suffisant pour les jeunes filles du monde, qui, consacrant plus de temps à leurs études, pourront le recevoir encore de 15 à 18 ans, c'est-à-dire au moment où leur esprit aura atteint

plus de maturité et sera plus ouvert pour recevoir ces bonnes leçons.

Mais pour l'ouvrière, qui quitte l'école à 12 ou 13 ans, il est bien à craindre qu'à 18 ou 20 ans, c'est-à-dire à l'âge, où devenant maîtresse de maison et mère de famille, elle aura à mettre ces leçons en pratique, elle n'ait depuis longtemps oublié cet enseignement qu'une fillette de 12 ans ne peut d'ailleurs recevoir avec toute l'attention désirable.

L'enseignement primaire sera donc incomplet et insuffisant, et il faudra y remédier en créant un enseignement post-scolaire.

Déjà, il est vrai, dans un grand nombre de cours d'adultes qui s'ouvrent en hiver, pour les jeunes filles, ce sont les questions ménagères qui font l'objet de la plupart des entretiens, mais c'est des cours d'adultes, plus encore que de l'école elle-même qu'il est juste de dire que le temps et les ressources font défaut pour que l'enseignement y puisse être donné sous la forme d'exercices pratiques, toujours raisonnés bien entendu, mais destinés avant tout à donner à nos jeunes ménagères, avec de bonnes et saines habitudes, l'habileté manuelle qui en garantira la durée (Leune).

C'est de ce besoin que sont nées diverses institutions qui, faute de mieux, donnent l'enseignement ménager sous des formes différentes, mais plus souvent par des conférences et des séances pratiques assez espacées.

Ce n'est pas là évidemment la véritable manière de former des ménagères, mais elle doit être encou-

ragée comme pis-aller pour celles qui ne peuvent pas suivre les cours assidûment, et surtout comme une excellente méthode d'enseignement post-scolaire destinée à entretenir les connaissances que les jeunes élèves n'ont que trop de tendances à oublier.

Nous signalerons ici quelques-unes de ces œuvres variées dans leur but et dans leur méthode, parfois très différentes les unes des autres, mais qu'il nous est très difficile de classer en catégories.

M^{me} Thome a fondé à Paris, rue Vaneau, sous le nom suggestif : *Le Foyer*, une école pour les jeunes filles du monde. Très élégamment installée et parfaitement organisée sous tous les rapports, cette école comprend toutes les branches de l'enseignement ménager, jusqu'aux soins aux malades et à l'économie sociale. (Cheysson).

Après avoir parlé de l'enseignement normal donné à l'Union familiale, M. Beaufreton continue :

Immédiatement au-dessous de ce haut enseignement se place à l'Union familiale un enseignement populaire de la science ménagère qui présente deux aspects qu'il nous faut décrire rapidement.

D'une part, en effet, les élèves des écoles communales trouvent le jeudi, des cours de cuisine, lavage, repassage, raccommodage, nettoyage, ayant comme pendants, le lundi et le mercredi, des cours de cuisine et de coupe pour mères de famille.

La théorie s'y mêle de la manière la plus heureuse à la pratique et où se fait jour sans cesse la préoccupation des maîtresses de se tenir toujours à la portée du budget le plus modeste. C'est ainsi que nous avons pu relever dans le *Bulletin mensuel* de l'Union familiale, des budgets élémentaires

pour familles ouvrières ne dépassant pas, pour les trois repas de la journée, 0 fr. 65 cent. par personne. Ajoutons que ces cours populaires peuvent servir de champ d'expérience aux élèves des cours normaux, sans présenter aucun des inconvénients qui résultent des tâtonnements faits par les maîtresses, complétant leur formation pédagogique loin de la directrice qui les a préparées. Un cours populaire professé dans une école normale sera toujours, en effet, contrôlé par une maîtresse compétente, rompue à la théorie et à la pratique de l'enseignement et qui ne manquera pas d'intervenir directement, s'il est besoin.

b) *Œuvres diverses.*

Citons encore deux autres formes décrites par le même auteur.

A côté de ces cours, une école pratique d'économie domestique a été ouverte récemment à l'Union familiale. C'est à notre connaissance, la seule école exclusivement ménagère à régime d'internat qui soit en France. Contrairement à l'école d'Épernay qui semble, comme les ouvroirs, donner dans les travaux des élèves une certaine prédominance à la confection d'articles de lingerie, l'école de l'Union familiale répartit également le temps entre la cuisine, le blanchissage, le repassage, le tricotage et la couture, la tenue et le nettoyage d'une maison, etc. Un tel enseignement n'est pas seulement susceptible de préparer de parfaites servantes, ce qui serait déjà très appréciable, mais de former des ouvrières capables de changer de métier, si celui qu'elles ont embrassé vient à décliner.

C'est ainsi qu'à Paris, sous l'intelligente direction de M. l'Inspecteur primaire Jeannot, l'Œuvre Maternelle du XX^e arrondissement fait visiter les familles nécessiteuses par les institutrices des écoles maternelles, qui leur apportent, avec de bonnes paroles, des bons de pain, de vêtements, de médicaments. Le conseil moral ou pédagogique se glisse alors tout directement à côté de l'aide matérielle...

S'attachant à un autre aspect de l'éducation féminine, l'Union des parents et des éducateurs multiplie pour les parents les conférences pédagogiques, distribue gratuitement ses publications, s'efforçant même de faire pénétrer son action dans les demeures les plus indifférentes. (Beaufreton.)

Parmi les formes particulières de l'enseignement ménager post-scolaire nous signalerons aussi l'heureuse initiative, prise à Roubaix, par l'Institut populaire de l'Épeule.

Des conférences et des exercices d'enseignement ménager se font tous les quinze jours et s'adressent aux femmes des familles qui participent à l'Œuvre des Jardins Ouvriers. Une revue publie le résumé de ces leçons données dans un sens tout à fait pratique.

Citons maintenant une nouvelle méthode d'éducation ménagère et familiale préconisée et essayée par M^{me} Moll-Weiss.

Et l'on peut s'étonner de cette abstention. Ces ouvrières trouvent-elles les leçons ennuyeuses ? Les croient-elles inutiles ? Mais ce ne seraient même pas là des raisons suffisantes au dédain superbe avec lequel elles se désintéressent d'un repas qui ne leur coûterait rien ! L'explication est ailleurs. Bien souvent les philanthropes, les pédagogues manquent de véritable humanité. Ils prônent ce qui leur semble utile, désirable, ils ne réfléchissent pas aux besoins immédiats de ceux auxquels ils s'adressent. Voilà des femmes, des filles, occupées toute la journée à dévider de la soie, à métrer des rubans, à compter des rames de papier, à laminer des feuilles de carton, et que sais-je encore ? et, à des occupations d'une monotonie exaspérante, vous allez superposer une soirée au moins aussi monotone. Nous parlons tous, d'espaces libres

qu'il faut ménager entre les habitations pressées pour permettre à nos poumons de fonctionner largement, de rejeter l'air vicié dont ils se sont emplis dans les logements mal aérés.

Qui pense aux espaces libres de l'esprit ? Qui songe qu'après la longue et fastidieuse journée loin de ceux que l'on aime, il faut une soirée moins rigide, une détente, un petit coin de ciel bleu où l'âme meurtrie pourra se réfugier.

C'est ainsi que m'est venue l'idée de faire des essais de co-éducation post-scolaire ménagère dans diverses Universités populaires, ils ont réussi au-delà de mes espérances, et c'est pourquoi il me semble bon d'en exposer l'organisation.

Il est neuf heures, l'heure consacrée aux conférences dans nos Universités populaires; hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles se pressent dans la salle. La petite table du conférencier est aujourd'hui remplacée par une grande table sur laquelle on remarque un fourneau à gaz, quelques provisions, quelques ustensiles de cuisine. La trésorière du groupe, en attendant la causerie, donne un dernier coup d'œil à l'armoire dont elle a la responsabilité et qui est dans un ordre admirable.

Voici la conférencière. Les camarades la retiennent au passage pour lui faire une communication, une remarque; enfin elle arrive à la table. Les jeunes filles de la fondation ont mis leurs petits tabliers blancs. La maîtresse indique à chacune d'elles ce qu'elle doit faire, et pendant qu'elles épluchent les légumes, cassent les œufs, etc., les garçons cherchent l'eau, allument le feu, tandis que l'un des plus jeunes, placé près du tableau noir, s'apprête à inscrire les prix des différents mets. Tout est en train; le feu n'a qu'à poursuivre son œuvre; jeunes femmes, jeunes filles, jeunes gens, reprennent leurs places, les vieux sont plus attentifs, la leçon d'hygiène, d'économie domestique, d'économie sociale, de puériculture, commence. Avec quel intérêt tous écoutent ces simples paroles

relatives à leur vie journalière ; quels intelligents et bons regards récompensent la conférencière, lorsqu'elle a donné un avis utile ou plus nécessaire. C'est qu'elle a des intelligences dans la place, et, plus d'une fois, la leçon du jour s'adresse à un défaut dont les camarades voudraient guérir l'un des leurs. Le dernier coup de main à la cuisine, tout est prêt pour la dégustation ! Ce sont les jeunes filles qui servent, qui offrent ; ce sont les parents qui critiquent ; une douceur familiale envahit la grande salle. Puis, c'est la discussion de la conférence, les pourquoi, les objections ! Enfin, la maîtresse s'en va, laissant les filles laver la vaisselle, que les garçons essuient.

Certaines associations agricoles, comme celle de Castel-Biague (Haute-Garonne), donnent à leurs membres un enseignement mutuel d'hygiène et d'économie domestique.

Signalons encore l'Université des Annales qui organise des cours de mode, de cuisine, pour initier les jeunes filles du monde à leur futur métier de maîtresses de maison.

Il existe aussi, à Paris, un cours supérieur d'enseignement ménager destiné aux femmes du monde, sous le nom de cours Blanche de Castille ; nous le citons, en raison de cette originalité qu'il donne ses cours par correspondance, bien que nous estimions que l'enseignement ménager n'est profitable que s'il est pratique.

A côté des écoles ménagères, il convient de mentionner des écoles professionnelles d'un genre particulier. Ce sont les écoles d'apprentissage pour servantes. On en trouve en Belgique, en Hollande, en Suisse. Il en existe aussi quelques-unes en

France, et nous en avons cité au cours de notre travail. Les programmes sont variables suivant les régions ; et l'œuvre nouvelle des Crèches parisiennes, dont M. le docteur Variot est le président, vient de fonder une école de bonnes d'enfants diplômées, dont le programme est assez complet, mais spécialisé absolument aux soins des enfants.

E. — PUÉRICULTURE

En France, on a une grande tendance à élargir beaucoup le programme de l'Enseignement ménager en faveur de l'hygiène et particulièrement de la puériculture.

En 1903, M. le Prof. Pinard a fait un cours de puériculture assez étendu à l'Ecole primaire publique du Boulevard Péreire. Un cours semblable a été fait à l'école primaire supérieure du Boulevard des Dames à Marseille par le D^r Platon et à l'école primaire supérieure de Lille, par le D^r Ausset.

M. le D^r Delval a mené aussi une campagne dans la *Semaine française* en faveur de l'Enseignement de l'hygiène.

La "*Revue pédagogique*" du 15 novembre 1901, rendant compte d'un article de M. Pinard, paru dans la *Revue Scientifique* du 12 octobre, sous le titre de "Rapports de l'hygiène avec l'instruction et l'éducation", écrivait :

« Tout en reconnaissant les efforts de l'Université pour faire pénétrer l'enseignement de l'hygiène dans

les écoles des divers degrés, M. Pinard pense qu'on est encore loin du but à atteindre. Il voudrait qu'il y eut entre les leçons d'hygiène et les leçons de morale un lien plus étroit et surtout que l'on fit comprendre à l'enfant « qu'il n'est qu'un anneau d'une même chaîne ininterrompue ..., que ses parents ne lui ont pas seulement donné la vie, mais l'ont aussi et surtout rendu dépositaire des générations à venir. » Quoi que l'on puisse penser, je ne dis pas de la convenance, mais (en raison des habitudes et des traditions des familles françaises) de la possibilité d'un enseignement de cette nature, il faut reconnaître que M. Pinard a exposé ses idées avec une force et une élévation qui doivent donner à réfléchir. »

Pour notre part, nous pensons que l'enseignement de l'hygiène et de la puériculture doit trouver place dans toutes les écoles ménagères, mais il doit être avant tout essentiellement pratique. Et si les leçons théoriques de M. le Professeur Pinard sont parfaites lorsqu'elles s'adressent aux futures maîtresses ménagères ou encore aux élèves de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire, elles nous paraissent trop développées, dans le sens théorique, pour les pauvres ouvrières qui doivent apprendre tout leur métier de ménagère en quelques leçons par semaine pendant une année. Pour celles-là, il faudra surtout insister sur l'importance et la nécessité de l'allaitement maternel et les dangers de l'alimentation solide précoce ; mais ces

leçons auraient grande chance de n'être pas comprises si on ne pouvait pas les donner pratiquement dans une consultation de nourrissons ou une crèche.

Il ne faut pas perdre de vue que l'enseignement ménager proprement dit, fait dans un but social, s'adresse souvent, sinon toujours, à des ouvrières venant écouter la leçon après une rude journée de travail. Il faut donc faire tous ses efforts pour leur donner un enseignement pratique sans surcharger à outrance le programme, ce qui semble être la tendance malheureuse en France.

C'est ainsi que M. Madonne voudrait que, dans les écoles normales de filles, un petit cours pratique de pathologie fût annexé à ceux de physiologie et d'hygiène. Nous croyons, au contraire, que cela constituerait un danger, car s'il faut apprendre aux futures mères de famille à ne pas pêcher contre l'hygiène, il ne faut pas cependant leur laisser croire qu'elles peuvent jamais suppléer le médecin ou même retarder de faire appel à son concours. Ce serait leur rendre le plus mauvais service. Chacun sait, en effet, que trop d'enfants succombent aux suites de maladies bénignes parce qu'on a trop tardé à réclamer les soins du médecin.

F) RÉSULTATS

Ici encore, il nous serait difficile d'exprimer en termes précis les résultats obtenus; on ne peut, sous ce rapport, avoir que des impressions.

M^{me} Demailly nous écrivait : « Quels résultats sociaux avons-nous constatés ? me demandez-vous. Tout d'abord, je dois avouer que notre enseignement, pour porter des fruits très sérieux, devrait se continuer au moins 2 ou 3 ans. Mais les ressources, le personnel et l'installation surtout nous manquent pour cela.

Pourtant, nous faisons, j'en ai la certitude, œuvre utile. Les enfants qui ont fréquenté notre classe ménagère en emportent cette intuition que bien diriger un ménage est une *science* qu'il *faut* apprendre. Elles acquièrent aussi celle de la *nécessité d'une méthode de travail*, de l'ordre, de la prévoyance, de l'économie intelligente.

Le rôle social de la femme leur apparaît élargi et plus noble.

Je crois aussi qu'elles deviennent et restent plus soucieuses de leur santé et de celle des autres, qu'elles observent davantage la *réelle* propreté ; qu'elles sont plus attentives à observer et à juger les faits d'ordre domestique. Enfin elles sont généralement de zélées propagandistes de l'hygiène. »

M. Beaufreton a pu écrire aussi dans *La Quinzaine* :

Un tel enseignement a valu aux initiatives de la Ligue de l'Enseignement une incontestable popularité.

Ainsi que l'écrivait un rédacteur du *Radical*, après avoir visité, au commencement de 1902, nombre d'écoles dans le Nord et le Nord-Est, les mères remercient oralement et par lettres les professeurs qui apprennent à leurs filles à préparer des plats peu chers. Elles se rendent compte du service qui

est rendu aux futures épouses mises à même de préparer la nourriture de leurs maris, d'y faire entrer le ragoût de la nouveauté et le condiment de la variété. Elles font refaire chez elles, pour le père de famille, par la fillette, le mets qui a été appris le jour même. Et elles s'intéressent ainsi à la vie de l'école, à sa vie matérielle, en attendant qu'elles fassent connaissance avec sa vie morale.

Ces résultats seront plus complets et plus probants au fur et à mesure que l'enseignement ménager bien compris se répandra davantage dans le pays.

CONCLUSIONS

I. — L'insalubrité des habitations ouvrières est souvent le fait de la construction même et de la situation de la maison, mais plus souvent encore, elle dépend des mauvaises habitudes, de la négligence et de l'ignorance des habitants.

II. — Une maison mal tenue est une cause de maladie et de misère ; comme elle n'est pas agréable, elle est désertée pour le cabaret, et par suite, elle propage surtout l'alcoolisme et la tuberculose.

III. — L'alimentation des travailleurs est presque toujours irrationnelle et défectueuse. Il serait possible, avec le même budget, de nourrir mieux l'ouvrier et surtout de lui faire une cuisine plus saine et plus agréable.

IV. — Cette mauvaise tenue des maisons et cette alimentation défectueuse, tiennent à la fois à

l'absence de la mère de famille et à son ignorance de la science du ménage.

V. — Il est indispensable de rechercher les moyens de retenir la mère de famille à son foyer, où sa présence est nécessaire pour y faire régner l'ordre et la bonne tenue, pour veiller à la santé de la famille et surtout pour allaiter et soigner ses enfants, unique moyen de diminuer la mortalité infantile.

VI. — La santé et le bonheur de la famille ne peuvent être assurés que si l'on apprend à la femme son devoir d'épouse et de mère.

VII. — Cette éducation spéciale ne peut être elle-même que le résultat du développement de l'enseignement ménager.

VIII. — Sans aucun doute, la loi naturelle voudrait que la jeune fille fut instruite en cette science par sa mère. Mais, dans les classes laborieuses, la mère n'a pas eu le temps d'apprendre elle-même la science ménagère, et la connût-elle, elle n'aurait pas l'occasion de la communiquer à sa fille, qui, trop souvent, dès sa sortie de l'école, travaille toute la journée à l'atelier ou à l'usine.

De là, le devoir de la société de combler cette lacune par une organisation de l'enseignement ménager.

IX. — Cet enseignement doit prendre place, à titre de matière essentielle, dans le programme des classes supérieures de toutes les écoles de filles.

X. — Les leçons seront cependant d'autant mieux comprises, et par suite d'autant mieux mises en pratique, qu'elles s'adresseront à des jeunes filles plus âgées.

Il y aurait lieu de favoriser la création d'écoles ménagères spécialisées, comme il en existe en Belgique, dans le ressort du Ministère de l'Industrie et du Travail.

XI. — Il serait souhaitable que les industriels occupant de nombreuses jeunes filles comprennent qu'il est de leur devoir social de créer des écoles de ce genre pour leur personnel, ou tout au moins de favoriser les écoles existantes et d'en faciliter la fréquentation à leurs ouvrières.

XII. — Ces écoles seront aussi pratiques que possible et devront rappeler la famille ouvrière : école construite sur le modèle d'une maison ouvrière salubre à bon marché de la région ; division des élèves par groupes de six ; budget en rapport avec le salaire ouvrier de la région, etc.

XIII. — Là où il n'est pas possible d'installer une école ménagère, il faudrait au moins créer, après entente avec les industriels, des cours ménagers qui fonctionneraient aux heures où les ouvrières pour-

raient les suivre sans cependant s'imposer un trop grand surcroît de fatigue.

XIV. — Il serait indispensable de créer partout des conférences d'enseignement ménager formant un enseignement post-scolaire plus ou moins fréquent et aussi pratique que possible.

XV. — Le programme de ces cours ménagers comprendra : l'économie domestique et la cuisine, le blanchissage, le repassage, le raccommodage, l'hygiène et la puériculture.

XVI. — Pour les campagnes où cet enseignement est aussi nécessaire qu'en ville, on créera des écoles ambulantes agricoles et ménagères à la fois, sur le modèle de celles qui ont été consacrées par le succès en Belgique et dans le Nord de la France.

XVII. — Pour que les écoles réussissent, il faut qu'elles aient un personnel enseignant à la hauteur de sa mission sociale. On introduira donc l'éducation ménagère dans le programme effectif de toutes les écoles normales, et on créera, en outre, des écoles normales spécialisées ou tout au moins des cours normaux spécialisés conduisant à l'obtention du diplôme de maîtresse-ménagère.

Cependant, comme la maîtresse doit posséder, comme principale qualité, la foi dans sa mission sociale, et comme elle doit acquérir, au même titre que la science ménagère, la méthode pédagogique

pour transmettre cette science avec fruit à des enfants parfois peu doués, il serait bon, à l'exemple de la Belgique, de ne donner le diplôme de maîtresse ménagère qu'après un stage plus ou moins prolongé dans une école ménagère en fonctionnement.

XVIII. — L'Etat aura pour devoir d'encourager toutes les initiatives et même de les susciter, car, d'une part, il n'y aura jamais trop de ces écoles, et d'autre part, il faut avant tout en rendre la fréquentation possible à celles qui en ont le plus besoin, les jeunes ouvrières.

Vu, le Doyen :

D^r LANDOUZY

Vu, le Président de la Thèse

D^r A. CHANTEMESSE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

- Action sociale de la femme.* — Paris. *Passim*.
- Annales de l'Alliance d'Hygiène sociale.* — Notes et documents sur l'éducation ménagère. Avril 1905.
- AUSSET. — Puériculture du premier âge.
- BANNEUX (L.). — L'éducation pratique et l'école ménagère. — *Revue sociale catholique*, Juin 1903.
- BEAUFRETON. — L'enseignement ménager en France. — *La Quinzaine*, 1^{er} Mars 1905.
- L'éducation pratique des jeunes filles. — *La Quinzaine*, 1^{er} Septembre 1905.
- Comment se résoudra la question des domestiques. — *La Quinzaine*, 16 Octobre 1906.
- BONABRY (M^{me}). — Enseignement et vulgarisation de l'alimentation rationnelle de l'homme et l'hygiène alimentaire à l'école et hors l'école.
- BRUHNS (M^{me} Jean). — Le développement et l'organisation de l'enseignement ménager en Suisse et particulièrement dans le canton de Fribourg. — *Musée social*, Novembre 1901.
- Budget de l'employé à 1.800 francs.* — Bruxelles, Vogelss.
- Bulletin mensuel du Musée de l'Enseignement industriel et professionnel de la province du Hainaut*, 15 Juillet 1907.
- BUSSARD (Odette). — Le livre de la fermière. — Paris, Baillière.

- CAMPBELL (Helen). — Houseschold economics. — New-York, Putman's, 1897.
- CAMUS. — Influence du régime alimentaire sur la toxicité de l'absinthe et de l'alcool, 1^{er} Congrès d'Hygiène aliment.
- CHAUMEL (M.). — Lectures alternées.
- CHEYSSON. — Economiste français, 12 novembre 1904.
- CHICHESTER (Ellen). — The national training School. Harmsworth. *London-Magazine*, VII. Aug. 55.
- 1^{er} Congrès Internat. d'Hygiène alimentaire.
- Congrès régional des Jardins ouvriers, Tourcoing. 1907.
- CONRADI. — Die Landwirtschaftliche Haushaltungsschulen in Hademarschen und Holstein. *Das Land*. 1^{er} oct. 1905.
- CORNET. — Enseignement de l'hygiène alimentaire à l'école et hors l'école. — 1^{er} Congrès Internat. d'Hyg. aliment.
- DELORME (Marie). — Une maison bien tenue. — Paris, Colin 1906.
- La petite cuisine. — Paris. Colin.
- DEMAILLY (Mme). — Cours d'enseignement ménager.
- DESTREE (Marie). — Cours d'économie domestique. — Bruxelles, Lebègue.
- DE VUYST. — Le rôle social de la fermière. — Dewit, Bruxelles, 1907.
- DE WITT-GUIZOT. — Les écoles ménagères. *L'enseignement libre*, novembre 1904 et février 1905.
- DIESBACH (Ctesse DE). — L'Enseignement ménager. — Paris, Tequi.
- DREYFUSS (F.). *Revue politique et parlementaire*, 10 Août 1901.
- DU CAJU (Marie). — Manuel de l'Economie domestique, d'alimentation et d'hygiène. — Bruxelles, Lebègue.
- Le livre de la femme de ménage. — Bruxelles, Lebègue.
- De l'éducation féminine, comme préparation à la vie réelle. — Bruxelles, Lebègue.
- De l'éducation pratique des jeunes filles. — Paris, Castaigne.
- Ecoles (Les) ménagères dans le Hainaut. — Mons, 1876, Dequesne-Masquillier.

Education familiale. — Bruxelles. *Passim.*

English (The) woman's yearbook and directory, London Black.

FABRE (J.-H.). — Le ménage.

FRANK. — L'éducation domestique des jeunes filles. — Paris, Larousse.

GERMAIN (A.-J.). — De l'enseignement des travaux du ménage dans les écoles primaires de filles. — Bruxelles, Pollennis et Cie, 1887.

GODEFROY (M^{me}). — L'enseignement ménager en Belgique. *Réforme sociale*, 16 février 1902.

GOWANS WHYTE. — The national training School. — Girl's Realm, IV Feb. 356.

GRANCHER. *Bulletin médical*, mars 1903.

HANNEDOUCHE et M^{me} DEMAILLY. — Livret d'enseignement ménager. — Paris, Delagrave.

HANSEVAL et WAUTERS. — La science du ménage. — Louvain. Die Hauswirtschaftliche Ausbildung der Mädchen aus den ärmeren Volksklassen. *Schr. d. v. f. Armenpflege und Wohlthätigkeit*, 6, 7, 12 Heft. Leipzig, 1888.

JAMES (Alice R.). — Northfield House, Stamford Hill ; a School for wives by Milton Brook. *Lady's magazine*. III, apr. 345.

KALLE. — Über Volksernährung u. Haushaltungsschulen als Mittel zur Verbesserung derselben. — *Wiesbaden*, 1891.

KALLE et KAMP. — Die Hauswirtschaftliche Unterweisung armer Mädchen. — *Wiesbaden*, 1889 et 1891.

KLOBS (M^{mes}) et BRUHNES (Jean). — 150 recettes de cuisine. — Paris, Vitte.

LAHOR (J.) et GRAUX (Dr L.). — L'alimentation à bon marché, saine et rationnelle. — Paris, 1903.

LANDOUZY et LABBÉ. — Tableaux d'éducation alimentaire.

— Préceptes d'hygiène et d'économie alimentaire. Alimentation rationnelle et économique des travailleurs parisiens.

LANESSAN (DE). — L'éducation des femmes. — Paris, 1908.

Le Chemin du bonheur domestique. — Liège.

Le Conseil des femmes. — *Passim.*

- LEUNE et M^{me} DEMAILLY. — Cours d'enseignement ménager.
— Paris, Delagrave.
- LEUNE. — L'enseignement ménager à l'école et après l'école.
— Congrès d'hygiène sociale de Montpellier, 1905.
- Ligue du coin de terre et du foyer.* — *Passim.*
- LUCAS. — Enseignement ménager et hygiène familiale. — Congrès d'hygiène sociale de Montpellier, 1905.
- MATHON-MOTTE (M^{me}). — Monographie d'une école ménagère à Roubaix. — *Réforme sociale*, 1^{er} mars 1902.
- MATHIEU (L.). — L'École ménagère.
- MICHAUX. — Les écoles ménagères. — Paris, Guillaumin.
- MOLL-WEISS (M^{me}). — L'enseignement ménager. — Société d'éducation familiale, mai-juin 1906.
- La cuisine rationnelle des malades et des bien portants. — Paris, Doin.
 - La femme, la mère et l'enfant. — Paris, Maloine.
 - Les mères de demain. — Paris, Vigot.
 - Ce que les mères doivent savoir. — Paris.
 - L'enseignement ménager en Allemagne. — *Musée social*.
 - La femme dans le système d'Eberfeld. — *Musée social*.
 - Le foyer domestique. — Paris, Hachette.
 - L'assistance-éducation. — Paris, Masson.
 - L'alimentation à la caserne. — Paris, Maloine.
- MOLL-WEISS, J. BRUHNS et DE WATTEVILLE (M^{mes}). — L'enseignement ménager en France et à l'étranger. — Paris, Rousseau.
- NAZARKIEWIEZ et DELARUELLE. — Deux types d'écoles ménagères : Lakopane et Trith-Saint-Léger. — *Réforme sociale*, 16 janvier 1894.
- NEUMANN. — Die Landwirtschaftliche Haushaltungsschule in Gohfeldi W. — *Das Land*, 1906, 1^{er} juin.
- OUI (Dr). — La puériculture. — *Revue pédagogique*, 1904.
- PELLISSON (M.). — M^{me} Roland et le ménage. — *Revue pédagogique*, 1904.
- PIERRE (Jean). — Maîtres et serviteurs. — Lecoffre.

- PINARD. — Puériculture du premier âge. — Paris.
- PORTE. — Les budgets de famille, — Congrès d'hygiène sociale de Montpellier, 1905.
- QUILLET. — L'enseignement ménager. — Paris, Lecoffre.
- RADEMACHER. — Wanderhaushaltungsschulen. — *Das Land*, 1^{er} oct. 1905.
- Revue du travail de Belgique*. — Passim.
- Revue pédagogique*. — Passim.
- ROBERTY (M^{lle}). — Cours d'éducation maternelle ou hygiène de l'enfance. — Saint-Gilles.
- RÔLE (Le) de la femme en Belgique. — Bruxelles, 1893, Lesigne.
- ROMBAUT. — Les écoles ménagères en Belgique. — *Réforme sociale*, 1^{er} décembre 1896.
- 3^e Congrès International de l'Enseignement technique, Bordeaux, 1895.
- SAGE (M^{me} M.). — L'enseignement ménager. — Paris, 1902.
- SAVALBERG. — De l'alimentation rationnelle et économique des classes ouvrières. — Bruxelles, 1905.
- Vade-mecum de la vie pratique.
- SCHEFER (M^{me}). — Travaux manuels.
- SCHEFER et AMIS (M^{mes}). — Economie domestique.
- SOURDILLON (M^{me}). — L'enseignement ménager. — *Annuaire de l'enseignement primaire*, 1902.
- STIEFELHAGEN. — Weiblicher Handarbeitsunterricht in den Landschulen. — *Das Land*, 1^{er} oct. 1906.
- STRAUSS (P.). — L'éducation ménagère. — *Revue municipale*, 27 avril 1901.
- Les Universités étrangères. — *Revue municipale*, 20 septembre 1901.
- L'enseignement ménager en Suisse. — *Revue municipale*, Janvier 1902.
- L'enseignement ménager à Paris. — *Revue encyclopédique*, 2 avril 1898.
- VAN GEHUCHTEN (M^{lle}). — Guide de la jeune ménagère. — Liège.

VAN REUSSELAER. — Physical education applied to Housework.
— *Chantanquan magazine*, XXXIV, feb. 529.

VIEILLOT. — L'enseignement ménager. — Congrès d'hygiène
sociale, Montpellier, 1905.

WIRTH (Mlle). — La future ménagère.

WIRTH (Mlle) et BRET (Mme). — Premières leçons d'économie
domestique.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	5
CHAPITRE I. — L'enseignement ménager et Hygiène sociale.....	9
CHAPITRE II. — Historique.....	41
CHAPITRE III. — Quelles seront les matières de l'enseignement ménager?.....	47
CHAPITRE IV. — Pédagogie.....	74
A) Choix des élèves.....	74
B) Programme.....	84
C) Choix des maitresses.....	108
CHAPITRE V. — L'enseignement ménager en Belgique..	110
I. — Distribution de l'enseignement ménager.....	113
II. — Fonctionnement.....	126
III. — Budget des écoles ménagères.....	135
IV. — Formation des maitresses.....	136
V. — Causes d'insuccès dans le recrutement des écoles ménagères..	141
VI. — Statistique des écoles ménagères en Belgique.....	146
VII. — Résultats.....	151
CHAPITRE VI. — L'enseignement ménager en France...	153
I. — Historique.....	153
II. — Etat actuel.....	160
A) Écoles officielles.....	160
B) Écoles privées.....	177
C) Écoles agricoles.....	184
D) Enseignement post-scolaire.....	188
E) Puériculture.....	195
F) Résultats.....	197
CONCLUSIONS.....	200
BIBLIOGRAPHIE.....	205

